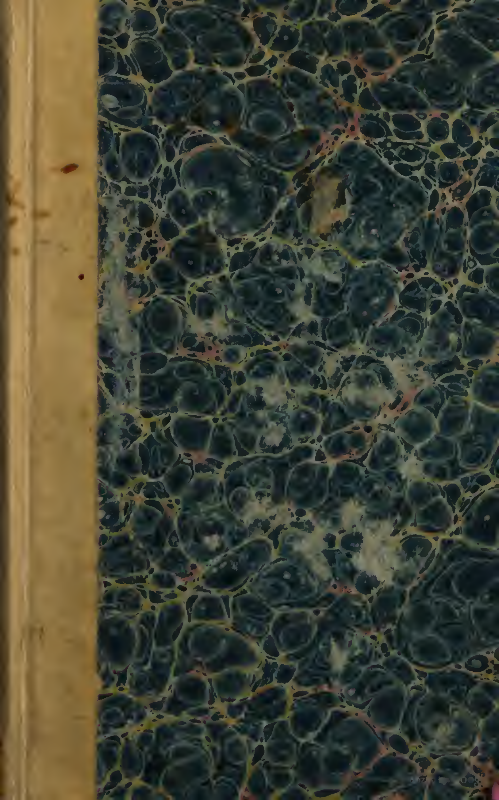
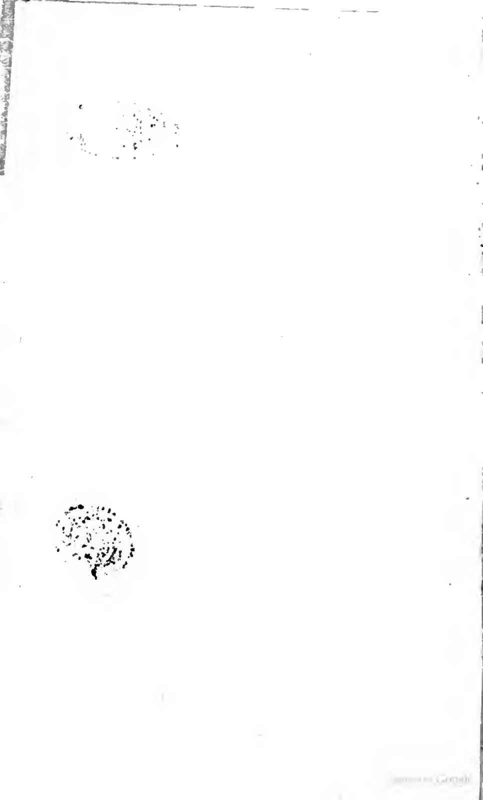




SERMONS

DU

R. PERE ÉLISÉE,

CARME DÉCHAUSSÉ,

PRÉDICATEUR DU ROI.



TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, n°. 38.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AU LECTEUR.

Le R. P. Élisée, fils de M. Copel, Avocat au Parlement de Besançon, donna de bonne heure des marques de ce qu'il devoit être un jour. Il fit ses premieres études au College des Jésuites de Besançon, & s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ses Maîtres, bons juges des vertus, du mérite & des talens de leurs Eleves, le regardoient déjà comme un sujet propre à faire honneur à leur ordre ; & il fut décidé qu'il y entreroit. Mais la Providence l'appelloit intérieurement au nombre des Disciples du Carmel. Le jeune Copel, avant d'entrer au Noviciat des Jésuites, desira de faire une retraite aux Carmes de Besançon ; & c'est là, que sa véritable vocation fut décidée, & qu'il se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745,

Sa ferveur, ſoutenue d'une piété ſincere, ne ſe démentit point. Il exerça pendant ſix ans, dans le Couvent, les fonctions de Profeſſeur; & il employoit les intervalles de liberté qu'elles lui laiſſoient, à cultiver l'étude des Belles-Lettres, & à former par-là ſon goût pour l'Eloquence. Il commença ſa carriere évangélique, en 1756, avec le plus grand ſuccès. L'année ſuivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans, il a exercé le ſaint Miniſtere de la parole, tant à la Cour qu'à la Ville, toujours avec la même affluence d'Auditeurs, & les mêmes ſuffrages, juſtement mérités. Enfin, excédé de travaux, & ſa ſanté ſuccombant ſous ſon zèle, après avoir fait les plus grands efforts, pour prêcher le Carême à Dijon, il mourut le 11 Juin 1783, à Pontarlier, en allant en Suiſſe, pour prendre les Eaux de la Bré-

vine, que les Médecins lui avoient ordonnées.

Aimé, chéri, reſpecté de ſes Confreres, autant par ſes vertus, que par la douceur de ſon caractere & par ſa grande modeſtie; ſa mort leur a cauſé les plus juſtes regrets. Ils ſont conſignés, avec une effuſion de cœur admirable, dans une Lettre à MM. les Auteurs du Journal de Paris, & inſérée dans leur Journal du 5 Août 1783, nº. 217. Ils y ont répondu par un éloge complet, & très-bien fait, du P. Éliſée. Nous y renvoyons le Lecteur, dans la perſuaſion où nous ſommes, que cet éloge ne peut être ni mieux traité, ni mieux écrit.

Le Public, d'après la grande réputation du P. Éliſée, a paru déſirer, avec empreſſement, d'avoir ſes Sermons. On n'a point perdu de temps pour le ſatisfaire auſſi promptement qu'il a été poſſible.

Heureux, ſi le P. Éliſée avoit pu préſider lui-même à l'impreſſion de ſon ouvrage ! il en auroit été plus pur & plus correct. On eſt perſuadé néanmoins, que ſes Sermons conſerveront à la lecture, tout le charme qu'ils avoient dans ſa bouche. Son éloquence douce & ſimple comme lui, couloit de ſource ; & s'il n'eſt point étonnant qu'il ait toujours raſſemblé un auditoire très-nombreux de tout état & de toute condition, il ſavoit ſe mettre à la portée des Grands & du Peuple, du Riche & du Pauvre ; & la candeur, avec laquelle il annonçoit les vérités évangéliques, donnoit à ſes paroles le charme de la perſuaſion.

Négligé dans ſon geſte, preſque ſans aucun mouvement dans ſon débit, mais plein de l'eſprit du ſaint Miniſtere qu'il exerçoit, avec cet air édifiant & modeſte qui con-

vient à l'Orateur Chrétien, il sembloit ignorer l'art de l'Eloquence, & ne chercher d'autre gloire, que celle de pénétrer les cœurs de cette foi vive & pure, qui fait les fideles & les Saints.

On voit dans les peintures vives & animées qu'il fait de nos mœurs, qu'il connoissoit le monde; & dans les combats qu'il livre aux Incrédules & aux Philosophes, son zele ardent à confondre leur incrédulité & leur orgueil, & à venger la Religion de leurs insultes : mais, en même temps, son cœur enflammé par la charité, cherche à les ramener à JESUS-CHRIST. En un mot, le P. Élisée a réuni en lui, tout ce qu'on doit attendre d'un Ministre chargé d'annoncer la parole divine.



APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre: *Sermons du P. Éliſée.* La mémoire de cet Orateur Évangélique, qui a rempli les Chaires chrétiennes à la Cour & dans la Capitale, avec un concours d'Auditeurs & un ſuccès également ſoutenus, eſt encore toute récente. Sa perte excite les regrets de tous ceux qui s'empreſſoient d'entendre ſes ſolides Inſtructions; c'eſt pour les dédommager, en quelque ſorte, que l'on a cru devoir rendre publics les Diſcours qu'il a prononcés, & qui lui avoient donné une juſte célébrité; ils m'ont paru dignes de la réputation qu'il s'étoit acquiſe, & qu'il ne devoit pas aux graces impoſantes du débit. On y trouvera ce que l'on admiroit toutes les fois qu'on l'entendoit; une expoſition claire & fidelle des vérités de la Religion; les principes les plus exacts de la Morale chrétienne, préſentés avec les agrémens d'un ſtyle pur, noble & intéreſſant. Je ne doute pas que ces Sermons ne ſoient bien accueillis du Public, & qu'on ne les liſe avec fruit. A Paris, le 24 Novembre 1784.

RIBALLIER, Cenſeur royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur MERIGOT, jeune, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé: *Sermons du Pere Élisée*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayant cause, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts; conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons. A LA CHARGE que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent

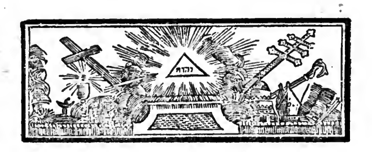
Privilege ; qu'avant de l'expofer en vente, le manufcrit qui aura fervi de copie à l'impreffion dudit Ouvrage, fera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miromesnil, Commandeur de nos Ordres ; qu'il en fera enfuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Maupeou, & un dans celle dudit Sieur Hue de Miromesnil. Le tout à peine de nullité des Préfentes ; du contenu defquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expofant & fes ayant caufes, pleinement & paifiblement, fans fouffrir qu'il leur foit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préfentes, qui fera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foit tenue pour duement fignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Confeillers-Secrétaires, foi foit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiffier ou Sergent fur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceffaires, fans demander autre permiffion, & nonobftant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eft notre plaifir. Donné à Verfailles le vingt-feptieme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil fept cent quatre-vingt-cinq, & de notre Regne le onzieme. Par le Roi, en fon Confeil.

LE BEGUE.

Regiftré fur le Regiftre XXII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 75, fol. 246, conformément aux difpofitions énoncées dans le préfent Privilege, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prefcrits par l'Article CVIII. du Réglement de 1723. A Paris, le 28 Janvier 1785.

LE CLERC, Syndic.

SERMON

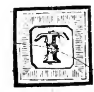


SERMON
SUR
L'INCRÉDULITÉ.



O stulti, & tardi corde ad credendum!

O inſenſés, dont le cœur a tant de peine à croire! *S. Luc*, chap. 24.



TEL eſt le reproche que Jeſus-Chriſt faiſoit à des Diſciples révoltés par le ſcandale de la croix, juſqu'à déſeſpérer de la rédemption d'Iſraël, & que nous pouvons faire à tous les incrédules de nos jours. O inſenſés, pourquoi refuſez-vous de croire à l'accompliſſement des oracles? Ne falloit-il pas que le Chriſt fût mis à mort, & qu'il nous ouvrît avec ſa croix l'entrée du ciel? Ouvrez les livres ſaints, voyez

les rapports merveilleux des deux teſtamens ; ſuivez la religion chrétienne dans ſon établiſſement, dans ſa propagation & dans ſa durée : par-tout vous découvrirez les caracteres du véritable culte ; les preuves de ſon autorité ſont à la portée de tous les eſprits ; le ſavant & l'ignorant, le grec & le barbare, ſont appellés à la connoiſſance de ſes myſteres ; le flambeau de la foi brille ſur toute la terre : pourquoi donc fermez-vous les yeux à ſa lumiere ? *O ſtulti & tardi corde ad credendum !*

Ne cherchons pas ici les moyens, dont Dieu ſe ſert, pour conduire à la connoiſſance de ſon ſaint nom, ces hommes enſevelis dans les ténebres de l'ignorance. O inſcrutabilité des jugemens de Dieu ! ô profondeur de ſes deſſeins ! Là, doivent finir toutes nos recherches ; il nous ſuffit de ſavoir que la miſéricorde du Seigneur s'étend à tous les hommes, que la meſure des graces qu'il leur a données, eſt la regle du compte qu'il leur demandera dans le jour de ſes vengeances, & qu'il ne punira pas en eux des crimes dont ils ne ſont pas coupables.

D'autres objets plus intéreſſans doivent fixer votre attention, & ranimer le

zele des miniſtres, nés dans une terre où l'Evangile eſt annoncé depuis tant de ſiecles : héritiers de la foi de nos peres, témoins des prodiges opérés en leur faveur, accoutumés à reſpecter dès notre enfance l'obſcurité de nos myſteres, l'évidence des motifs, les lumieres de la raiſon, le poids de l'habitude, les préjugés de l'éducation, tout concourt à nous attacher au chriſtianiſme ; & l'incrédulité ne peut rien oppoſer à tant de preuves.

Cependant, au milieu de ces triomphes de la foi, parmi des peuples, dont la raiſon plus éclairée doit rendre à la religion un hommage plus digne d'elle, s'élevent des enfans d'incrédulité, qui renoncent à la grace de leur vocation, & blaſphement le nom de Jeſus-Chriſt qu'ils ont eu le bonheur de connoître ; un chagrin ſuperbe, une indocile curioſité, un eſprit de révolte & d'indépendance, ont pris la place de cette foi docile & ſoumiſe, qui caractériſoit les premiers fideles ; la fureur de diſputer ſur les choſes divines, ſans regles & ſans ſoumiſſion, a multiplié les erreurs : délà ce déluge d'ouvrages impies, où le matérialiſme, ſyſtême affreux dans ſon principe & dans ſes conſéquences,

se montre à découvert, ou est insinué avec plus d'art & de ménagement.

Ce sont là, mes freres, les écueils qui mettent votre foi en danger. Le langage des incrédules pourroit imposer aux simples; ils disent sans cesse qu'ils agissent par conviction, qu'ils soutiennent les droits de la raison, qu'ils s'élevent au dessus des préjugés & de la superstition, pour rendre à la Divinité un culte plus digne de sa grandeur. Essayons de pénétrer les véritables motifs de leur renoncement à la foi; faisons tomber le masque dont ils se servent, pour nous faire illusion: il suffira de les peindre tels qu'ils sont, pour les rendre odieux, & pour vous faire sentir toute la difformité de leur systême. Mon dessein est donc de vous exposer les faux prétextes & les vrais motifs de l'incrédulité; c'est tout le partage de ce discours.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

C'EST dans tous les siecles que les incrédules, enflés d'une vaine science, ou séduits par une fausse philosophie, ont entrepris de renverser les fondemens de la foi, en combattant l'autorité de la

révélation. A côté de ces grands hommes, célebres par leurs lumieres, qui nous ont transmis le dépôt respectable de la doctrine & de la vérité, on a vu s'élever cette foule d'impies, qui, dans leurs ouvrages de ténebres & de confusion, ont osé nier les promesses faites à nos peres, regarder les prodiges opérés en leur faveur, comme des monumens trop vantés d'une puissance humaine, attaquer la sainteté de nos mysteres, opposer à la soumission du fidele, les droits de la raison, & donner au sacrifice qu'il fait de ses lumieres, les noms odieux de superstition puérile, ou de vaine crédulité.

Tel est encore aujourd'hui le langage des incrédules : ils ne connoissent, en matiere de religion, d'autres juges & d'autres arbitres que la raison; ils appellent à son tribunal, du commandement qu'on leur fait, de croire des dogmes qu'ils ne comprennent pas ; & s'ils refusent de se soumettre au joug de la foi, c'est parce que la religion chrétienne choque les droits de la raison, & que la révélation est inutile : deux prétextes que nous devons combattre, en prouvant à l'incrédule, que la soumission du fidele est un usage légitime

de sa raison, & que la révélation est nécessaire, *Rationabile obsequium.*

L'usage légitime de la raison doit être proportionné à ses forces ; adopter le vrai & le faux sans examen, tenir la raison dans le silence, lorsqu'elle a droit de prononcer, croire sans en peser les motifs, sacrifier ses lumieres à une autorité qui ne doit pas les soumettre, c'est une foi imprudente & téméraire, c'est un hommage indigne de l'Etre suprême : mais étendre, au-delà des bornes, l'autorité de la raison, prétendre que la nature & la religion n'ont rien de caché pour elle, refuser de soumettre ses lumieres à l'autorité d'un Dieu qui nous révele ses mysteres, c'est précipiter sa raison dans un abyme d'erreurs, c'est disputer à l'Etre suprême sa toute-puissance & sa souveraine vérité.

Ce principe supposé, il suit que ce n'est pas dégrader la raison, que de dérober à sa connoissance des mysteres, dont l'intelligence ne lui est pas nécessaire ; que l'esprit humain ne doit pas desirer de comprendre, lorsqu'il est pleinement convaincu ; que Dieu lui-même a révélé ces profondeurs impénétrables ; que cet aveuglement volontaire & cette violence qui font tout le

mérite de la foi, ennobliſſent & perfectionnent la raiſon; enfin, que la ſoumiſſion du fidele eſt raiſonnable, ſi l'autorité à laquelle il ſacrifie ſes lumieres, lui fournit des motifs évidens, pour le perſuader & le convaincre.

Or, mes freres, quelle autorité plus grande, plus reſpectable, mieux établie, que celle de la religion chrétienne? quels motifs plus déciſifs, plus triomphans, plus propres à ſoumettre les eſprits les moins crédules? Que le fidele réfléchiſſe ſur l'ancienneté & la perpétuité de ſon culte, ces caracteres ſi néceſſaires à la vraie religion, puiſqu'elle a dû être, dans tous les temps, le devoir le plus eſſentiel de l'homme à l'égard de ſon Dieu; qu'il remonte juſqu'au premier âge, dans ces momens où l'homme ſorti des mains de Dieu, rendit ſes hommages à l'Etre ſuprême: ce Dieu créateur du ciel & de la terre, ſcrutateur des cœurs, vengeur du crime & rémunérateur de la vertu; ce Dieu que nous adorons, fut l'objet de ſon culte: & l'hiſtoire de notre religion commence à la naiſſance du monde entier.

L'homme devenu coupable, dans l'arrêt même de ſa condamnation, en-

tendit parler d'une grace future ; il reçut la promesse du libérateur, qui devoit rompre le mur de séparation, que le péché avoit mis entre l'homme & son Dieu : dès lors le christianisme se développe ; la foi au Messie, qui en est le fondement, devient le lien de la synagogue & de l'église ; le médiateur promis ou donné réunit tout en lui ; les patriarches & les apôtres ont un même chef, ils tendent tous à la céleste Cité avec les mêmes espérances, & il n'est plus qu'un nom par lequel les hommes puissent être sauvés : *Et erit, omnis quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit.*

Quelle foule de prodiges accompagnent la religion dès sa naissance ! combien d'événemens prévus dans des siecles éloignés, & accomplis dans les âges suivans ! Un peuple choisi devient le dépositaire des promesses ; tout retrace à ses yeux l'image du Messie : le sacrifice d'Abraham, l'immolation de l'Agneau paschal, l'élévation du serpent d'airain, les cérémonies, le choix des victimes, tout lui rappelle ce libérateur si desiré : les prophetes ne sont occupés que de cette auguste promesse ; remplis, pour ainsi dire, du dessein de Dieu, ils pei-

gnent ce grand objet avec les couleurs les plus vives ; ils n'omettent aucune circonstance de sa vie ou de sa mort, de ses opprobres ou de sa grandeur : tantôt il paroît à leurs yeux, sans beauté & sans éclat, comme un homme de douleur, une victime accablée sous le poids de nos iniquités ; tantôt ils ne peuvent soutenir l'éclat de sa gloire ; ils voient en lui un maître redoutable, le prince de la paix, le Dieu fort, admirable ; il sort du sein de l'Eternel avant l'aurore ; son trône est entouré de rois humiliés ; ses ennemis vaincus frémissent à ses pieds ; son regne s'étend sur les races futures, & toutes les nations viennent rendre hommage à sa magnificence & à sa grandeur.

Le temps arrive enfin, où le libérateur doit consommer l'ouvrage de notre rédemption ; les prophéties s'accomplissent, la réalité dissipe les ombres & les figures, le sang de la victime de propitiation est offert pour tous les hommes, le juste est immolé ; mais la mort est vaincue par ses propres traits : il sort triomphant du tombeau ; & cinq cent Disciples, témoins de sa résurrection, versent leur sang pour en attester la vérité.

Ici, mes freres, les prodiges se renouvellent, & la religion chrétienne acquiert un nouveau degré d'évidence par la publication de l'évangile. Quels hommes, en effet, choisis pour une si grande entreprise ! Les accusera-t-on d'avoir voulu séduire les esprits? Simples, grossiers, ignorans, leurs écrits sont dépouillés de tout artifice; ils racontent sans détour leurs erreurs, leurs foiblesses; ils n'emploient jamais les discours de la sagesse humaine; ils commandent seulement de croire, & les esprits les plus indociles sacrifient leurs lumieres: leur doctrine est insensée, en apparence, & les philosophes soumettent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie: elle n'annonce que des croix & des souffrances, & les Césars deviennent ses disciples; tout cede au gré de ces nouveaux conquérans, & ils sont eux-mêmes étonnés de la rapidité de leurs conquêtes.

O gravité de Rome! ô sagesse d'Athenes! En vain tu opposes à la simplicité de la foi, les lumieres d'une vaine philosophie: les traits injurieux des Celses & des Porphyres ne peuvent soutenir ton culte chancelant; les temples sont déserts, les prêtres interdits,

oracles ſans voix ; l'ouvrage du Seigneur avance avec une merveilleuſe rapidité ; le chriſtianiſme compte tous les jours de nouveaux enfans, & l'égliſe autrefois ſtérile , eſt ſurpriſe de ſa propre fécondité. En vain le monde entier conſpire contre les premiers défenſeurs de la foi ; on regarde comme des ſéducteurs , ceux qui viennent éclairer la terre ; on traite comme des rebelles , ceux qui apprennent à reſpecter les rois ; on irrite contre eux la rage des lions & des bêtes féroces ; de tous côtés la prévention s'enflamme , les échafauds ſont dreſſés , les feux allumés , & la fureur invente tous les jours de nouveaux ſupplices ; tentatives inutiles : je vois ces hommes intrépides demander la mort , & courir au ſupplice , ſceller de leur ſang le témoignage qu'ils rendent à la vérité , bénir au milieu des tourmens , la main qui les afflige ; & le ſang des martyrs devenoit la ſemence des fideles.

Ainſi , mes freres , la religion chrétienne , ſubſiſtante dans tous les âges , nous a été tranſmiſe ſans altération. Et qui ne reconnoîtroit ici , ô mon Dieu ! votre toute-puiſſance ? Les ouvrages des hommes ſont meſurés par les années , ils ſont emportés par la rapidité du temps ,

& la poussiere, que le vent dissipe à son gré, n'est que l'image de leur légéreté. Que sont devenues les divinités d'Egypte, les sacrifices abominables de Moloch & le culte incestueux de Chamos? Où sont ces héros dont l'orgueil & la flatterie soutint l'apothéose? La mort a tout anéanti; ils ont mêlé leurs cendres aux cendres de leurs peres; & ces monumens consacrés à leur ridicule vanité, loin de leur assurer un culte éternel, n'ont pu garantir leurs noms des ravages du temps. Qu'il est beau de voir la religion chrétienne se soutenir dans tous les âges, toujours uniforme & exempte de changemens, malgré la différence des siecles, la sévérité de sa morale, la corruption du cœur humain, malgré tous les efforts mis en œuvre pour l'ensevelir sous ses propres ruines: ouvrage dépendant de Dieu seul, détaché de toute autre cause, & qui porte par toute la terre, avec l'impression de sa main, le caractere de son autorité!

A ces grands caracteres, qui conviennent au seul christianisme, si nous ajoutons les miracles, cette preuve incontestable de la vérité de notre culte, puisque Dieu, seul maître de la nature, ne peut en troubler l'ordre, pour autoriser

l'imposture, que pourroit encore nous opposer l'incrédulité ? Ce ne sont pas ici des prodiges, où l'adresse d'un imposteur peut en imposer aux yeux du vulgaire ; ce sont des miracles qui tiennent de la création, des morts ressuscités, des mourans rendus subitement à la santé : ce ne sont pas des productions fabuleuses destinées à amuser la crédulité des siecles suivans ; ce sont des faits attestés par des témoins oculaires, qui ont répandu leur sang pour en défendre l'authenticité. La dispersion des Juifs, peuple proscrit, errant, sans ville, sans rois, sans temples, sans autels ; cet événement annoncé depuis tant de siecles, & présent encore à nos yeux, suffiroit seul pour soumettre tout esprit libre de passions & de préjugés.

Que la soumission du fidele est donc raisonnable, lorsqu'il croit à un Dieu qui daigne lui-même l'instruire, qui se cache, à la vérité, dans un sombre nuàge, mais qui se manifeste assez par l'éclat des foudres & des éclairs ; qui se montre à lui par des prodiges si lumineux & si évidens, que nous ne craignons pas de déclarer aux incrédules, que s'ils viennent à bout de rendre ces faits douteux & incertains, dès lors leur

conſcience eſt libre , & Jeſus-Chriſt ne ſubſiſte plus !

Auſſi, mes freres, les incrédules n'ont jamais attaqué la religion , en prouvant la fauſſeté des miracles : incapables d'un examen ſérieux , ils rejettent ces faits ſans les approfondir. A quoi bon , diſent ils , multiplier les preuves d'une révélation qui eſt inutile ? La raiſon & la loi naturelle ſuffiſent aux hommes pour les conduire ; quelque culte qu'ils rendent à la Divinité, ils ſont ſûrs de lui plaire , pourvu qu'ils ſoient zélés pour la juſtice , & bienfaiſans envers leurs ſemblables. La révélation eſt donc inutile, puiſque , ſans elle , nous pouvons remplir tous ces devoirs : nouveau prétexte des incrédules, que nous devons combattre, en leur prouvant l'inſuffiſance de la raiſon , & la néceſſité d'une révélation.

La raiſon ne peut nous inſtruire des vérités néceſſaires; ſa foibleſſe, ſa dépravation, ſes inconſtances , nous expoſent ſans ceſſe à l'erreur ; & l'homme ſans la foi ne peut connoître ni ſa nature , ni les rapports eſſentiels qui ſubſiſtent entre l'être raiſonnable & la Divinité. Pour vous en convaincre , mes freres, il ſuffit de réfléchir ſur notre na-

ture, & de vous rappeler les tristes égaremens de l'esprit humain.

Que l'homme privé du flambeau de la révélation cherche à se connoître soi-même, quelle énigme inconcevable, quel mêlange affreux de bassesse & de grandeur se présente à ses yeux ! Pourquoi ces semences de vertu mêlées avec ces penchans pour le crime ? pourquoi cet amour des biens frivoles & ce desir des biens infinis ? Monstre de vanité, & prodige de misere, il naît dans les alarmes, il apporte avec la vie le principe destructeur qui le conduit à la mort; ses jours sont comptés par ses peines & ses douleurs, & l'histoire n'est que le récit de ses crimes & de ses malheurs. O divin modele, est-ce là cette créature formée à votre ressemblance ? un ouvrage aussi imparfait peut-il sortir des mains du Tout-puissant ? & comment peut-on concilier les miseres de l'homme avec la justice d'un Dieu ?

Au milieu de ces doutes & de ces incertitudes, quelle route avons-nous à suivre, & quel flambeau pourra nous éclairer ? Croirons-nous, avec ces vains spéculatifs qui s'imaginent trouver dans le désordre de notre nature l'exécution du plan le plus parfait, croirons-nous,

dis je, que l'homme eſt heureux ſur la terre, que ſes paſſions ſont dans l'ordre, & qu'ici tout eſt bien ? Hélas ! mes freres, ces illuſions ne prévaudront jamais contre le ſentiment ; la douleur, plus forte, nous rappelle à notre foibleſſe ; &, quelques agrémens que nous puiſſions goûter ſur la terre, nous ſentons bien qu'ils ne ſont que de foibles conſolations dans nos malheurs, des lueurs trompeuſes répandues ſur un fonds toujours triſte : *ſolatia miſerorum.*

La révélation peut ſeule développer cette énigme. Elle nous apprend que l'homme n'eſt pas tel qu'il eſt ſorti des mains du Créateur, qu'il a été défiguré par le péché, & que ſes peines & ſes paſſions ſont l'effet du déſordre de ſa nature : elle nous inſtruit de notre foibleſſe, & du beſoin que nous avons d'un médiateur ; & ſeule elle accorde les miſeres de l'homme avec la juſtice d'un Dieu. C'eſt donc à ce premier péché que la raiſon nous rappelle, & c'eſt par-là qu'elle nous fait ſentir la néceſſité d'une révélation.

Suivons les égaremens de l'eſprit humain privé de la révélation, ouvrons les faſtes du monde. Qu'étoit l'homme dans ces temps de ténebres qui ont précédé

cédé le chriſtianiſme ? L'idée de Dieu paroiſſoit entiérement effacée de ſon eſprit ; ces lumieres nées avec nous étoient éteintes ; il ne connoiſſoit ni l'auteur de ſon être, ni l'objet de ſon culte ; les plus viles créatures reçurent ſes hommages ; le ſang humain fut répandu ſur les autels ; la vengeance, l'inceſte & la perfidie furent érigés en divinités, & l'on vit des temples, où les dieux étoient honorés par des proſtitutions que l'on cachoit ſoigneuſement aux yeux des hommes.

Si de la religion nous paſſons à la morale, nous ne trouvons qu'erreur ou incertitude. Les vérités eſſentielles n'étoient que des problêmes abandonnés aux ſpéculations oiſeuſes des philoſophes. Les uns, ne trouvant rien de ſûr que leurs incertitudes, ne prenoient aucune route, dans la crainte de s'égarer ; les autres marchoient avec aſſurance dans les ténebres : ici l'ame n'étoit qu'un aſſemblage d'atômes ; là c'étoit un feu ſubtil ou une portion de la divinité : ceux-ci mettoient la ſouveraine félicité dans les plaiſirs des ſens ; d'autres croyoient le crime ſans punition, & la vertu ſans récompenſe : chaque ſiecle produiſoit de nouvelles extravagances ;

& ces écoles ſavantes de la ſageſſe n'ont laiſſé à la poſtérité que des monumens de la foibleſſe de notre raiſon.

Et ne croyez pas, mes freres, que les incrédules de nos jours, qui mépriſent la révélation, ſoient tombés dans de moindres erreurs. Qu'ont-ils découvert, ces rares génies qui inſultent à la ſimplicité du fidele? Ils n'ont rien vu, ils doutent de tout, ils ne peuvent pas même établir le néant auquel ils eſperent après cette vie, & ce miſérable partage ne leur eſt pas aſſuré : la tranquillité dont ils ſe flattent, n'eſt qu'un affreux déſeſpoir ; il a fallu, pour élever leur monſtrueux ſyſtême, renverſer les loix de la ſociété, anéantir la regle des mœurs, confondre toutes les idées du vice & de la vertu, laiſſer ſa deſtinée éternelle entre les mains du haſard, regarder l'homme comme un vil aſſemblage de boue, l'honneur & la juſtice comme des chimeres, les crimes abominables & tous les excès des paſſions, comme des jeux de la nature.

Voilà où ſe réduit cette ſublime philoſophie des impies ; leur incrédulité n'eſt qu'une erreur ſans fin, & une témérité qui haſarde tout : déplorable aveuglement, où conduit cette indoci-

lité qui ne peut souffrir une autorité légitime. La révélation peut seule éclaircir nos doutes, & dissiper nos ténebres : sans elle, l'homme est une énigme ; il ne connoît qu'imparfaitement ses devoirs, & les vérités essentielles paroissent se contredire ; avec son secours, tout se développe, tout se soutient, tout s'éclaircit de soi-même : elle rend à l'homme l'immortalité que l'impiété lui avoit ravie ; & c'est en se soumettant à son autorité qu'il apprend les volontés libres de Dieu, le culte qu'il exige de lui, les bienfaits dont il le comble, enfin les conditions dont il fait dépendre son bonheur.

Que l'incrédule cesse donc d'opposer la raison à la foi : filles du ciel toutes les deux, & destinées à conduire les hommes au même terme, elles sont parfaitement d'accord ; l'évidence des motifs, l'autorité de la religion chrétienne, rendent la soumission du fidele raisonnable, & les égaremens des incrédules prouvent la nécessité d'une révélation : les prétextes dont ils se servent sont donc faux. Il me reste à vous faire voir les véritables motifs de l'incrédulité ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'HOMME porte en lui-même deux principes d'oppoſition au chriſtianiſme : l'un, eſt l'indocilité de ſon eſprit, qui ſe révolte contre une autorité qui exige le ſacrifice de ſes lumieres ; l'autre, eſt la dépravation de ſon cœur, trop attaché à ſes penchans vicieux, pour embraſſer une religion qui n'offre au pécheur, que des peines éternelles. Telles ſont les ſources de l'incrédulité, l'orgueil & le libertinage. Oui, mes freres, ces impies audacieux qui nous demandent quel eſt notre Dieu, ces prétendus eſprits forts, qui rejettent les menaces & les châtimens comme des terreurs puériles, ne ſont que des hommes vains, préſomptueux ou déréglés, qui n'ont ſecoué le joug de la foi, que pour ſecouer le joug des devoirs ; & leur indocilité, qui porte un faux nom de ſcience & de lumiere, n'eſt qu'un enfant de crime & de ténebres. Développons l'eſprit & le cœur des incrédules.

L'orgueil ne s'attache pas ſeulement aux biens extérieurs qui peuvent élever l'homme au-deſſus de ſes ſemblables ; cette paſſion dangereuſe ſe fait des plai-

firs cachés, & s'irrite contre la Divinité; tout ce qui la gêne, la révolte; & l'indépendance lui paroît une qualité, qu'on ne peut lui ravir sans injustice: delà cet attachement à son propre sens, cette liberté de penser qui est l'idole de l'incrédule, ces desirs insatiables de tout savoir & de tout comprendre, cette vaine confiance qui promet la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit, cette licence effrénée qui enfante tous les jours de nouveaux monstres. Le superbe croit s'élever au-dessus de tout, quand il s'éleve au-dessus de la religion; il trouve dans cette ostentation déplorable d'incrédulité, une singularité qui plaît & qui flatte; il se met au nombre des gens désabusés, & il insulte à la crédulité du fidele, qui sacrifie ses lumieres à une autorité qui, selon lui, ne peut imprimer le respect qu'aux ames timides & vulgaires, nées pour la servitude.

Cet orgueil qui affecte l'indépendance, est la source ordinaire de l'incrédulité; dès que le joug d'une autorité légitime est secoué, rien ne peut retenir la violence des esprits féconds en erreurs; ils ont je ne sais quoi d'inquiet, qui s'échappe, si on leur ôte ce frein

nécessaire ; livrés à l'intempérance de leur folle curiosité, l'ardeur des disputes insensées les entraîne, la démangeaison d'innover, sans fin, multiplie les erreurs à l'infini, tout se tourne en révolte & en pensées séditieuses ; & les fondemens de la religion, souvent ébranlés, tombent enfin de toutes parts, & ne font voir que d'effroyables abymes.

Rappellez, en effet, les tristes égaremens des derniers siecles : quel enchaînement d'erreurs, depuis que l'héréſie eut méprisé l'autorité légitime ! A la réformation des protestans, succéderent bientôt les entreprises plus hardies des sociniens, & les chimeres impies & sacrileges des indépendans : les esprits une fois émus, sont tombés de ruines en ruines ; ils vouloient dans les commencemens réformer la religion, ils ont fini par les approuver toutes ; & ne trouvant rien d'assuré dans leurs sectes, il ont cherché un repos funeste & une entiere indépendance dans l'athéisme, ou dans l'indifférence des religions, suite funeste de cette indocile curiosité, qui empoisonne toutes nos connoissances, de cet orgueil, qui brise les liens salutaires qui captivent la raison, & l'empêchent de s'égarer, en la tenant

renfermée dans des bornes proportionnées à ſa foibleſſe.

Il eſt vrai que les progrès de l'incrédulité ne ſont pas toujours ſi rapides; l'impie, dès ſes premiers égaremens, ne dit pas dans le fond de ſon cœur, qu'il n'y a point de Dieu; il en coûte pour ſecouer le joug de la foi, auquel on eſt accoutumé dès ſon enfance; mais on tâche de l'affoiblir; &, ſous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que les préjugés ont pu y ajouter, on ôte à la foi tout le mérite de la ſoumiſſion: bientôt l'autorité devient moins reſpectable; on veut donner un air de raiſon à tout; les queſtions les plus intéreſſantes ſont miſes en problême; les vérités qui doivent être l'objet de notre eſpérance & de notre culte, ne ſont plus qu'un ſujet frivole d'entretiens & de conteſtations; tout ce qui tient du prodige devient ſuſpect; on veut trouver dans les forces de la nature, la cauſe de ces miracles éclatans, où la foi de nos peres a toujours reconnu le doigt de Dieu; on examine avec une vaine curioſité, comment il ſe peut faire que l'ame ſurvive à la deſtruction de notre corps; & l'indéciſion paroît une modeſtie louable; à force de former des difficultés, on par-

vient enfin à douter : trifte partage & ressource unique de l'incrédulité qui, n'ayant rien de certain, ne pourra jamais nous oppofer que des doutes.

Oui, mes freres, ces impies qui affectent de s'élever au-deffus des préjugés, pour s'acquérir la réputation de force d'efprit & de grandeur d'ame, ces fuperbes qui veulent tout connoître, & qui nous difent fans ceffe qu'ils agiffent par conviction, n'ont que l'incertitude pour partage ; & l'orgueil feul peut les foutenir dans l'impiété. Ils fuivent d'incompréhenfibles erreurs, parce qu'ils ne veulent pas croire des myfteres incompréhenfibles ; ils blafphement ce qu'ils ignorent, ils condamnent ce qu'ils n'ont jamais examiné, & ils facrifient à la vanité, les lumieres que nous facrifions à l'autorité. Dans la plupart, l'incrédulité n'eft qu'une fauffe apparence & une vaine oftentation, une imitation puérile de ces génies que l'eftime publique éleve, quoique le fouvenir de leurs talens ne foit parvenu jufqu'à nous, qu'avec celui de leur irréligion.

Hélas ! nous ne le voyons que trop dans ces jours malheureux, où l'impiété eft devenue un langage à la mode. Ce n'eft pas la perfuafion de l'efprit qui connoît

connoît les preuves de la religion & ne les trouve pas concluantes, qui forme les impies : l'envie de se distinguer, donne seule crédit à l'incrédulité : ceux qui font des dérisions publiques de la religion, n'ont jamais fait un examen sérieux de sa doctrine ; ce sont des hommes vils & ignorans, des ames oisives & voluptueuses, des esprits volages & dissipés qui ne lisent que pour s'amuser, & qui n'ont pas assez de discernement & de pénétration pour s'appliquer à des choses sérieuses.

Les auteurs mêmes de ces écrits pernicieux, remplis de traits semés contre la religion, ces génies si vantés qui ont fait revivre dans leurs ouvrages le goût & la politesse des anciens, ces esprits délicats, qui ont préparé avec tant d'art le poison que leurs sectateurs avalent avec tant d'avidité, n'ont jamais approfondi les preuves du christianisme : philosophes sans principes, critiques sans regles, théologiens sans érudition, ils se contentent de nous opposer des doutes usés, des plaisanteries ingénieuses, mais frivoles, des objections rebattues & réfutées depuis les premiers siecles du christianisme.

Voilà cependant ces superbes qui mé-

prisent la simplicité du fidele, & qui voudroient nous en imposer par un vain étalage d'érudition : voilà les hommes que l'incrédulité ose opposer aux Augustins, aux Basiles, aux Ambroises, à ces génies si vastes, si sublimes & si cultivés, qui se sont soumis avec une humble docilité aux mysteres de la foi.

Ranimez votre poussiere, illustres morts, dont les savans ouvrages confondirent autrefois les Celses & les Porphyres. Pourront-ils soutenir vos regards, ces impies qui méprisent les monumens d'érudition que vous avez laissés à la postérité ? Quelle ignorance est la leur, & qu'il seroit facile de les confondre encore par vos écrits, si, vains & présomptueux, ils ne craignoient d'être instruits !

O siecle vraiment subtil, votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire ! Cette ostentation d'incrédulité, si commune de nos jours, loin de faire honneur à ceux qui s'en décorent, n'est que l'effet de la témérité, de l'ignorance & d'une vanité ridicule. La véritable élévation de l'esprit, c'est de sentir toute la sublimité de la foi : les grandes lumieres conduisent à la docilité, & l'impiété est le vice des esprits foibles

& bornés : dans quelques-uns, l'orgueil suffit pour lui donner naissance ; dans les autres, c'est le libertinage, seconde source de l'incrédulité.

L'impiété commence presque toujours par le cœur. Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, il tâche de justifier ces excès énormes, & d'étouffer les remords qui suivent le crime. Mais la loi de Dieu, présente à ses yeux, l'empêche de se rassurer dans ses égaremens ; il ne peut soutenir en même temps la vue de ses désordres & du supplice qui les attend ; sa conscience lui reproche sans cesse l'abus qu'il fait de ses lumieres ; & les menaces de la religion répandent sur toute sa vie un trouble qui la rend malheureuse. Le vrai moyen de calmer ses remords, & de recouvrer la paix intérieure, seroit de réprimer ses passions, d'expier ses égaremens, & de remplir avec une nouvelle fidélité les devoirs de la religion ; mais l'amour du plaisir, ce penchant infortuné qui prend sa source dans les premieres mœurs, l'attache trop fortement aux créatures ; il ne voit dans le monde que des objets enchanteurs ; l'évangile ne lui présente que des croix, & il ne peut se résoudre à préférer des

consolations éloignées, à des plaisirs présens dont l'amorce est si flatteuse.

Dans cette disposition, l'incrédulité devient un parti nécessaire ; dès que l'on veut conserver une fausse paix dans le crime, & se livrer sans remords à ses desirs déréglés, il faut s'élever au-dessus des promesses & des menaces, former des doutes sur la vérité d'un avenir, & dans ces momens d'ivresse, les prendre pour des jugemens fixes & arrêtés, se délivrer des pratiques trop gênantes, regarder l'Evangile comme un roman indigne de créance, & se détacher d'une religion, où l'idée de l'avenir est plus insupportable, que l'expérience du présent : dernier période, où conduit une conscience criminelle qui, selon la parole de S. Paul, est l'écueil funeste contre lequel la foi de plusieurs s'est brisée. *Quam quidam repellentes, id est, conscientiam bonam, circa fidem naufragaverunt.*

Et pour mettre cette vérité dans tout son jour, rendez ici témoignage, vous qui, plongés pendant de longues années dans les ténebres de l'impiété, avez enfin ouvert les yeux à la lumiere, & connu la grandeur de vos égaremens : est-ce dans un âge mûr, lorsque les pas-

ſions moins vives laiſſent à la raiſon toute ſa liberté, que vous avez formé des doutes ſur la religion ? Ont-ils pris naiſſance dans ces temps heureux, où la vertu vous paroiſſoit aimable, & où les ſemences de droiture & d'équité fructifioient dans votre ame ? O jours trop tôt écoulés, jours ſereins & tranquilles, où les délices que vous goûtiez étoient pures & ſans mêlange, où l'horreur du crime ne mêloit jamais ſes amertumes dans vos plaiſirs innocens ! loin de chercher alors à vous détacher de la religion, elle faiſoit votre plus douce conſolation, & vous n'étiez content de vous-même, qu'à proportion de votre exactitude à obſerver ſes loix. Ce n'eſt que lorſque la meſure des crimes eſt comblée, lorſqu'on eſt déchu des droits que l'on avoit à la ſouveraine félicité, que l'on ſe dévoue au haſard, & que l'on met toute ſa reſſource dans le néant. Alors, (tremblez, ames pécherеſſes !) alors l'eſprit eſt diſpoſé à former des doutes ſur les vérités éternelles, parce qu'ils paroiſſent intéreſſans; le cœur corrompu ſe révolte contre la loi qui le gêne; le Saint-Eſprit irrité ſe retire, les ténebres s'épaiſſiſſent, la foi s'éteint, & la religion conſolante & aimable dans

les jours d'innocence, change de face; & devient affreuse & terrible.

Ainsi, ô mon Dieu ! les premieres démarches de l'impie vers l'incrédulité, ne sont que la suite de ses égaremens & de ses désordres. Ses doutes n'ont pas pris naissance dans sa raison; la foi n'est devenue douteuse, que lorsqu'elle a commencé à devenir incommode; à mesure que les mœurs se sont déréglées, les regles lui ont paru suspectes; plongé dans les débauches, & troublé par les remords de sa conscience, pour se délivrer d'un censeur importun, il a souhaité l'anéantissement de son être; il a tâché de se persuader que l'homme, semblable à la bête, n'est qu'un amas de matiere que le hasard doit bientôt dissoudre; il s'est dit à lui-même, qu'il est inutile de régler ses mœurs sur la loi, puisque la nuit du tombeau doit ensevelir toutes nos actions dans ses ombres; il a regardé les maximes de l'équité & de la vertu, comme des erreurs populaires, les peines & les récompenses, comme des chimeres, la religion qui les propose, comme une invention politique, destinée à retenir les hommes par la crainte, & à donner plus de poids aux loix qui conservent l'ordre dans la

société. C'est ainsi que le pécheur, ne pouvant justifier ses excès, fait tous ses efforts pour parvenir à l'affreuse sécurité de l'incrédule, & trouve dans la corruption de ses mœurs la source de son renoncement à la foi.

En vain l'incrédulité voudroit ici nous opposer les impies dont on a vanté la tempérance, la chasteté, la fidélité à remplir tous les devoirs du citoyen, & qui ont allié des mœurs réglées, avec l'indifférence pour toutes les religions. Comment ont-ils paru sur la terre, ces hommes qui font ostentation de droiture & de sincérité, qui se flattent de posséder seuls la véritable probité, tandis qu'ils laissent au vulgaire les petitesses, les travers & tout le faux de la vertu ? Vils esclaves des passions, & jouets éternels des variations bisarres de leur propre cœur, les vertus dont ils se parent n'ont aucune sûreté : nées dans l'orgueil, & soutenues par les regards publics, elles tombent sans cesse avec ces fragiles appuis. Il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices, pas un seul qui se refuse un crime utile ou agréable, pourvu qu'il puisse éviter la honte & l'opprobre. Leur vie déshonore non seulement la

religion, mais même l'humanité : les uns sont livrés aux plus infames excès de la débauche & de l'intempérance ; d'autres, plus délicats dans leurs plaisirs, & peut être plus coupables, évitent les excès qui amenent le dégoût, ou qui peuvent altérer la santé ; & font de la volupté une science qui a ses regles & ses principes : tous croient que les désirs les plus abominables, dès que le tempérament en est la source, n'ont pas besoin d'autres titres pour être légitimes ; & ils regardent les vices les plus infames comme des penchans innocens que la nature transmet, & que la nature justifie.

Laissons à l'incrédulité ce phantôme d'honneur & de probité dont elle se flatte ; convenons qu'elle peut compter parmi ses sectateurs, quelques hommes dont les mœurs sont irréprochables : en sera t il moins vrai que, dans la plupart, le déréglement du cœur est la source de leur renoncement à la foi ? & puisque la doctrine de l'impie favorise en tout les passions, n'avons nous pas droit de conclure qu'on ne l'embrasse que pour la faire servir d'appui au libertinage ?

Quelles sont, en effet, les vérités chrétiennes que l'incrédule attaque avec

tant de fureur ? La distinction du bien & du mal, le libre arbitre, l'immortalité de l'ame, l'éternité des peines, toutes vérités qui peuvent gêner les passions, & inspirer à l'homme une crainte salutaire. Quel autre motif, que celui de vivre au gré de ses penchans déréglés, a pu faire renoncer à une religion dont la morale est si pure, qui nous apprend à servir Dieu & à l'aimer, à être patiens dans les injures, modestes dans la prospérité, fideles à nos maîtres, & équitables envers tous les hommes ?

Cet impie, si cher aux incrédules de tous les âges, & qui partage encore les éloges qu'ils prodiguent à son maître, qui a prêté aux dogmes d'Epicure toutes les graces de la poésie, ne nous a pas laissé ignorer ce motif de l'irréligion : il déclare qu'il rejette la crainte de l'enfer, parce qu'elle répand sur toute la vie un trouble qui la rend malheureuse, & qu'elle empêche de goûter sans amertume les douceurs de la volupté. Les hommes, selon lui, n'ont secoué le joug de la religion que dans la vue de mettre leurs passions en liberté. La crainte a fait les dieux, & l'envie de ne les plus craindre a fait les incrédules : doctrine détestable, qui rompt les liens

les plus sacrés qui nous unissent, qui ne laisse à l'homme d'autre guide que ses passions, d'autre frein que l'indépendance, qui devient nécessairement la ruine des mœurs, & le fléau de la vertu.

Vengez l'honneur de la religion, vous, mes freres, dont la soumission console encore les pasteurs; & tandis que les incrédules l'éprouvent & l'affermissent par des scandales, faites-vous un devoir de conserver, par votre zele, la majesté de son culte, la sainteté de ses maximes, & le dépôt de sa vérité. Voyez ces marbres, où les eaux consacrées par une onction sainte vous ont donné naissance en Jesus-Christ; jettez les yeux sur ces ruines respectables, ces monumens augustes de la piété des premiers fideles, échappés au ravage des temps; rappellez-vous les prodiges opérés en faveur de vos peres; tout vous fait sentir la majesté, l'ancienneté & la vérité de votre religion. N'entendez donc qu'avec une sainte indignation les discours des incrédules : impies par ostentation, ils cesseront de l'être, dès qu'ils seront méprisés; ils se flattent de s'être élevés au dessus de la religion, par la supériorité de leur esprit; mais l'orgueil & le libertinage sont les véri-

tables motifs de leur incrédulité ; & rien n'eſt plus humiliant pour eux, que de les rappeller à l'origine de leur renoncement à la foi.

Grand Dieu ! s'il reſte encore aux hommes qui blaſphement la religion qu'ils ont eu le bonheur de connoître, quelque voie pour retourner à vous, ſi vos miſéricordes s'étendent encore à ceux qui ſe font une gloire de mépriſer vos menaces, faites éclater la puiſſance de votre grace, changez leur cœur, & ouvrez ces yeux qu'ils ferment à la lumiere. Mais, hélas ! vous devez à l'univers ces terribles exemples ; ils mourront, ces impies, la honte de l'humanité, l'opprobre de la religion, l'anathême du ciel & de la terre. Que du moins, ô mon Dieu ! les fideles qui m'écoutent conſervent avec ſoin le dépôt de la vérité ! que leur foi ſoit agiſſante, & faſſe naître dans leur cœur un deſir continuel de reſſembler à Jeſus-Chriſt ? qu'ils vivent de la foi des juſtes, la ſeule qui puiſſe mériter les récompenſes éternelles ! Ainſi ſoit-il.



SERMON

SUR

LES DEVOIRS

DANS LA SOCIÉTÉ.

Quærite primùm regnum Dei & justitiam ejus, & hæc omnia adjicientur vobis.

Cherchez premiérement le royaume de Dieu & sa justice, & toutes choses vous seront ajoutées par dessus. *S. Matthieu*, chap. 6.



UAND la sagesse humaine, si courte dans ses vues, si bornée dans ses moyens, se propose pour but le bonheur des hommes & la prospérité des empires, les ressorts qu'elle met en œuvre, trop forts ou trop compliqués, se détruisent par leur opposition, ou ne font

qu'ébaucher son ouvrage : elle réussit, par l'attrait des biens présens, à enflammer des desirs qu'elle regarde comme un puissant motif des actions brillantes & des travaux utiles ; & ces mêmes desirs, croissant sans cesse & devenus insatiables, troublent l'harmonie publique : elle attend tous ses succès de son adresse à manier les passions ; & elle n'apperçoit pas qu'une société fondée sur le seul développement des passions, porte en elle-même le principe de sa destruction totale.

Celui qui regne dans les cieux, qui se joue des vains efforts de la sagesse humaine, de sa jalousie, de ses ombrages, de ses fausses délicatesses, trace un chemin plus sûr pour conduire les hommes à la félicité. Après avoir condamné cette activité inquiete, qui, bornée dans le présent, se tourmente pour amasser des choses que le temps consume, Dieu nous transporte dans l'avenir, il unit les citoyens de la terre aux citoyens du ciel ; il attache à la patrie, par l'espérance des biens futurs ; il excite les vertus, par l'attrait des récompenses éternelles ; il adresse aux rois & aux nations cette promesse : cherchez premiérement le royaume de Dieu & sa justice, & la



paix, l'abondance, le bonheur présent vous seront ajoutés par-dessus. *Quærite primùm regnum Dei & justitiam ejus, & hæc omnia adjicientur vobis.*

C'est en développant cette vérité, que j'entreprends de vous faire voir que l'évangile forme les vrais citoyens. On me blâmera peut-être de me borner, dans cette chaire chrétienne, à éclairer & à ranimer votre zele pour la patrie; je n'ai qu'une réponse à ce reproche: si je pouvois faire qu'un seul homme connût mieux ses devoirs, qu'il aimât plus les loix, sa religion, ses semblables, mon ministere ne seroit pas sans prix aux yeux du Seigneur.

Voici mon dessein. L'évangile, par ses préceptes, éclaire & détermine les devoirs du chrétien dans la société; premiere partie. L'évangile, par ses motifs, facilite & sanctifie l'accomplissement de ces devoirs; seconde partie: c'est tout le partage de ce discours.

PREMIERE PARTIE.

COMBIEN est méprisable cette sagesse profane, qui sépare les intérêts de la société de ceux de la religion, qui se persuade que l'exactitude des regles de

l'Evangile, n'est pas compatible avec les maximes d'une sage politique, & que tout tomberoit dans la langueur, si la piété seule gouvernoit les empires! Qu'ils sont éloignés de la vérité, ces superbes, qui, s'égarant dans leurs folles pensées, croient que Dieu n'est créateur que d'un certain ordre général, d'où le reste se développe comme il peut, & que la priere n'opere rien dans l'économie de l'univers! Quelle est enfin l'ame vertueuse & pénétrée de l'onction des maximes de l'Evangile, qui pourroit entendre, sans indignation, les maximes de cet impie qui, après avoir renversé toute espece de culte, flétrit la religion chrétienne, ose avancer qu'elle ne peut former des citoyens; que ses maximes toujours réprimantes abattent les courages; que le zele qu'elle inspire n'échauffe quelques ames, que pour produire cette superstition cruelle, qui forge des chaînes, creuse des cachots, éleve des bûchers, & consacre à la gloire de la divinité le sang & les larmes des hommes?

Je sais que ces affreux paradoxes devroient être ensevelis dans les tenebres, & qu'il seroit dangereux de les faire connoître, même en les réfutant. Mais

ce n'eſt pas dans notre ſiecle, que l'on doit ménager l'heureuſe ſimplicité du fidele: ces funeſtes connoiſſances ſont trop répandues; le mal eſt fait, & il n'eſt plus temps de le prévenir; la licence a ébranlé les fondemens du culte; l'impiété a élevé ſes mains audacieuſes contre le ciel; elle s'eſt emportée juſqu'à la dériſion, qui eſt comme le triomphe de l'orgueil; elle a oſé briſer tous les freins des paſſions, ſourire au nom ſacré de la vertu, inſulter à la timide réſerve de la pudeur. Les loix n'ont pas réprimé ces attentats, & il en eſt arrivé ce qui ſera toujours; le vice ne trouvant plus d'obſtacles, a prévalu ſur la vertu; la voix de l'impie s'eſt fait entendre avec plus de force dans le ſilence des loix; des productions, contre leſquelles le zele ne s'armoit pas, ont paru moins dangereuſes; on a mis, pour ainſi dire, en vente le bien & le mal, la vérité & le menſonge, les bonnes & les mauvaiſes mœurs; on a dit au peuple: Inſtruiſez-vous, faites un choix; il a payé le prix du crime & de l'erreur, & il a abandonné la religion & la vertu.

Ce n'eſt pas que le chriſtianiſme ſoit appuyé ſur l'ignorance, ou que, ſemblable à ces foudres qui, reculées dans la

la profondeur des nuages, semblent tonner avec plus de majesté, il en impose pas les ténebres dont il se couvre. Les talens ne sont jamais en opposition avec la foi, lorsque l'esprit humain connoît ses bornes, & les respecte : la docilité chrétienne n'est pas le partage des ames foibles; & un culte qui porte l'empreinte de la sagesse éternelle, ne peut redouter l'œil éclairé de la raison. Il faut cependant en convenir; des hommes accoutumés à percer le voile qui dérobe au reste des mortels les mysteres de la nature, souffrent plus impatiemment les ténebres de la foi, qui les confondent avec le vulgaire; le plaisir de voir plus loin que les autres les attire, & la vanité de montrer ce qu'ils croient avoir apperçu, les transporte : ils se flattent d'éclairer, & ils ne font que multiplier les doutes. Quand même ils n'auroient pas le dessein d'élever des systêmes sur les ruines du christianisme, ce seroit un crime de donner tant de force à des difficultés qu'ils ne veulent pas résoudre, de s'appesantir sur des faits qui semblent indiquer une analogie entre toutes les religions, & de glisser sur ces grands traits de lumiere qui marquent les différences; de présenter sans cesse sur les

premiers plans, ces ſcenes terribles, où la ſuperſtition tient les mortels proſternés à ſes pieds, les trouble par ſes frayeurs, les enchaîne par ſes craintes, & de reculer dans l'enfoncement ces tableaux ſublimes, où la religion deſcend du ciel appuyée ſur la foi, laiſſe derriere elle ces ténebres reſpectables, qui dérobent à nos regards le ſanctuaire de l'Eternel, & répand en même temps ſur la terre un rayon de l'intelligence ſuprême, qui découvre aux hommes toutes les vérités utiles, les conſole dans leurs peines, les anime à la vertu, & les ſoutient contre les amertumes de cette vie, par la perſpective d'un bonheur éternel.

Vous triompherez de tous ces traits, auguſte religion, dont l'autorité ſeule capable d'abaiſſer l'orgueil, & de relever la ſimplicité, doit inſpirer un même reſpect aux ſavans & aux ignorans. La fumée épaiſſe qui ſort de l'abyme, n'obſcurcira jamais votre éclat; & ſi Dieu permet à l'eſprit de ſéduction de tromper des ames hautaines, d'y répandre un chagrin ſuperbe, une indocile curioſité, un eſprit de révolte, il détermine dans ſa ſageſſe, les limites qu'il veut donner aux progrès de l'erreur; il ne permet pas que les ombres qui

égarent le ſuperbe, affoibliſſent ces grands traits de lumiere, qui découvrent au cœur droit & ſimple la beauté de la religion, la majeſté de ſon culte, & la pureté de ſa morale. Il verra toujours dans l'Evangile, une loi douce, bienfaiſante, qui inſpire le pardon des injures, le déſintéreſſement, l'amour de la patrie, & le zele pour la ſervir. Le chriſtianiſme, enviſagé ſous cet aſpect, porte dans tous les eſprits l'impreſſion de la vérité; tous les traits de ſes ennemis ſe briſent, dès qu'ils tombent ſur cette face majeſtueuſe; & cette religion qu'ils voudroient confondre avec un culte ſervile ou minutieux, ſe ſoutient contre leurs attaques inſidieuſes, par cette ſeule réponſe de Jeſus-Chriſt au Diſciple empreſſé de connoître ſes devoirs. Aimez Dieu, lui dit ce maître de la perfection, & faites du bien aux hommes. *Diliges proximum tuum ſicut te ipſum.*

Ecoutez, chrétiens, & inſtruiſez-vous! Toute puiſſance vient de Dieu; il a établi les rois comme ſes miniſtres, & c'eſt par eux qu'il regne ſur les peuples. Ceux qui croient que la piété eſt un aſſortiment de la politique, ſeront confondus: ainſi penſoient les premiers fideles. Courage, diſoit Tertullien, ar-

rachez aux chrétiens une ame qui ré-pand des vœux pour l'empereur ! C'étoit au milieu des tourmens, qu'ils prioient pour Néron, le plus impie & le plus méchant de tous les hommes ; ainsi les avoit instruits Jesus-Christ : toujours fidele, toujours affectionné à son ingrate patrie, il recommandoit à ses disciples d'être soumis aux puissances, de respecter l'ordre public, de n'opposer que la douceur à la violence des tyrans. Priez, leur disoit-il, dans les calamités de l'église ; demandez à Dieu le changement des cœurs : s'il n'écoute pas vos prieres, & s'il permet que la persécution s'échauffe, souvenez-vous alors que vous êtes envoyés comme des brebis au milieu des loups : *sicut oves in medio luporum.* Quelle doctrine ! & quel exemple ! Ces fideles persécutés, n'opposoient à la force que la raison ; ils recouroient aux princes, par les voies légitimes : ils disoient sans crainte la vérité ; mais leurs discours étoient si éloignés des termes séditieux, qu'encore aujourd'hui on ne peut les lire, sans se sentir porté à l'obéissance. Comment peut-il se faire que l'impie entreprenne de confondre une religion si douce, si patiente, avec cette superstition qui peut ébranler à chaque

instant les fondemens des empires, qui autorise la révolte par l'intérêt du ciel, qui arme des mains furieuses, qui ferme les ames à la pitié, qui ne laisse pas même la ressource des remords, & qui éleve la voix de l'ignorance stupide, pour rendre grace au Dieu de la clémence, du meurtre de ses créatures?

Grand Dieu! sont-ce là les hommes armés pour votre cause? est-ce la religion qui met le fer & la flamme à la main, pour désoler l'univers? est-ce l'évangile qui endurcit contre les cris de nos semblables, & qui fait méconnoître l'homme dans le malheureux, que votre miséricorde n'éclaire pas des lumieres de la foi? Non; cette sainte loi ne respire que la douceur, l'indulgence & la charité. Humanité, justesse, modération, pardon des injures, voilà les traits qui distinguent notre religion, lorsque n'agissant plus par cette grace qui soumet les esprits, elle se manifeste par des effets plus sensibles. La victoire a pu marcher sous les drapeaux de l'erreur; le fanatisme a pu former des guerriers redoutables; la fureur qu'il inspire, ne respectant plus les droits de l'humanité, a pu enchaîner des nations par la crainte des maux extrêmes: mais former des

citoyens fideles à la patrie, généreux envers leurs ennemis, soumis dans la persécution, respectant l'autorité dans les tyrans, & aimant mieux verser leur sang que de troubler l'ordre public, c'est le triomphe du christianisme, qui n'emploie que la persuasion, qui ne fait briller la vérité, que pour éclairer la vertu, & qui éleve les cœurs à Dieu, pour les attacher plus fortement à l'ordre de la société. Si l'ambition s'est servie quelquefois des intérêts du ciel, pour préparer les dissentions civiles, ce n'étoit pas le christianisme qui armoit ces furieux contre la patrie : c'est lui qui nous fait détester aujourd'hui leurs forfaits, & qui nous force à verser des larmes sur ces malheurs. Dans ces temps de calamité, où le faux zele ébranloit contre nous l'univers, & nous opposoit, de loin comme de près, une autorité sacrée, cette religion ne disoit-elle pas aux citoyens séduits par l'erreur : Insensés, où vous précipite une aveugle fureur ? vous ne devez suivre ni l'ambitieux qui cabale, ni l'hypocrite qui abuse de votre crédulité ; vous êtes les disciples d'un maître qui aimoit sa nation, qui versoit des larmes sur les ruines de sa patrie, qui donnoit l'exemple

de la fidélité aux princes, & qui ne craignoit pas d'irriter l'envie des Pharisiens, en défendant les droits de César : *reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari.* C'est lui qui vous dit : Aimez votre patrie, respectez ses loix, honorez votre souverain, n'opposez à l'abus de l'autorité que les gémissemens & la priere ; quiconque s'éleve contre les rois, même injustes, se rend coupable à mes yeux ; j'ai mis le sceptre entre leurs mains, j'ai gravé ma majesté sur leur front, ils sont mes images, & je suis leur vengeur : *obedite præpositis vestris, etiam discolis.*

Ainsi l'évangile assure l'ordre & la tranquillité des empires, en donnant à la soumission des peuples le plus puissant motif, l'amour même du devoir & l'obligation de la conscience : *non solùm propter iram, sed propter conscientiam.* Ses préceptes, qui inspirent l'amour des hommes & le zele pour la patrie, ne sont pas moins lumineux : ils fixent tous les devoirs du citoyen dans la société ; ils préviennent tous les abus ; ils font voir que la piété véritable n'est jamais contraire à la prospérité publique. Dans ses principes, tous les hommes sont freres ; & la religion, en les rappellant à leur commune origine, établit en-

tr'eux le lien de l'amitié fraternelle. Vous êtes tous enfans de Dieu, disoit Jesus-Christ, & vous ne devez donner le nom de pere à personne sur la terre; car vous n'avez qu'un seul pere, qui est dans les cieux. Voilà l'union la plus indissoluble, tous les hommes aimés en Dieu : la différence des cultes & des mysteres ne doit pas affoiblir ce fondement primitif de l'humanité. Le prêtre qui ne voit pas un frere dans le voyageur blessé, & qui passe sans le secourir, est condamné par le Sauveur du monde; c'est le samaritain touché de compassion pour cet étranger, & empressé de le soulager, qui mérite ses éloges. Nul homme n'est donc étranger à un autre homme ; ils sont freres, ils doivent s'aimer, se secourir & se soulager : mais comme on ne peut pas également les servir tous, il faut s'attacher principalement à servir ceux que les liens, les temps & les autres circonstances nous attachent d'une façon particuliere. Cette belle regle, établie par S. Augustin, détermine les devoirs des hommes en société : la terre qu'ils habitent ensemble, devient entr'eux un nouveau lien; ils la regardent comme une mere commune : cet attachement qui leur est propre, les unit davantage;

davantage ; il forme ce sentiment vertueux que les anciens appelloient l'amour de la patrie : *charitas patrii soli.* Les hommes, en effet, se sentent liés plus étroitement, lorsqu'ils songent que la même terre qui les a nourris vivans, les recevra dans son sein quand ils seront morts ; & c'étoit une consolation pour Joseph, de penser que ses os reposeroient plus tranquillement au milieu de ses concitoyens. François, l'amour du prince se confond dans vos cœurs avec l'amour de la patrie ; & ce sentiment peut remplacer tous les autres, dans une nation où les peuples naissent bons sujets, les souverains bons maîtres, & où les liens réciproques ne sont pas moins fondés sur l'inclination que sur le devoir.

Mais quelle force n'ajoutent pas à ce sentiment les idées religieuses ? cette foi qui éclaire tous les chrétiens, cette espérance qui place leur commun intérêt dans le ciel, cette charité qui servit à la destruction des choses présentes, ces sacremens qui les régénerent dans la vie spirituelle, & qui établissent une nouvelle fraternité en Jesus-Christ. Combien le fidele doit-il s'intéresser à une patrie, où il trouve tout ce qui peut

l'intéresser pour le présent & pour l'avenir, les autels, les sacrifices, la gloire, les biens, le repos & la sûreté de la vie, la société des choses divines & humaines? O mes enfans! disoit Matathias, la cité sainte a perdu tous ses ornemens; ses vieillards & ses enfans ont été massacrés, le temple est profané, l'idole est placée sur l'autel, le Dieu de Jacob est insulté, & nous vivons encore! Soyons enfin les zélateurs de la loi, & donnons notre vie pour le testament de nos peres. Il vaut mieux mourir à la guerre, que de voir périr notre pays & notre sanctuaire: *Quoniam melius est nos mori in bello, quàm videre mala gentis nostræ.* Moralistes, législateurs, vos vaines maximes ont-elles jamais inspiré des sentimens aussi généreux? Ce ne sont pas des discours, ce sont des liens qu'il faut pour attacher les hommes à leur patrie; & où en trouverez-vous, si vous brisez ceux que la nature & la religion ont formés? Ce peuple qui ne goûtoit point de consolation sur les bords fertiles de Babylone ne pensoit pas qu'un sage est citoyen du monde, & qu'où il est bien, là est sa patrie véritable; la joie ne pouvoit approcher de son cœur dans l'éloignement

de la sainte Sion ; ses instrumens demeurent suspendus aux saules plantés sur la rive ; on n'entendoit plus que ce cri de la douleur : ô Jérusalem, si je puis jamais t'oublier, puissé-je m'oublier moi-même ! Il est temps, Seigneur, que vous ayez pitié de Sion ; vos serviteurs en aiment les ruines mêmes & les pierres démolies ; leur terre natale, toute désolée qu'elle est, a encore leur tendresse & leur compassion : *Si oblitus fuero tuî, Jerusalem, oblivioni detur dextra mea.*

Oui, mes freres, pourrois-je trop le rappeller ? la religion assure l'union, le bonheur des hommes, l'amour & la prospérité de la patrie. On ose dire que la piété chrétienne affoiblit la politique, qu'elle jette le citoyen loin de ses devoirs, qu'elle s'épuise en pratiques minutieuses, qu'elle se contente de lever vers le ciel des mains qu'elle refuse au soulagement des malheureux. Mais ces travers & ces foiblesses ne sont pas l'ouvrage de la religion ; elles ne sont que les excès de l'homme, & la piété n'est plus, dès que ces excès commencent. On se plaint qu'elle tourne toutes nos vues du côté du ciel ; mais peut-elle trop élever nos espérances, lorsqu'elle attache toutes ses récompenses au mérite de

la charité ? Elle nous fait tout aimer en Jesus-Christ ; mais a-t-on moins de tendresse pour les hommes, parce qu'on les aime en Dieu ; & le tableau de l'humanité souffrante, peint avec le sang de Jesus-Christ, ne doit-il pas augmenter l'émotion de la pitié ? Chrétiens, quel grand spectacle la religion nous présente ! Voyez la charité qui monte au ciel, guidée par la foi, appuyée sur l'espérance. Sa main bienfaisante, qui a essuyé les larmes des malheureux, peut seule ouvrir les tabernacles éternels : l'espérance & la foi s'évanouissent ; la charité seule subsiste à jamais dans le sein de la bonté divine. Malheur à celui qui, retiré du tumulte du monde, devient insensible aux maux réels de ses freres, parce qu'il ne prend pas de part à leurs fausses joies ! *Qui viderit fratrem suum necessitatem habere & clauserit viscera sua, quomodo charitas Dei manet in eo ?* Malheur à celui qui ne s'écrie pas, saisi de douleur, à la vue des maux qui affligent sa patrie : Comment mon visage ne seroit-il pas mauvais, puisque la ville, qui est le lieu du sépulcre de mes freres, demeure désolée, & que ses portes ont été consumées par le feu ? Malheur à celui qui, traçant les voies de son salut,

oublie ce qu'il doit à ses freres, & forme un plan de conduite dont les parties n'ont aucun rapport à l'utilité générale! La place où, toutes choses pesées, nous pouvons faire le plus de bien, est celle où la providence nous appelle. L'amour de nos semblables est le principe de nos devoirs à leur égard, & le pouvoir de leur faire du bien, en est la regle. Ce n'est pas assez de plaindre le malheureux, il faut le secourir; ce n'est pas assez de se réjouir du succès du mérite, il faut le chercher pour lui donner son appui; ce n'est pas assez de ne pas nuire, il faut être bienfaisant. *Nolite deficere bene facientes.*

Citoyens de tous les ordres, si ma foible voix peut aller jusqu'à vous, voici vos devoirs. La charité qui doit vous réunir, est la perfection de toutes les vertus sociales. Patiente, elle connoît les hommes foibles, aveugles, inconstans; elle ne s'aigrit pas contre leurs vices qu'elle condamne; elle ménage leurs foiblesses; elle plaint leurs erreurs. Elle va plus loin: indulgente par tendresse, elle ferme les yeux, pour ne pas voir des défauts qu'elle ne pourroit excuser: *Patiens est.* Humble dans l'élévation, elle met la décence & la dignité,

à la place du faste & de l'ostentation ; elle domine de tout côté cette impérieuse grandeur qui insulte à l'humanité ; elle place dans le cœur du prince, cette bonté qui s'attendrit sur les besoins des peuples, & elle met sur son front cette sérénité qui le rend affable : *Benigna est.* Désintéressée, elle rend le citoyen capable des plus grands sacrifices, elle l'attache plus fortement à la patrie, elle dirige tous ses mouvemens vers l'ordre public, qu'elle confond avec la volonté du Créateur ; elle peut seule former cette harmonie, où l'amour, devenu le lien de toutes les parties, descend sans cesse du souverain au peuple par les bienfaits, & remonte du peuple au souverain par la reconnoissance : *Ambulate in dilectione.* Lorsque ce principe agira de toute sa force, tous les desirs se réuniront pour le bien public, tous les citoyens seront heureux, & la patrie présente, dit S. Augustin, deviendra l'image de la Jérusalem éternelle. *Omnes qui in invicem dilectionem habent ad eamdem civitatem pertinent quæ regem habet Christum.*

En vous traçant le tableau de la piété chrétienne, & du zele actif pour la patrie qu'elle inspire aux rois, je place

quelques traits propres à affoiblir ces grandes idées que l'Esprit-Saint nous donne de la retraite, du jeûne, de la pénitence & de la priere. A Dieu ne plaise que je blâme des devoirs que la loi prescrit, & que la charité sanctifie. Quand on s'humilie dans les temples, & qu'on dépose ce faste de l'orgueil qui blesse les mortels, quand on pleure aux pieds du prêtre, & que l'on se corrige dans la société, quand un cœur bienfaisant va chercher, dans le sacrement de l'amour de Jesus-Christ, un renouvellement perpétuel de sa ferveur, quand les jeûnes sont mêlés aux œuvres de miséricorde, afin que l'ame, toujours sujette à la tentation, s'affermisse & se purifie par la pénitence; alors ces observances sont précieuses devant Dieu. On ne se trompe pas non plus, lorsqu'on attribue à la priere le succès de ses entreprises, & la prospérité des empires. Un roi, disoit David, ne se sauve pas par ses seules armes; l'exemple de Moïse, dont les mains levées vers le ciel enfonçoient plus de combattans que celles qui combattoient, fait voir combien la priere met de force dans les bras des combattans. Des murailles que les foudres ne pouvoient renverser, sont tombées à la voix

du juste ; & les Machabées, quoique vaillans, triomphoient plutôt par leurs prieres que par leurs armes : *Per orationes ingressi sunt.* Vierges pures, saints pénitens, dont le monde n'est pas digne, levez donc sans cesse vos mains vers le ciel ! rendez à la société, par la ferveur de vos prieres, cette portion de force & de lumiere, que votre attrait pour la solitude semble lui ravir. On veille à la défense des cités, lorsqu'on se leve avant l'aurore, pour intéresser à leur conservation celui qui forme les mains aux combats, & qui commande à la terreur, à l'épouvante, à la mort, pour détruire les ennemis de son peuple : *Nisi Dominus ædificaverit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam.*

Pour vous, dont les devoirs se confondent avec les fonctions civiles, que votre premiere émotion à la vue des malheurs de la patrie, soit l'émotion de la piété ; criez avec le prêtre, entre le vestibule & l'autel : O Eternel ! pardonnez à votre peuple, & n'exposez pas votre héritage à l'opprobre. Mais ne bornez pas aux effusions de la priere, toute l'activité de votre zele. Néhémie, si plein de confiance dans le Tout-puissant, ne négligeoit pas les ressources

humaines : il mettoit l'épée dans une main & l'équerre dans l'autre, pour relever & défendre tout à la fois les murs de Jérusalem. Tous les obstacles que nos bras peuvent renverser ; tout ce que notre prévoyance peut ôter au hasard ; tout le bien que notre cœur peut embrasser, & que nos talens peuvent produire, tout cela entre dans l'ordre primitif des devoirs. Celui qui refuse à la société, ses forces, ses prieres, ou ses lumieres, est un arbre stérile, que Jesus-Christ destine aux feux éternels ; & la piété chrétienne qui blâme l'activité trop inquiete du citoyen, ne condamne pas moins sa paresse, ou son indolence.

L'évangile, par ses préceptes, éclaire le citoyen sur ses devoirs, vous l'avez vu. L'évangile, par ses motifs, facilite l'accomplissement de ses devoirs.

SECONDE PARTIE.

LA plupart des hommes sont instruits de leurs devoirs ; l'ignorance, le zele aveugle, la fausse piété, rendent peu de talens inutiles ou funestes à la société : tous les citoyens ne s'élevent pas aux vues générales, ils ne combinent pas tous les mouvemens, ils ne voient pas

tous les effets ; mais ils ont assez de lumieres pour discerner le bien que leur cœur peut embrasser : ils savent qu'il faut de la tendresse dans un pere, de la fidélité dans un époux, de l'intégrité dans un juge : la religion les attache à ces vertus, quoique leur raison ne saisisse pas tous les rapports qu'elles ont avec le bien public : c'est assez pour les rendre utiles. Quand les hommes, dans la place qu'ils occupent, déploient leurs forces, & touchent les ressorts qui sont à leur portée, il n'est pas besoin qu'ils jugent de la direction qu'une main plus habile donne à leur mouvement ; il suffit qu'ils la reçoivent, & qu'ils agissent. Si les vertus ont peu d'activité dans notre siecle, ce n'est pas l'ignorance qui a produit ce changement dans nos mœurs ; la religion n'a pas précipité les peuples dans la mollesse, l'oisiveté, le luxe & tous les crimes qui marchent à leur suite : des connoissances funestes, ont peut-être amené ces tristes révolutions. Nous avons su louer la vertu ; mais les sacrifices qu'elle exige, nous ont paru trop grands, & nous l'avons abandonnée. Le vice démasqué a blessé nos yeux ; mais le talent de le déguiser s'est perfectionné : l'esprit y a mêlé des agré-

mens ; il a osé se produire avec la confiance de plaire , & dès-lors la vertu a été bannie du commerce.

En supposant les hommes instruits de leurs devoirs , quels sont les motifs qui peuvent donner de l'activité aux vertus du citoyen ? L'évangile & la sagesse humaine tendent au même but : l'une, en dirigeant les passions ; l'autre , en les réprimant : l'une , en attachant les hommes par l'intérêt présent ; l'autre , en transportant leur plus grand intérêt dans l'avenir : l'une, en les frappant par l'éclat d'une gloire passagere ; l'autre , en les élevant par l'espérance d'une gloire immortelle. *Quærite primùm regnum Dei.* Ces motifs si différens , ne doivent pas produire des effets opposés ; & la religion , qui tourne nos vues du côté du ciel , ne condamne pas les récompenses & les châtimens , que la politique met en œuvre , pour exciter les vertus humaines , ou pour empêcher les ravages du vice. Mais je soutiens que les motifs de l'Evangile qui sanctifient le citoyen , donnent à ces vertus la plus grande activité , & facilitent l'accomplissement de tous ces devoirs. Suivez le développement d'une vérité si honorable à la religion.

L'amour de la patrie & l'habitude des actions utiles au bien public, supposent dans les cœurs une disposition de sacrifier tous les avantages temporels au devoir. Le germe des vertus sociales devroit se trouver dans cette charité généreuse qui rend l'homme supérieur à lui-même, qui agrandit son ame, qui le rend sensible au sort de ses semblables, qui augmente son bonheur en le partageant avec eux, qui joint, au sacrifice de ses intérêts, l'art de dérober ses efforts, qui paroît acquitter lorsqu'elle donne, & qui ne se croit que juste & reconnoissante envers Dieu, lorsqu'elle est bienfaisante & libérale envers les hommes.

Mais il est peu de ces ames nobles que l'amour de l'ordre attache au devoir, & qui s'enflamment pour le bien public, sans y mêler des idées de propriété. Des vertus si pures sont trop rares : le commun des hommes cherche dans le bien même son avantage personnel ; il fait peu de sacrifices, sans appercevoir un dédommagement ; & l'amour du bonheur est encore le ressort du cœur, lorsque la grace & la foi dirigent ses desirs vers les biens éternels.

Cette vérité supposée, mes freres, il

eſt évident que le motif le plus propre à former des citoyens, & à rendre leurs talens actifs & leur vertu féconde, c'eſt celui qui lie, dans toutes les circonſtances, le bonheur avec la vertu, qui montre aux hommes le plus grand intérêt dans la pratique des devoirs, & qui leur propoſe des récompenſes capables de les dédommager de tous les ſacrifices qu'ils font au bien public.

Or ce but ſi avantageux à la ſociété, ne peut être atteint par les efforts de la ſageſſe humaine, même échauffée par l'amour des peuples. Ses vues ſages, ſa prévoyance & ſes reſſources ne formeront jamais cette conſtitution parfaite; elle ne meut les hommes que par l'attrait des biens préſens, & cet attrait les fait ſouvent pencher vers le vice; les paſſions qui l'enflamment ſont des reſſorts toujours bandés contre le bien public: enchaînées par la force, ou rebutées par les obſtacles, elles ſemblent ſe modifier au gré du légiſlateur; enflammées par l'ardeur d'une fauſſe gloire, elles donnent à l'ame une ſorte de courage; elles montrent, dans quelques actions utiles, cette même force qu'elles déploient dans les grands crimes: leurs ſecouſſes peuvent être plus promptes,

leurs moyens plus décisifs, leurs effets plus étonnans que ceux de la vertu : mais, toujours dangereuses dans leur marche, elles alarment encore, lorsqu'elles se précipitent vers le bien ; on craint que cette impétuosité, tournée vers le mal, ne creuse des abymes ; on les admire avec effroi, comme ces tempêtes qui portent plus rapidement un navire sur la face des eaux, mais qui alarment, dit l'Esprit Saint, en traçant successivement à nos yeux, les tableaux affrayans du mugissement des flots, du sifflement des vents, des éclats du tonnerre, & de la mer prête à s'entr'ouvrir, pour l'ensevelir dans son sein. *Hic flatus, ignis & spiritus flammæ, & multitudo tempestatis.* Les mêmes motifs qui mettent en action les passions, peuvent les enflammer jusqu'au mépris des loix : l'ambitieux, qui cherche à s'élever au-dessus de ses concitoyens, n'est pas loin du tyran qui les asservit : il n'attend que l'occasion pour leur donner des fers. Insensés ! vous prodiguez des éloges à ces talens funestes, qui sont la source de vos malheurs. Des ruines entassées, sont pour vous des objets magnifiques à peindre ! Quel homme, disons-nous, quelle force il a fallu pour produire de si grands

ravages ! Fléaux du genre-humain, c'eſt ainſi que vous en êtes devenus les héros : vos paſſions étoient dans la ſociété, comme ces feux renfermés dans les entrailles de la terre ; la moindre fermentation peut rendre leur effet terrible : il ſuffit que les eaux pénetrent dans les foyers ; bientôt raréfiées, elles ſoulevent, elles entr'ouvrent les montagnes, elles ébranlent les fondemens de l'univers.

Si nos paſſions ou nos deſirs bornés aux choſes préſentes, ſe trouvent en oppoſition avec le bien public, ce n'eſt pas leur développement qui doit donner de l'activité aux vertus ſociales. Tant que l'homme ne fait entrer dans l'idée de ſon bonheur, que les biens préſens, la gloire, les richeſſes, les plaiſirs, les honneurs ; il faut, pour qu'il aime ſa patrie, que la conſtitution préſente mette à ſa portée tous ces objets, que la cupidité groſſit ſans ceſſe ; & cette conſtitution n'eſt pas poſſible. Le ſeul moyen de lier, dans toutes les circonſtances, l'intérêt particulier à l'intérêt général ; de rendre utile à nos freres, cet amour du bonheur qui ſemble concentrer l'homme en lui-même ; d'attacher des citoyens à une patrie même ingrate : le

ſeul motif qui puiſſe former des ames généreuſes, qui féconde les ſemences des grandes vertus, ſans développer le germe des grands vices ; qui met du mouvement dans la ſociété, ſans produire des chocs ; c'eſt celui qui tranſporte notre plus grand intérêt dans l'avenir ; qui ſoutient dans le ſacrifice du repos, des biens, de la vie même, par l'eſpérance d'une gloire immortelle, & qui aſſure à la vertu dans le ciel, des récompenſes qui lui manquent ſouvent ſur la terre. *Quærite primùm regnum Dei & juſtitiam ejus.*

Cherchez, premiérement, le royaume de Dieu & ſa juſtice. Chrétiens ! nous ne vous diſons pas, qu'indifférens pour les choſes préſentes, & n'exiſtant, pour ainſi dire, que dans l'avenir, vos bras doivent être ſans mouvement dans la ſociété, & vos cœurs ſans reconnoiſſance, comme ſans deſirs, pour un bonheur que vous devez à la patrie : Jeſus-Chriſt, qui maudit des tréſors amaſſés par l'injuſtice, condamne également l'indigence, qui ſuit l'oiſiveté. L'évangile loue cet ouvrier induſtrieux, qui fait valoir le talent confié par le Pere celeſte : ſes foudres ne tombent que ſur celui dont l'inaction ou l'avarice rend le produit

duit & le talent inutile. Les ſoins du fidele pour les beſoins de la vie, ſont tranquilles, mais ſa confiance eſt laborieuſe : il prie comme s'il attendoit tout du Seigneur, & il agit comme s'il ne comptoit que ſur ſes efforts : il mépriſe les richeſſes qui ſont abſorbées par les paſſions ; mais il eſtime celles que la miſéricorde fait ſervir au ſoulagement des malheureux. Que votre induſtrie toujours active, concoure donc à la proſpérité publique, mais que la cupidité n'anime pas vos travaux. Cherchez premiérement le royaume de Dieu, & vous amaſſerez ces tréſors que la charité peut introduire dans le ciel. *Theſauriſate vobis theſauros in cœlo.*

Laborieux habitans de nos campagnes, vous qui portez le poids de la chaleur & du jour, & qui nous défendez encore avec votre ſang, après nous avoir nourris de vos ſueurs ; vous le corps de l'état, le ſeul principe de vie qui nous reſte, pour renouveller des forces que nous énervons par la molleſſe, qui ne paroiſſez que le reſte des hommes à nos yeux faſcinés par le luxe, & cependant vous qui êtes la portion la plus ſaine & la plus utile des citoyens : la religion forme preſque tous les liens qui vous

attachent à la patrie ; elle seule développe ces vertus qui vous rendent utiles, la pureté des mœurs, la frugalité, l'amour du travail. Voyez les récompenses qu'elle prépare dans le ciel, à ceux qui remplissent ces devoirs. Que cette espérance vous soutienne dans votre pénible carriere ; & lorsque la mort étendra ses froides mains sur vos membres épuisés, élevez votre voix défaillante, pour dire à vos fils : Mes enfans, je ne vous laisse pour héritage que le produit de mon travail ; ne quittez jamais cette terre qui vous a donné le jour, soyez fideles à notre prince, croyez qu'il vous aime & qu'il veut vous rendre heureux : mais comptez plus sur le bonheur du ciel, que sur celui de la terre. *Quærite primùm regnum Dei.*

Généreux défenseurs de la patrie, une noble émulation peut se réunir dans vos ames avec la piété chrétienne. Cette gloire, qui est le prix des actions utiles ; les regards d'un roi que vous chérissez, peuvent enflammer votre courage & le précipiter dans les dangers. Mais l'œil du Tout-puissant, qui vous suit jusques dans la confusion d'une mêlée sanglante ; cet œil qui pese toutes les gouttes de votre sang, tandis que la renom-

mée nous annonce que vous avez à peine vécu, doit encore plus soutenir & diriger votre valeur. Comptez peu sur les éloges des hommes, qui passent si rapidement de l'enthousiasme à la tiédeur, & de la tiédeur à l'oubli : aspirez aux récompenses d'un Dieu, qui grave vos actions sur les colonnes de la sainte Jérusalem, & qui rassemblera vos membres dispersés, pour les couvrir d'une gloire immortelle. Votre courage ne sera plus cette valeur indiscrete, qui tombe à la vue du danger, ou cette ardeur féroce, qui s'enivre de sang : il sera l'effet d'un sentiment qui éleve l'ame sans la troubler, qui la laisse entre vos mains, pour mesurer ses mouvemens, qui ouvre les cœurs à la pitié, dans le temps même qu'il les ferme à la crainte, & qui laisse des traces d'humanité, au milieu des horreurs du carnage. Cherchez premiérement le royaume de Dieu, vous irez plus sûrement à la véritable gloire, & vous n'irez que par la vertu. *Quærite primùm regnum Dei.*

La religion éleve encore ma voix pour vous présenter un motif si puissant sur vos cœurs, augustes dépositaires des loix, dont le zele pour la justice, doit attirer la confiance, & affermir

l'ordre public ! Arbitres de la destinée des peuples, ils attendent de vous cette douceur & cette fermeté, qui se réunissent dans des cœurs que la nature rend bienfaisans, & que la loi rend inflexibles : songez que Dieu préside à vos jugemens, & qu'il tient sur vos têtes, cette balance qui fixe pour l'éternité le sort des mortels. Dieu, disoit le prophete, assiste à l'assemblée des dieux, & au milieu, juge les dieux. Quelle majesté dans vos séances ! mais quel censeur de vos jugemens ! Sous ses yeux redoutables, écoutez également le riche & le pauvre : si les motifs humains vous déterminoient ; si vous étiez des hommes agissans par crainte, par passion, par intérêt : si vous ne cherchiez pas premiérement le royaume des cieux, la justice ferme & inexorable, ébranlée par la crainte ou par l'intérêt, se changeroit en une souplesse criminelle, & tourneroit au gré des puissans ; le jugement de l'opprimé n'arriveroit jamais jusqu'à sa perfection, & l'iniquité sortiroit du lieu même où elle doit être foudroyée. *Quærite primùm regnum Dei & justitiam ejus.*

Tel est, mes freres, le motif qui peut donner de l'activité aux vertus dans

toutes les circonſtances, former les meilleurs citoyens ſur la terre, en leur apprenant à ſe rendre dignes de devenir citoyens du ciel, & les intéreſſer pour une patrie qui eſt ſouvent dans l'impuiſſance de les attacher par ſes bienfaits. Ce motif a produit dans tous les âges, des actions héroïques : il déployoit le courage des Machabées ; il ſoutenoit leur vertu mourante pour la patrie, par l'eſpérance d'un triomphe immortel. Ces généreux citoyens ne ſe dévouoient pas pour elle, par le ſeul deſir des honneurs qu'elle rendoit à une cendre inſenſible ; jamais homme n'a cherché la mort, lorſqu'il a cru tout perdre avec la vie préſente. Tout ce que l'émulation développe de talens, de vertus, peut être perfectionné par ce motif. Il fait plus, il ſoutient encore, lorſque tous les autres appuis manquent : tout ce qui nous reſte de bonne foi dans le commerce, d'intégrité dans l'adminiſtration de la juſtice, de déſintéreſſement dans le maniement des deniers publics, de pureté dans les mœurs, de fidélité dans le lien conjugal ; tout ce que nous avons de forces pour le bien, nous le devons à cette élévation que la foi donne à l'ame du chrétien. S'il falloit des exemples de grandeur d'ame

& de générosité, je ne prendrois pas ces exemples loin de nous, dans les annales des peuples inconnus. On voit encore la bienveillance véritable, celle qui ne cherche pas les regards publics, qui parle peu & qui donne beaucoup, s'élever aux plus grands sacrifices, par les dédommagemens que la foi lui montre dans l'avenir. On voit la miséricorde, s'enfoncer dans l'horreur des cachots, pénétrer dans les asyles de l'humanité souffrante, s'approcher de ces lits de douleur, où des malheureux entassés se communiquent les mortelles ardeurs qui les consument, où la mort égorge une victime, & en marque une autre; leve son dard sur toutes les têtes, & menace le vivant, en frappant celui qui expire à ses côtés. C'est dans ces lieux où la charité chrétienne, plus forte que la mort, ne craint pas ces souffles contagieux, qui ne sortent du sein des malades que pour infecter ceux qui les assistent, montre plus d'activité dans son désintéressement, que l'avarice ou la gloire n'en donnent à ceux qu'elle précipite dans les dangers, & répond froidement aux ames étonnées de la grandeur de ses sacrifices: si je meurs en soulageant les pauvres, Dieu sera ma récompense. *Quærite primùm regnum Dei.*

Opposerez-vous à ces vertus, l'exemple de tant de chrétiens qui manquent au devoir, & que les motifs de l'évangile ne peuvent intéresser au bonheur de leurs freres ? On trouve les causes qui empêchent l'action de ces motifs, dans les maximes funestes qui corrompent les mœurs. Si je vous envoyois, disoit le Seigneur, vers des peuples d'un langage barbare, ces peuples vous écouteroient : *Si ad illos mittereris, ipsi audirent te.* Si je parlois dans ces villes autrefois incorruptibles par leurs mœurs, & invincibles par la sagesse de leurs loix ; si je disois aux premiers fideles, préférez la vertu à toutes les choses présentes, faites du bien à vos freres, soulagez les veuves & les opprimés, nourrissez le pauvre, aimez votre patrie, rendez-lui, quand elle l'exige, cette vie qu'elle vous a donnée ; n'oubliez pas qu'il y a dans le ciel, des places marquées pour ceux qui contribuent au bien public ; ces peuples m'écouteroient. Leur désintéressement, leur frugalité, leur mépris de la fausse gloire, les disposeroient aux plus grands sacrifices. Mais, disoit encore le Seigneur par son prophete, lorsque les loix ne dominent plus sur mon peuple, qu'un vil intérêt regne dans les ames,

que le vice rend plus méprisable ; que des goûts frivoles font taire les maximes austeres, & que l'agrément tient lieu de la vertu : alors les mœurs prévalent en quelque sorte sur la religion ; l'éclat du faste séduit tous les esprits, la mollesse énerve les ames, l'avidité des richesses s'empare des cœurs, le desir de les posséder anime tous les efforts ; on ne trouve plus de vertu, que dans ce petit nombre de chrétiens, que la foi éleve au-dessus de tous les obstables, qui méprisent tous les avantages que le vice peut procurer, & qui s'attachent aux devoirs, par la seule espérance des récompenses éternelles.

O vous ! qui tenez dans vos mains les grands ressorts du bien public, je finis en vous adressant ces paroles de saint Grégoire : Protégez la vertu, réprimez les attentats du vice, faites que l'empire de la terre serve à l'empire du ciel. *Ad hoc enim potestas data est, ut terrestre regnum cœlesti regno famuletur.* Concourez avec l'évangile, à faire naître ce désintéressement, ce mépris ces superfluités, ces mœurs pures & frugales, qui font le fondement de toutes les vertus sociales ; éloignez les objets qui peuvent enflammer les passions ; ne laissez à l'intrigue, que

l'abjection & l'opprobre ; soutenez le mérite contre tous les obstacles ; faites que la vertu, si sévere à elle-même, & déja fatiguée des combats qu'elle soutient contre les penchans, ne soit pas arrêtée dans sa marche pénible, par la crainte du mépris & des censures ; qu'elle ne soit plus opprimée par les méchans, & qu'elle jouisse ici bas des récompenses qu'elle mérite. Alors l'évangile & la sagesse humaine agissant de concert, la société sera parfaite ; l'empire de la terre sera l'empire du ciel ; & le bonheur présent sera le gage du bonheur éternel.

Ainsi soit-il.





SERMON

SUR L'EXCELLENCE DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

Ego ſum lux mundi ; qui ſequitur me , non ambulat in tenebris.

Je ſuis la lumiere du monde ; celui qui me ſuit, ne marche point dans les ténebres. *S. Jean.* chap. 8.



UEL homme avoit paru juſques-là ſur la terre , qui eût droit de s'attribuer une qualité ſi ſublime ? Je ſuis la lumiere du monde , le maître du genre-humain , l'unique voie qui conduit à la vérité ; tous ceux qui ne ſuivent pas mes

traces, marchent dans les ſentiers de l'erreur. *Ego ſum lux mundi.*

Le monde étoit donc encore enſeveli dans les ténebres de l'ignorance, lorſque la ſageſſe éternelle deſcendit ſur la terre, puiſqu'elle venoit lui révéler des vérités ſi oppoſées à ſes maximes. Tous les ſages conſacroient leurs veilles à des études ſtériles pour la vertu; ils méditoient ſur les principes des êtres; ils eſtimoient les forces qui mettoient en mouvement ce vaſte univers; ils ſe flattoient même de percer le voile, qui déroboit au reſte des mortels, les myſteres de la nature. Mais, dans les connoiſſances qui ont rapport à la conduite de la vie, les efforts de l'eſprit humain n'avoient ſervi qu'à prouver ſes égaremens & ſon impuiſſance, lorſqu'il eſt privé du flambeau de la révélation; les regles des mœurs, les véritables reſſorts du cœur, ſa foibleſſe & ſa dépendance de l'Etre ſuprême, étoient ignorées; l'Auteur même de la nature, n'étoit pas apperçu dans les ouvrages de ſa toute-puiſſance; ſa juſtice, ſon intelligence, ſa miſéricorde, toutes les vérités éternelles du ſalut, étoient traitées comme des problêmes deſtinés à occuper l'oiſiveté des hommes. Les uns abandon-

noient l'univers au caprice du hasard; & tranquilles sur l'avenir, ils fouloient aux pieds toute espece de crainte; d'autres soumettoient les événemens aux loix d'une aveugle fatalité. Au milieu de tant de contrariétés, l'homme ne connoissoit pas sa destination; & la découverte du bonheur véritable, seul digne de nos recherches, paroissoit être le désespoir de notre raison.

Tel étoit l'aveuglement du genre-humain, dans des siecles où la philosophie éclairoit les esprits : l'extravagance & l'impiété prévaloient par-tout; la vérité n'osoit paroître sur la terre : Dieu seul pouvoit en rétablir l'empire, retracer dans nos ames, son image défigurée par tant d'erreurs, & rappeller l'homme à sa premiere institution. L'excès de nos maux fut suivi du plus étonnant remede; la lumiere qui devoit nous éclairer, sortit du sein même de la Divinité. Jesus-Christ, la splendeur de son Pere, parut enfin sur la terre; sa doctrine dévoila un nouvel ordre de vérités inconnues aux sages de tous les siecles; elle attaqua la cupidité, l'ambition, l'orgueil, toutes les fausses vertus; elle fit voir les fondemens véritables de l'humilité, les avantages de la pauvreté, le prix de la pa-

tience, l'utilité des afflictions, la nécessité des privations rigoureuses : elle fit sentir à l'homme la noblesse de son origine, la grandeur de sa destination, sa foiblesse, ses miseres, & les remedes auxquels il devoit recourir : elle ouvrit à ses yeux, les plus nobles espérances, l'immortalité & la possession éternelle du bien suprême. Ce nouveau législateur, rempli des secrets de Dieu, en parloit comme étant né dans le sein de la sagesse souveraine : il développoit les plus sublimes mysteres, sans être étonné comme les autres mortels ; la vérité brilloit dans ses discours : tout concouroit à faire voir en lui, le maître du genre-humain, & le modele de toute perfection. *Ego sum lux mundi.*

C'est l'excellence de cette morale, que j'entreprends de vous prouver, en développant ses principes, ses motifs & ses usages. Vous verrez que Jesus-Christ est l'unique voie qui conduit à la vérité ; parce que ses préceptes seuls peuvent former l'homme à la vertu, l'élever au-dessus de la cupidité, le consoler dans les peines de la vie, & le rendre digne du bonheur éternel. En un mot, la morale chrétienne est sublime dans ses principes ; premiere partie. Elle est noble

dans ses motifs, & d'un usage universel dans les maximes qui la caractérisent; seconde partie: & tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

TOus les devoirs de l'homme, sont fondés sur la nature de son être, sur ses rapports avec son Créateur, & sur les différens liens qui l'unissent avec ses semblables: delà naissent ces idées universelles de vertu & d'équité, cet ordre immuable, cette justice primitive, cette lumiere des esprits, qui répand sur nos actions, un jour qui en dévoile la nature, & leur attache un caractere invariable, qui les distingue. Delà enfin, ce sentiment supérieur à la violence des passions, qui nous fait regarder les desirs contraires à cette harmonie, comme un désordre, un abus de l'être, un usage criminel des dons du Créateur.

Les grands principes de la morale doivent être puisés dans la connoissance parfaite de l'homme, de ses rapports avec l'Etre suprême & ses semblables: sans cette connoissance, la piété est aveugle, le culte dégénere en superstition; les vices sont érigés en vertus; les actions

louables en apparence, ſont corrompues par l'orgueil; les paſſions reſtent ſans frein; la force, le caprice, la coutume, uſurpent l'empire de la raiſon; les idées ſaines de la nature ſe confondent dans une multitude de loix arbitraires; le reſpect pour des uſages barbares, marqués au ſceau de l'antiquité, acheve d'éteindre les reſtes de cette lumiere: la ſociété n'eſt plus qu'un aſſemblage d'inſenſés, ébranlés au haſard, & conduits enfin au même précipice, par les fauſſes lueurs qui les couvrent.

Or, mes freres, la morale chrétienne fait connoître l'homme, ſes rapports, ſa deſtination, ſes devoirs, ſes principes ſublimes : les ſemences de toutes les vertus, ſont puiſées dans ces notions lumineuſes; elle lui fait voir ſa grandeur, ſa baſſeſſe, & la raiſon de cette contrariété; elle lui fait ſentir ſa dépendance de l'Etre ſuprême, ſa foibleſſe & le remede à tous ſes maux; elle lui préſente la Divinité ſous des rapports qui rendent ſes attributs précieux, qui inſpirent l'amour & la reconnoiſſance; elle expoſe à ſes yeux le fondement des vertus ſociales, les liens qui l'uniſſent avec ſes ſemblables, la néceſſité des ſervices mutuels, l'étendue de cette obligation,

dont l'accompliſſement fait l'harmonie publique, & le bonheur de tous les hommes.

Quelle idée ſublime de l'Etre ſuprême, nous donne cette morale, lorſqu'elle développe les motifs de notre culte! Qu'il eſt digne de nos reſpects & de nos hommages, lorſqu'elle peint ce Dieu vivant, qui précede les temps & qui donne l'être à toutes les créatures! A ſa voix, l'univers ſort du néant, le chaos ſe débrouille, la terre ſe couvre de fruits: il étend la voûte immenſe des cieux; il ſuſpend des étoiles innombrables ſur nos têtes; il captive la mer dans ſes bords; il donne des voiles à la nuit; il ſeme la lumiere dans nos vaſtes campagnes; le jour l'annonce au jour ſuivant; & le ſoleil attend ſes ordres pour commencer ſa carriere: il forme la chaîne des événemens, la deſtinée des empires, les révolutions des âges: il tient dans ſes mains le cœur des rois; il renverſe les trônes, briſe les ſceptres, & réduit en pouſſiere, tous les monumens de l'orgueil des mortels: la gloire, la puiſſance, l'autorité, n'appartiennent qu'à lui ſeul; & toutes les grandeurs ſont comme le néant devant ſa Majeſté ſuprême.

C'eſt avec ces grands traits que la religion chrétienne peint à l'homme la puiſſance divine, & lui fait ſentir ſa dépendance de l'Etre ſuprême. Ces vérités primitives s'étoient conſervées dans tous les cœurs, malgré les égaremens de l'eſprit humain; toutes les nations reconnoiſſoient une puiſſance ſupérieure; partout on trouvoit des temples, des prêtres, des victimes. Mais cette idée du pouvoir ſuprême, ſéparée des notions qui nous le rendent aimable, produiſoit des effets plus dangereux que l'impiété: la divinité ne paroiſſoit que redoutable; l'homme tremblant aux pieds de ſon idole, oublioit qu'il étoit fils du pere le plus tendre, & ſe regardoit comme l'eſclave d'un tyran biſarre, cruel, avide de ſang humain; la fatalité aveugle, qui régloit à ſes yeux l'uſage du pouvoir ſuprême, achevoit de porter dans ſon cœur le découragement & le déſeſpoir: ainſi la crainte ſeule élevoit les autels, le culte dégénéroit en ſuperſtition ſervile, & ſouvent le pere infortuné voyoit d'un œil tranquille couler le ſang de ſon fils, pour aſſouvir la colere de ſes Dieux.

La morale chrétienne, par ſes principes, éleve l'homme au-deſſus de la

superstition, & lui inspire cette adoration noble, cette piété douce, qu'accompagnent toujours la confiance & l'amour; elle représente la divinité sous des rapports, qui rendent ses attributs précieux, qui nourrissent notre reconnoissance, qui calment nos craintes, sans diminuer notre respect; elle nous apprend que l'usage de son pouvoir, loin d'être abandonné aux décrets d'une destinée fatale, est toujours réglé par les loix invariables de sa sagesse, de sa justice, de sa miséricorde. Au milieu de tant d'ouvrages qui publient la gloire du Seigneur, elle nous fait voir l'homme heureux, sous une providence attentive à ses besoins, commandant à toutes les créatures, & chargé du tribut de reconnoissance qu'elles doivent à leur auteur: l'homme paroît l'unique objet de ses complaisances, le but de toutes les productions, le lien des différentes parties de l'univers. C'est pour lui que la terre prodigue ses trésors, que les nuées s'élevent & forment la pluie des deux saisons, que la fraîcheur des nuits succede à la chaleur du jour, & que le soleil répand sa lumiere bienfaisante.

Tristes victimes de l'indigence, ne craignez plus que la faim précipite vos

pas vers le tombeau : celui qui revêt avec tant de magnificence les lis des campagnes, qui nourrit avec tant de profusion les oiseaux du ciel, n'oublie pas des créatures formées à son image. Et vous, dont les jours coulent dans les larmes, qui êtes accablés sous le poids des maladies, ou persécutés par les injustices des hommes; reconnoissez, jusques dans vos peines, les bienfaits de cette providence : elle ne vous afflige que pour vous purifier ; elle fait naître des infirmités de votre corps, la santé de votre ame. C'est un Dieu rempli de bontés ; il est le protecteur de la veuve & de l'orphelin, le consolateur de la vertu opprimée : il ne punit qu'en pere, il frappe d'une main, & de l'autre il guérit : *ipse vulnerat & medetur.*

De ces notions lumineuses, qui nous représentent l'Etre suprême aimant les créatures, & occupé sans cesse de leur bonheur, la religion chrétienne conçut la nécessité d'un culte, dont les principaux devoirs sont la reconnoissance & l'amour. Elle établit ce grand précepte de la charité, le fondement de la piété, la fin de toutes les loix, la seule qui établisse le regne de la justice dans nos ames. Mortels, ne multipliez plus vos

idoles impuiſſantes ; ne mettez pas votre confiance dans la multitude des victimes que vous offrez au Dieu véritable, dans la magnificence des dons dont vous chargez ſes autels, dans la pompe de vos temples, & dans la ſolemnité de vos fêtes ! Ne croyez pas l'honorer par des pratiques arbitraires, & ſeulement extérieures : tout culte ſans amour n'eſt pas un hommage digne de ſa grandeur ; ſes temples véritables ſont nos cœurs. C'eſt là qu'il exerce ſon empire, & qu'il compte nos hommages par les paſſions que nous lui ſacrifions. Aimez donc votre Dieu de tout votre cœur & de toutes vos forces : *diliges Dominum Deum tuum.* Par ce ſeul précepte, le commerce de l'homme avec la Divinité eſt rétabli, l'amour ſeul en forme les liens. Une adoration noble ſuccede à la crainte ſuperſtitieuſe & ſervile ; l'appareil extérieur & reſpectable du culte, eſt animé par l'eſprit de la véritable piété. La perfection chimérique, qui ſubſtitue les regles arbitraires au devoir, s'évanouit ; les idoles ſont renverſées ; celles qu'on adore ſur les autels, & celles que chacun ſert dans ſon cœur. L'homme, loin de faire Dieu ſemblable à ſoi, tend à devenir ſemblable à Dieu, en ſe confor-

mant à sa volonté souveraine. Aimez votre Dieu; dès-lors la piété, séparée des foiblesses de l'amour-propre, ou des caprices de l'humeur, ennoblit les sentimens, & forme des ames grandes & généreuses. L'élévation des maximes de la religion, & la dignité de ses principes, se font sentir. La vertu, pleine d'une raison sublime, tient toujours un juste milieu, & devient respectable à ceux mêmes que le torrent des passions précipite dans des excès qui lui sont contraires : *diliges Dominum Deum tuum.*

Les principes de la morale chrétienne, ne sont pas moins sublimes, lorsqu'elle expose les fondemens des vertus sociales, & les différens rapports qui nous unissent à nos semblables. L'homme porte au fond de son cœur un amour-propre, qui se regarde comme le centre de l'univers, qui ne considere les autres créatures, que comme les instrumens de son bonheur, & qui commence à les haïr, lorsqu'elles sont un obstacle à l'accomplissement de ses desirs. Cette passion dangereuse, déguisée sous différentes faces, est la source des fourberies, des usurpations tyranniques, de l'ambition effrénée, & de tous les crimes qui troublent l'ordre de la société.

La religion chrétienne nous fait ſentir l'injuſtice de cette cupidité ; elle nous repréſente le monde entier, comme une république dont Dieu eſt le chef, & dont tous les membres aſpirent à la même félicité ; elle nous fait voir que tous les hommes ſont ſemblables, qu'ils ont les mêmes beſoins, & des droits égaux aux mêmes reſſources ; que c'eſt un attentat contre la Providence, de ne pas partager les dons du pere de famille avec ſes enfans ; que cet amour, ſi vif pour nos intérêts, eſt la regle de celui que nous devons à nos freres : *diliges proximum tuum ſicut te ipſum.*

De cette loi généreuſe, équitable, pleine d'humanité, naiſſent la confiance mutuelle, la bonne foi, la paix, la juſtice, le bonheur de tous les hommes. Le citoyen comprend, qu'étant né ſociable, il ne lui eſt pas permis de fruſtrer la ſociété des ſervices qu'elle a droit de lui demander ; qu'il eſt tenu de conſacrer ſa perſonne & ſes travaux à une patrie, dont les avantages lui ſont communs ; il évite également l'excès d'une oiſiveté honteuſe, & d'une activité inquiete ; il ſacrifie, ſans peine, les douceurs d'une vie privée, à des occupations utiles ; il trouve ſa propre ſatisfaction dans le bon-

heur de ses semblables : sa bienveillance ne se borne pas à aimer ses concitoyens ; les nations éloignées ne lui sont pas étrangeres ; il retrouve, en elles, des traits de ressemblance qui l'attachent ; il est sensible à leurs peines ; un sentiment involontaire, l'intéresse à leurs disgraces ; il voudroit les rendre heureuses ; son cœur s'étend, devient immense, & par une amitié universelle, embrasse tous les hommes : *diliges proximum tuum sicut te ipsum.*

Vous qui vivez dans l'abondance & les délices, ne nourrissez pas dans votre cœur des sentimens de dureté envers les malheureux ! Ne fermez pas vos oreilles aux cris de l'indigence : enfans du même pere, ils doivent trouver dans votre tendresse, tous les secours dont ils ont besoin ; tout le genre-humain n'est qu'une famille dispersée sur la terre ; tous les hommes sont freres, & doivent s'aimer comme tels : *diliges proximum tuum.* Vous, sur-tout, que la Providence place sur la terre, pour être les dépositaires de ses bienfaits, travaillez à rendre plus douce, la vie, à des infortunés que l'excès de la misere accable ; répandez dans leurs cœurs la joie & l'alégresse, en répandant vos bienfaits ! Le soulagement

des malheureux, eſt l'uſage le plus délicieux & le ſeul légitime de la grandeur. Il eſt bien doux de rendre les hommes heureux, & de ſentir qu'on eſt l'auteur de leur proſpérité. Quiconque n'eſt pas ſenſible à une joie ſi pure, eſt un monſtre d'inhumanité. En vain réunira-t-il ces talens ſupérieurs que le monde admire ; il n'eſt point de gloire ſolide hors de l'humanité ; & tous les talens ne ſont eſtimables, qu'autant qu'ils nous rendent bienfaiſans & utiles à nos ſemblables : *Nolite deficere benefacientes.*

Quel nouveau légiſlateur change la face de l'univers, & fait régner la paix au milieu des troubles de l'injuſtice ? Quelle voix puiſſante réprime dans les cœurs, les mouvemens impétueux de la colere, les mouvemens naturels de la haine, & les deſirs ſi ſatisfaiſans de la vengeance ? Quel oracle pourroit perſuader aux hommes, de pardonner les offenſes, d'aimer leurs ennemis, & d'étendre cette inclination bienfaiſante ſur des perſécuteurs ? La ſageſſe humaine n'avoit pu découvrir, à travers la corruption des méchans, des motifs de les aimer ; la reconnoiſſance ſeule rendoit bons ceux dont on recevoit les bienfaits. L'orgueil, la cupidité, la vanité, for-

moient

rfoient tous les liens de la concorde ; on aimoit les perfonnes néceffaires aux plaifirs ou à la fortune ; celles qui étoient étrangeres aux vues de l'amour-propre, ne trouvoient que de l'indifférence dans les cœurs ; & celles qui s'oppofoient à fes vues, y faifoient naître des fentimens de haine & de vengeance. Quelques uns, craignant de troubler leur orgueilleufe tranquillité, affectoient la modération dans les injures ; la gloire de méprifer un ennemi, leur tenoit lieu de vengeance ; mais cette grandeur de fentimens, indépendante de l'orgueil & de l'amour-propre, qui éleve l'ame au-deffus des injures, en réprimant tous les mouvemens de la haine, paroiffoit étrangere à la nature. La vengeance, juftifiée par des apparences d'équité, étoit regardée comme légitime ; on fe croyoit en droit de perdre un ennemi qui nous perfécutoit ; d'abaiffer un rival, dont les intrigues tendoient à abaiffer notre fortune ; de décrier un médifant qui noirciffoit notre réputation : ainfi, la haine prolongeoit des difputes que l'injuftice fufcitoit, & faifoit du commerce de la fociété, un acharnement éternel.

Il étoit réfervé à cette loi qui change les cœurs, d'élever l'homme au-deffus

de la nature, & de lui faire appercevoir, dans un ennemi, des traits dignes de son amour; d'étouffer, par la supériorité de la charité, les sentimens de haine & de vengeance; d'établir, dans les ames justes, cette paix précieuse que tous les efforts des méchans ne peuvent altérer. Elle fait voir au fidele, qu'il doit aimer ses ennemis comme les enfans d'un même pere, régénérés par la même grace, rachetés par le même sang, unis & destinés à la même félicité. Elle le dédommage, dans le pardon des offenses, par la consolation d'imiter Jesus-Christ, & par l'espérance de retrouver, devant le souverain juge, la même indulgence. Elle le soutient dans les événemens fâcheux, en lui découvrant que les disgraces sont des occasions de salut; que les obstacles à l'élévation, sont des écueils heureux qui sauvent du naufrage; que les passions des méchans, sont des moyens dont Dieu se sert, pour accomplir les desseins de sa miséricorde; & fondant ainsi l'amour de ses semblables, sur des vues supérieures à tous les motifs humains, elle le rend indépendant des vices & des vertus; elle l'étend à tous les hommes, sans distinction de bons & de méchans, d'amis ou d'ennemis: *diligite inimicos vestros.*

Ce n'étoit pas aſſez pour l'homme de connoître ſes rapports avec l'Etre ſuprême & ſes ſemblables ; un voile épais lui déroboit le fond de ſon être. Son cœur échappoit à toutes ſes recherches ; il ne découvroit dans ſa nature, que des contrariétés étonnantes : la vanité, jointe à une miſere profonde ; la baſſeſſe, à la grandeur ; des projets vaſtes, & une impuiſſance abſolue pour l'exécution ; le deſir de l'immortalité, & les frayeurs de la mort ; un attrait invincible pour le bien infini, & un goût toujours renaiſſant pour les plaiſirs frivoles. Malheureux dès ſa naiſſance, il n'ouvre les yeux que pour répandre des larmes ; ſa vie n'eſt qu'une ſuite de douleurs ; des jeux inſipides amuſent à peine ſon enfance ; les plaiſirs vifs & tumultueux de la jeuneſſe, qui l'étourdiſſent quelquefois ſur ſes malheurs, l'accablent de remords ; le reſte de ſes jours coule dans la triſteſſe, l'infirmité, la langueur ; & la mort ſeule acheve ſon ſupplice, en terminant ſa carriere. Grand Dieu ! l'homme eſt donc l'ouvrage de votre colere ? Eſt-ce votre main qui a formé ce chaos plein d'horreur ? Votre amour ne s'étend-il pas ſur vos images ? &

l'Etre infiniment bon, peut-il se plaire dans l'infortune de ses créatures?

Quelle lumiere pourra dissiper ces ténebres épaisses, & montrer, dans ce désordre, l'accord de la justice divine, & des miseres humaines? Ici, la raison impuissante & désespérée, rend hommage à la révélation, & avoue le besoin d'un oracle suprême. Dieu seul, en nous instruisant de ses volontés libres, pouvoit nous apprendre que l'homme n'est pas tel qu'il est sorti de ses mains; qu'il a défiguré son image; qu'il a perdu, par le crime, tous ses droits à la félicité; que la pente au péché, l'erreur, l'opposition à l'ordre, sont des suites encore plus funestes de sa révolte contre son auteur.

A ces maux, se joignoit un plus grand mal, l'orgueil, & une présomption qui alloit jusqu'à sacrifier le don de Dieu. La foiblesse humaine cherchoit en vain, dans la nature, des lumieres propres à dissiper ses erreurs, & des forces pour dompter ses penchans déréglés. Le philosophe enivré de ses fausses vertus, se persuadoit qu'elles n'étoient pas l'ouvrage d'une puissance supérieure; & les écoles savantes de la sagesse retentissoient de cette priere sacrilege: Dieu

de nos peres! donnez-nous les richesses, la santé, la fertilité des campagnes; c'est tout ce que nous attendons de votre main libérale : la vertu, la justice, l'innocence qui dépendent de nous, seront l'ouvrage de nos efforts.

La morale chrétienne détruit cet orgueil injuste, en nous apprenant que l'Etre suprême est la cause immédiate de toutes nos lumieres & de toutes nos vertus; que faute de consulter sa sagesse, nous ne voyons que des fantômes séduisans; que nous ne pouvons rien de nous-mêmes, & que nous étions perdus sans ressource, si le Seigneur n'eût jetté sur nous un regard de miséricorde. Dans ses principes, l'homme, esclave des passions, & séparé du principe de toute justice, ne pouvoit rétablir l'ordre qu'il avoit violé; sa raison ne suffisoit plus pour guérir sa nature; la loi seule ne formoit que des prévaricateurs, ou de lâches esclaves : l'encens fumoit en vain sur les autels; les taureaux & les béliers, n'étoient que des sacrifices impuissans. Dieu attendoit une victime digne de lui, & la terre ne pouvoit la produire; c'en étoit fait du genre-humain, si Jesus-Christ n'eût détourné les coups de sa colere : il vint se jetter entre nous & son

pere, pour arrêter ses foudres. Agneau sans tache! il scella de son sang le traité qui nous réconcilie avec le ciel; l'ordre fut rétabli, & la loi, gravée dans tous les cœurs, forma des adorateurs dignes de la majesté suprême.

A cet instant, commence & suit d'âge en âge l'auguste ouvrage de la réparation de l'homme; le nuage se dissipe, les contrariétés de sa nature ne sont plus un mystere; il découvre la cause de ses malheurs; il voit que le désordre n'est entré dans l'univers, qu'à la suite du crime; il connoît l'étendue de sa misere, & la main qui peut le guérir; la grace, ce germe de la vie éternelle, lui est accordée par les mérites du Rédempteur. Une espérance ferme de la félicité, également éloignée des frayeurs du découragement & de la présomption de l'orgueil, commence à renaître dans son cœur; il entend, enfin, ces paroles consolantes: Tristes enfans d'Adam, finissez vos douleurs, ce jour tant desiré par nos peres, est arrivé; accourez tous à moi, j'adoucirai vos peines, & je vous ferai marcher dans la voie des préceptes: mais ne vous élevez pas sur les dons du Créateur, ne vous discernez pas de vos freres; la grace qui nous sépare de la

maſſe de perdition, eſt un bienfait de ma miſéricorde ; & l'harmonie que je rétablis dans votre ame eſt l'ouvrage de ma puiſſance. *Non volentis, neque currentis, ſed miſerentis Dei.*

Ainſi, la morale chrétienne éleve les eſpérances de l'homme, ſans nourrir ſon orgueil, & fait de la grace, qui eſt la ſource de ſa grandeur, le fondement de ſon humilité. Sublime dans ſes principes, elle développe la nature de l'homme, ſes rapports avec l'Etre ſuprême, & ſes ſemblables : elle lui découvre ſa foibleſſe, le fondement de ſes eſpérances, & la ſource de toutes ſes vertus ; j'ajoute, qu'elle eſt noble dans ſes motifs, & d'un uſage univerſel dans les maximes qui la caractériſent : c'eſt le ſujet de ma ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

LA ſublimité des principes d'une morale, n'eſt pas la preuve entiere de ſon excellence. L'homme ne peut connoître ſes devoirs, ſans les pratiquer ; il n'eſt pas rare de voir les mœurs en contradiction avec la doctrine ; la lumiere qui éclaire les eſprits, ne touche pas les cœurs ; & c'eſt en vain que les loix rap-

pellent aux idées primitives de la vertu, si elles ne présentent des motifs qui la rendent aimable.

La morale doit donc toucher ces grands ressorts, qui remuent le cœur humain ; présenter ces motifs puissans, capables d'arrêter les mouvemens déréglés, de calmer le tumulte des passions, & de les soumettre à l'empire de la raison ; ces motifs, universels, invariables, qui attachent le cœur à la justice, par l'amour même de la félicité, qui fixent l'inconstance & la légéreté naturelle, qui inspirent également l'horreur pour un crime commis dans les ténebres, & de l'empressement pour une action vertueuse, que l'obscurité dérobe aux regards publics.

Or, mes freres, la morale chrétienne soutient la vertu par ces motifs invariables qui l'élevent au dessus de tous les événemens, qui lui inspirent un mépris égal pour les outrages & les faveurs de la fortune ; qui la déterminent, dans toutes les circonstances, à sacrifier au devoir, la gloire, les plaisirs, les richesses & les honneurs. La fin qu'elle propose aux ames vertueuses, les ennoblit, & met le sceau à l'héroïsme de leurs actions. La morale chrétienne, sans condamner

damner les effets de la crainte, présente à l'homme vertueux, les plus nobles motifs: l'amour de la justice, & la conformité à la volonté divine. Tâchons de développer ces grandes vérités du christianisme, & de montrer la noblesse de ses motifs.

La volonté divine, est la regle primitive de toute perfection: justice éternelle, nécessaire, invariable; l'ordre qu'elle établit, est le seul où la vertu puisse exercer son empire. Tout ce qui entre dans cet ordre, est noble, juste, digne de la raison suprême. Tout ce qui trouble cette harmonie, tient des égaremens de l'homme, de sa défectibilité, & de sa pente à l'injustice.

La conformité à la volonté divine, est donc le plus noble motif des actions vertueuses, puisqu'il attache à l'ordre, par l'amour même de cette justice suprême, qui est la regle de toutes les vertus. Justice universelle, indépendante des révolutions humaines, elle fait que chacun reste dans la place que la providence lui a marquée. Elle fixe les inconstances du cœur, & la bisarrerie des desirs; elle s'oppose aux vues injustes de l'amour-propre, & aux projets insensés de l'ambition; elle calme les in-

quiétudes ſur l'avenir, ce poiſon le plus dangereux de notre vie, en faiſant voir que tout eſt réglé par la ſageſſe éternelle; elle corrige l'orgueil des proſpérités, & l'amertume des diſgraces, en faiſant adorer dans tous les événemens, la volonté du ſouverain diſpenſateur. L'homme élevé par ces motifs, devient capable des ſentimens généreux, de la grandeur d'ame, & des actions héroïques. Ses actions utiles à la ſociété, ſont encore plus eſtimables, par les reſſorts qui les produiſent : ſa douceur, ſa modération, ſon déſintéreſſement, ſéparés des caprices de l'humeur, ſe ſoutiennent également dans toute ſa conduite. Ses vertus indépendantes de l'amour-propre, ne ſont plus ſoumiſes à ſes viciſſitudes; & réglées par la volonté ſuprême, elles deviennent auſſi immuables que cette juſtice éternelle.

Tel eſt, mes freres, le noble motif, que la morale chrétienne propoſe à nos actions vertueuſes. Elle veut que le fidele ne cherche qu'à plaire à ſon Dieu; que ſa piété n'ait pour fondement, qu'une conformité continuelle à ſa volonté ſouveraine; que la beauté de l'ordre, l'attache plus fortement que le ſentiment du plaiſir; & que toutes ſes ver-

tus naissent de l'amour de la justice éternelle : elle arme la divinité de ses foudres ; elle peint un vengeur inexorable du crime ; elle trouble le pécheur, par l'idée des supplices éternels. Cette crainte est salutaire : il est utile de percer souvent des yeux de la foi, ces abymes de feu. Ce souvenir est un frein nécessaire aux penchans déréglés : il prépare à la justification, par l'affoiblissement des passions ; il trouble la fausse paix des ames criminelles : mais cette terreur n'affecte pas principalement les ames vertueuses ; dans le sein de l'innocence & des douceurs d'une paix profonde, elle laisse aux coupables, ces tristes présages des supplices éternels : des mœurs pures, inspirent aux gens de bien une confiance pour l'avenir, & écartent de leur cœur, le désespoir & les remords. L'amour de la justice éternelle est le plus noble motif qui fasse impression sur les cœurs vertueux : la crainte pourroit laisser subsister l'attachement au crime ; mais la conformité à la volonté divine, place la justice dans le cœur, & l'attache constamment à la vertu, parce que ce principe est toujours le même, & que les occasions ne peuvent rien changer au devoir. Aimez votre Dieu, confor-

mez-vous à sa volonté souveraine; retracez dans votre ame, son auguste image; aspirez à cette perfection, dont le pere céleste est le modele. Telle est la noble fin que la religion propose aux actions vertueuses. *Diligite justitiam, estote perfecti sicut pater vester qui in cœlis est.*

Que l'homme est grand, mes freres, lorsqu'il agit par ces motifs! Ceux que l'avidité des louanges, l'amour de la gloire & les motifs humains soutiennent dans la carriere des vertus, semblent poussés par une force extérieure. Ils font des efforts; ils sont étonnés d'être vertueux; on s'apperçoit que la vertu n'est pas dans leur cœur, & que les regards publics leur prêtent une force étrangere. L'amour de la justice éternelle, au contraire, dominant dans l'homme, rend sa vertu si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir: il s'attache au devoir, sans s'y plier, & s'y porte par inclination. Il n'a pas besoin d'appui étranger pour s'élever à l'héroïsme; toute sa force est dans son cœur: sa regle est indépendante des circonstances & des jugemens des hommes. La gloire & les acclamations publiques le solliciteroient en vain à une entreprise injuste: la droi-

ture, la vérité, l'innocence, sont la seule gloire à laquelle il aspire.

Que la vertu est respectable, lorsqu'elle naît d'un attachement constant à l'ordre, & de la conformité à la volonté divine ! Les autres motifs, prenant leur source dans l'amour-propre, laissent subsister, avec les qualités les plus estimables, toutes les foiblesses de l humanité, les entêtemens, les incompatibilités, les jalousies, les caprices du goût, & les excès du zele ; mais la conformité à la volonté divine, attachant à la regle de toutes les perfections, évite les excès, corrige les défauts, sépare la vertu de nos foiblesses, & ne lui laisse que ce qu'elle a de divin, sa noblesse, son égalité, son désintéressement, sa candeur. Elle adoucit l'amertume du zele, fixe les bisarreries de l'humeur, & met toutes choses à sa place dans nos actions. C'est elle qui fait que l'homme public préfere au calme d'un heureux loisir les inquiétudes attachées aux fonctions civiles ; qui place des vertus moins brillantes dans le cœur de l'homme privé ; cette piété solide, qui ne substitue jamais des œuvres arbitraires au devoir de l'état; cette tendre compassion qui partage les larmes des affligés, & qui prodigue à l'indigent

des secours réels ; ces soins domestiques, qui établissent la paix dans les familles ; cette douceur mutuelle, qui unit les cœurs ; cette condescendance, qui rapproche les humeurs, lie les esprits, désarme la férocité, concilie l'estime & la tendresse.

Je sais que cet amour de la justice éternelle, qui attache au devoir, indépendamment des autres motifs, passe, parmi les hommes charnels, pour un fantôme. Ne trouvant rien dans leur cœur qui soit comparable à ce grand sentiment, ils concluent que l'humanité en est incapable. Esclaves de l'amour-propre, ils ne comprennent pas le pouvoir d'une vertu qui éleve l'homme au-dessus de lui-même. L'amour de l'ordre, disent-ils, est un sentiment trop foible, pour que l'homme lui sacrifie des plaisirs, dont le charme fait la douceur de sa vie. La beauté simple de la vertu ne flatte pas assez ce qu'il a de sensible ; il veut être heureux plutôt que juste, & la volupté est l'unique ressort de son cœur.

Il est vrai, mes freres, que l'homme veut être heureux. La nature a placé dans son ame une ardeur invincible pour la félicité. Le plaisir est le ressort de son cœur ; mais le plaisir, puisé dans sa vé-

ritable ſource, n'eſt pas diſtingué de la juſtice. La félicité ne ſe trouve que dans la conformité à l'ordre ; & le même ſentiment, qui nous porte au bonheur, devroit nous attacher à Dieu ; la ſatisfaction que l'on goûte dans la pratique de ſa loi, produit ſeule une joie pure, charme les ennuis de notre exil, & devient un gage précieux des biens futurs. Tout le bonheur eſt dans le cœur ; & c'eſt dans le cœur que la conformité à la juſtice éternelle place la paix, l'harmonie, la félicité ; tous les autres biens ſont indignes d'occuper une ame formée à la reſſemblance de l'Etre ſuprême. Les honneurs, les richeſſes, les ſciences, les talens, ne ſont que de faux brillans, qui uſurpent nos hommages, & les attirent par des charmes trompeurs.

Que ſont, en effet, ces plaiſirs, auxquels l'homme ſe livre avec tant d'ardeur ? inſuffiſans, mêlés d'amertumes, preſque toujours empoiſonnés par les remords : les moins frivoles n'ont, comme les autres, que la durée d'un inſtant. Incapables de remplir nos eſpérances, ils laiſſent un vide affreux dans les cœurs. Le dégoût & l'ennui ſont à la ſuite des tranſports les plus vifs ; & ces momens, où la paſſion ſeule ſemble

occuper l'ame entiere, ne sont que des momens d'ivresse, que le calme des sens dissipe, & que la raison désavoue. Oui, mes freres, la conformité à la volonté divine procure seule ce plaisir, que l'ennui ne peut flétrir, & que le chagrin ne peut altérer. La réflexion ne fait qu'augmenter une joie si pure. Il est bien doux de rentrer en soi-même, & d'y appercevoir des traits de ressemblance avec le modele de toutes perfections. Celui-là seul est heureux, qui est dans l'ordre! Quiconque s'en éloigne, dit le sage, s'écarte du seul bonheur où l'homme puisse aspirer sur la terre: *Sapientiam enim & disciplinam qui abjicit, infelix est.*

Concluons que la satisfaction qui accompagne la vertu pendant cette vie, ne peut remplir toute l'étendue de nos desirs. La révolte des passions, les efforts des méchans, les infirmités, l'ignorance & la misere, attachés à notre exil, troublent souvent le repos du jour. Il n'est pas rare de voir les coupables prospérer, & les amis de la vertu gémir dans l'infortune. On s'apperçoit que la justice ne doit pas recevoir ici-bas sa récompense; que le temps est un chaos, & que la

félicité parfaite ne doit être établie que dans l'éternité.

Aussi la religion chrétienne ouvre à l'homme, des espérances plus nobles : elle veut qu'il aspire à la céleste patrie, où les élus, transportés par un goût sublime de la vérité & de la vertu, & délivrés des miseres qui nous environnent, jouissent sans dégoût, & aiment sans remords, parce que leur amour croît avec la possession du bien suprême. Mais cette espérance des récompenses éternelles, puise toute sa vivacité dans l'amour de la justice, & n'en présente pas un motif distingué. Dieu, qui est le terme de cette espérance, est lui-même la justice essentielle ; & le souverain plaisir des élus, sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à cette regle suprême. Si les hommes sont frappés par d'autres motifs, c'est qu'ils n'ont qu'une idée confuse du bonheur. La connoissance de la vérité dans le ciel, réformera leur jugement, & leur fera comprendre, que la félicité ne se trouve que dans l'assujettissement à l'ordre. La justice commencée, fait le bonheur des hommes sur la terre : la justice parfaite & invariable, fera le bonheur des saints dans le ciel. En un mot, l'amour de la justice est le motif

le plus noble des actions vertueuses; puisqu'il établit seul, le regne de la vertu dans nos cœurs, & remplit toute l'étendue de nos desirs. *Diligite justitiam, estote perfecti sicut pater vester qui in cœlis est.* Il me reste à vous faire voir, que la morale chrétienne est d'un usage universel dans ses maximes.

Le détachement des biens du siecle & l'amour des souffrances, sont les maximes qui caractérisent la morale chrétienne; destinée à élever les hommes à Dieu, & à les conduire plus sûrement à la félicité suprême, elle devoit être distinguée des doctrines étrangeres au salut, par ces préceptes, qui tendent à établir dans nos ames le regne de la volonté divine, à détruire ce fond de corruption, qui est la source des désirs déréglés; à renverser tous les obstacles, que l'attrait des faux plaisirs met à la recherche du bonheur éternel.

Or, mes freres, l'attachement aux biens du siecle, & l'amour du plaisir, sont les plus grands obstacles à notre salut. Esclaves du péché, par le déréglement de notre nature, nos penchans révoltés contre la loi, nous entraînent, comme malgré nous, vers les objets illicites; la cupidité va toujours au-delà

des besoins de la nature ; & la voie du plaisir est celle de notre perte éternelle. La mollesse seule est un acheminement insensible à la licence des mœurs : une vie oiseuse & mondaine touche de près à la dissolution : les passions promptes à s'enflammer, ne connoissent plus de bornes, dès qu'on les menage ; toute indulgence les rend plus indomptables : de sorte que pour les faire rentrer dans l'ordre, il faut que nous résistions sans cesse aux impressions des sens ; que nous rompions nos inclinations les plus vives ; que nous nous roidissions sans relâche contre nous-mêmes ; que nous mortifions ces penchans rebelles, qui ont tant de peine à plier sous le joug du devoir, & sous l'austérité des regles.

Le détachement des biens du siecle, & la mortification des sens, sont donc indispensables pour tous les hommes, puisqu'ils sont tous nés pour le ciel ; que la plus haute élévation n'empêche pas qu'ils ne soient exilés sur la terre ; & qu'ils ne peuvent aspirer à l'héritage éternel, que par ce renoncement entier, qui, refusant tout à la cupidité, & réprimant les passions, assure dans nos cœurs, l'empire de la charité, la soumission à l'ordre, & le regne de la justice.

Cependant, malgré la néceſſité de ces maximes, dans un ſiecle où les regles ſont plus développées, où la morale chrétienne eſt montrée comme un chef-d'œuvre, par des ouvrages dignes des meilleurs temps de l'Egliſe, il ſe trouve encore des fideles, qui reprochent aux miniſtres évangéliques un excès de ſévérité. La croix eſt toujours un ſcandale pour les grands du ſiecle : la pénitence révolte les chrétiens ſenſuels : ils diſent hautement, que ces maximes de croix, de violence, de renoncement, ne ſont pas propres à toutes les conditions ; qu'une loi ſi parfaite, n'eſt pas univerſelle dans ſes uſages ; qu'elle ne peut égaler les grands & le peuple, & ramener au même devoir la variété des états ; qu'elle doit s'adoucir en faveur du rang & de la naiſſance ; que l'uſage a établi dans le commerce, des bienſéances incompatibles avec la rigidité des ſaintes regles ; & que les mœurs attachées à la grandeur, rendent impoſſible la pratique de devoirs ſi auſteres.

C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que votre ſainte loi trouve toujours des obſtacles dans la corruption de notre cœur ; que les lumieres d'une vaine raiſon, ne ſervent qu'à obſcurcir celles de la foi, &

que nos passions forment sans cesse des inconvéniens qui autorisent la transgression des saintes regles. Est-il possible, grand Dieu ! que des disciples de Jesus-Christ s'aveuglent jusqu'à croire que la voie du ciel n'est pas celle de la croix, que la vie sensuelle est quelquefois permise, que les maximes évangéliques peuvent subir la destinée des choses humaines, s'affoiblir avec le temps, & suivre la vicissitude des mœurs & des usages ? Nous cherchons donc à vous tromper, par un excès de sévérité, dans ces chaires chrétiennes : c'est un langage humain que nous empruntons, lorsque nous annonçons ces vérités salutaires : celui qui ne porte pas sa croix chaque jour, ne sauroit être mon disciple : quiconque ne se renonce pas lui-même, ne doit rien prétendre à mes promesses : le royaume des cieux souffre violence, il n'y a que ceux qui se la font, qui en jouiront un jour. La ferveur ou le déréglement des siecles, le zele ou la complaisance des hommes, la rigueur ou le relâchement des opinions, l'élévation ou la bassesse, les richesses ou l'indigence, ne peuvent rien changer à ces maximes : je vous le dis en vérité, le ciel & la terre passeront, mais les paroles

de la loi ſainte ne paſſeront point, & elle ſera toujours la regle immuable des mœurs! Voilà ce que l'Evangile annonce à tous les fideles. Mais n'ajoutons rien à ces paroles divines; Jeſus Chriſt les adreſſe aux grands comme au vulgaire, aux hommes placés dans l élévation comme à la populace obſcure, aux ſages comme aux ignorans : les larmes, les jeûnes, la violence, les croix ſont le partage de ſes diſciples : quiconque ne ſe fait pas violence, n'entrera jamais dans le royaume des cieux : *Violenti rapiunt illud.*

Quelle erreur, mes freres, de penſer que l'attachement à la terre eſt le privilege de la grandeur, que les faveurs du monde donnent droit de fixer ſon cœur, qu'il eſt permis aux heureux du ſiecle, d'oublier qu'ils marchent vers l'éternité, parce que le chemin qui les conduit à ce terme, eſt ſemé de fleurs, & que des images plus riantes charment l'ennui de leur pélerinage! Quoi, mes freres, dans un degré d'élévation, où tout rit à nos penchans, où l'amour du plaiſir, cet écueil de l'élévation, exerce ſon empire ſans obſtacle, où les occaſions préviennent les deſirs, où l'adulation couvre l'infamie du crime par des déguiſe-

mens, traite les remords de foibleſſe, & enhardit la timidité du vice en louant ſes excès ; dans une ſituation ſi dangereuſe pour la vertu, l'attachement aux biens du monde, l'oubli des vérités éternelles, le goût des faux plaiſirs, trouveroient plus d'indulgence ! Les regles des mœurs deviendroient donc moins ſéveres, à meſure que les périls augmentent ? les précautions moins néceſſaires, lorſque les occaſions de chûte ſe multiplient ? La cupidité pourroit croître avec l'attrait des objets qui l'enflamment, & les excès des paſſions ſeroient excuſés par la facilité de les commettre ? Quelle carriere ouverte à tous les vices, ſi la cupidité ne connoiſſoit d'autres bornes que l'impuiſſance ; ſi l'Evangile ſe relâchoit de ſes devoirs auſteres en faveur des grands, & ſi l'élévation qui ne laiſſe plus d'obſtacles à leurs deſirs effrénés, juſtifioit encore cette pente naturelle qu'ils ont à ſe livrer aux biens frivoles ! N'eſt-ce pas au contraire, dans la grandeur & l'opulence, qu'il faut ſe détacher du monde, ſe ſouvenir que la terre eſt une demeure étrangere, ſe nourrir des eſpérances de la foi, s'élever au-deſſus de tout ce qui paſſe, & regarder les biens du ſiecle, comme indignes d'atta-

cher une ame immortelle ? Plus l'attrait du plaisir est séduisant, plus la vigilance est indispensable : plus les objets qui nous environnent affoiblissent les lumieres de la foi, plus l'attention aux vérités éternelles est nécessaire : plus le monde devient aimable, plus il est dangereux. Voilà pourquoi l'Evangile nous apprend à craindre les prospérités humaines, & qu'il prononce contre les heureux du siecle, ces terribles menaces : Malheur à ceux qui sont dans la joie & l'abondance, parce qu'ils cherchent leur félicité sur la terre ! *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram* !

J'avoue que la perfection évangélique n'est qu'un conseil, & ne peut être la regle de toutes les conditions : cette rigueur incroyable, cette séparation totale des créatures, ces prodiges de pénitence qui excitent quelquefois l'admiration des mondains, quoiqu'ils réveillent souvent leur censure, sont le partage des ames que Dieu appelle à lui, par des voies extraordinaires. Les retraites obscures, & les solitudes profondes, ne sont pas des asyles nécessaires à la vertu. David fut juste aux yeux de Dieu, par des œuvres éclatantes, comme Judith, par les actes pénibles & secrets

ſecrets de la piété. On peut ſe ſanctifier dans un uſage modéré des biens du ſiecle, comme dans les auſtérités du cloître. Heureux, cependant, ceux qui marchent dans la voie des conſeils! Tout uſage des créatures, peut corrompre le cœur; & le dépouillement entier, eſt ſans doute la voie du ſalut la plus aſſurée : rien n'eſt plus conſolant pour ces ames dévouées au Seigneur, que des retours fréquens ſur les dangers du monde, & ſur la ſévérité des ſaintes retraites. Echappés aux périls & aux orages du ſiecle, ils marchent vers la céleſte patrie, d'un pas plus ferme & plus tranquille; ils ſont hors des ombres & des figures, en s'attachant à la vérité ſuprême ; ils ſauvent leurs richeſſes du néant, en les dépoſant dans le ſein de Dieu. C'eſt le temps qu'ils ſacrifient à l'éternité. Qu'ils ſont dignes de reſpect, lorſque les mains de la foi les offrent à l'autel, & que ces vues ſupérieures animent leur ſacrifice!

Pour vous, mes freres, qui jouiſſez des bienfaits du Créateur, au milieu des délices de l'abondance; qu'une proſpérité continuelle attache à cette vie périſſable ; que la faveur de l'élévation, les ſoins domeſtiques, livrent au tu-

multe des affaires, & aux agitations des enfans du siecle ; ne pensez pas que les agrémens de votre exil, la facilité de satisfaire à vos passions, les bienséances de votre rang, puissent vous dispenser du détachement & de la mortification chrétienne : ces maximes sont d'un usage universel. Tous les hommes sont nés pour le ciel, & doivent mépriser les biens terrestres ; ils ont, dans tous les états, des passions qui les éloignent de la justice ; ils doivent, par conséquent, les réprimer sans cesse par la mortification des sens, par un retranchement de tout ce qui flatte la cupidité, par la privation des plaisirs, même innocens, dont la jouissance pourroit les amollir, les entraîner, ou les corrompre. Vivez donc sur la terre, comme des hommes destinés à l'héritage éternel ; détachez vos cœurs des biens périssables ; renoncez aux faux plaisirs ; mortifiez vos sens ; livrez-vous à toute la sévérité des maximes évangéliques ; méditez sans cesse, & accomplissez exactement cette loi sublime dans ses principes, noble dans ses motifs, universelle dans ses usages, afin que vous parveniez aux récompenses éternelles, promises à ses observateurs, & que je vous souhaite. Ainsi soit-il.



Ier. SERMON
SUR
LA FAUSSETÉ
DE LA
PROBITÉ
SANS LA RELIGION.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potiùs timete eum qui potest animum & corpus perdere.

Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, & ne peuvent pas faire périr l'ame ; craignez plutôt celui qui peut condamner l'un & l'autre aux flammes éternelles. *S. Mathieu*, chap. 10.



AINSI l'oracle de la vérité, le modele & la cause de toute justice, proposoit à ses disciples, les motifs qui pouvoient assurer leur vertu, & former dans leur cœur un attachement cons-

tant à leur devoir. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que ſur le corps ; vos vertus, ſoutenues par les regards publics, & appuyées ſur les jugemens des hommes, tomberoient bientôt avec ces appuis fragiles : craignez plutôt, celui qui peut condamner le corps & l'ame aux flammes éternelles. Il voit tout, il perce le voile répandu ſur les conſciences ; & celui qui craint ſes jugemens, s'abſtient de toute injuſtice, parce qu'il ſait qu'aucune action ne peut échapper à ſa vigilance : *nolite timere eos qui occidunt corpus*, &c.

Il eſt donc vrai que l'idée d'une juſtice éternelle, invariable ; que la connoiſſance d'un Etre infini, qui agit ſans ceſſe pour nous rendre bons & heureux ; & la crainte des châtimens éternels, que ſa main vengereſſe prépare aux coupables, & les eſpérances que nourrit la vertu, d'une vie plus heureuſe après la mort, peuvent ſeules fixer les hommes dans la juſtice. Sans ces motifs, les loix les plus inviolables de la ſociété s'évanouiſſent, les mœurs n'ont plus de regle ; les idées de l'ordre ſont renverſées ; la probité n'eſt qu'une chimere, & les vertus les plus brillantes, ne ſont que des raffinemens de l'amour-propre.

Ces vérités, gravées dans tous les cœurs, se conserverent toujours, quoique altérés par un mêlange de superstitions bisarres ; les plus sages législateurs regarderent la crainte des Dieux, comme un frein nécessaire aux passions. L'idolâtrie présentoit par-tout, sous le voile des fables, l'idée d'une Providence & d'un avenir heureux ou malheureux ; & la main qui encensoit follement l'inceste & l'adultere, offroit, en tremblant, des sacrifices pour appaiser la Divinité, qui punissoit ces crimes. Mais la religion chrétienne, en nous donnant des notions plus pures de l'Etre suprême, met ces vérités dans tout leur jour. Ses maximes condamnent toute probité née dans l'orgueil, appuyée sur les circonstances, les occasions & les jugemens des hommes. Elle nous fait concevoir des espérances plus nobles & plus sublimes : elle fixe notre inconstance dans le bien, par des motifs toujours invariables, l'amour de l'ordre, l'attente des récompenses promises à la vertu, la crainte d'un juge inexorable, qui pénetre dans les replis les plus cachés de la conscience : *nolite timere eos, &c.*

Cependant, au milieu des triomphes d'une religion, qui donne de si beaux

préceptes & des motifs si touchans pour exciter à la vertu, l'incrédule s'efforce d'élever, sur les ruines de la piété chrétienne, un phantôme de probité, qu'il oppose, avec insulte, aux justes de l'évangile : tous les ouvrages sortis de la main de l'incrédule, qui combattent la providence de Dieu, la spiritualité de l'ame & la vérité d'un avenir, ne respirent que l'humanité, & sont remplis des plus vives exhortations à l'amour du prochain ; il se vante même que l'honneur & la probité véritables, ne résident que chez ses partisans, & il s'arroge l'héroïsme & la gloire des vertus, dont il ne laisse au fidele que l'obscurité, les petitesses & les travers.

Ne laissons pas à l'incrédule cet avantage qu'il se donne sur les fideles. Quelque vaine que soit la gloire dont l'impie se pare, un respect apparent pour les vertus sociales, l'assurance avec laquelle il débite ses maximes, & les traits piquans dont il perce les véritables justes, lui donnent trop de supériorité dans l'esprit des hommes frivoles ; il faut faire tomber le masque qui cache sa difformité, développer les dangereuses conséquences de ses principes, prouver que la probité dont il se flatte, est fausse ou

peu solide, & que la seule apparence des vertus, le console de la perte des véritables. En un mot, les principes de l'incrédulité sont incompatibles avec la probité véritable, parce qu'ils anéantissent tous les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu, & tous les devoirs de l'homme à l'égard de la société. C'est le partage de ce discours.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

LA probité est une conduite réglée sur la connoissance & l'amour de la vertu; un choix libre des moyens qui entrent dans l'ordre primitif, établi par le Créateur; un attachement constant à cette économie parfaite, d'où résulte l'harmonie publique & le bonheur de tous les hommes; elle se propose, par conséquent, des obligations à remplir; une loi universelle, éternelle, immuable, qui fixe ses devoirs; la connoissance de cette loi, & une conformité libre à cette raison souveraine, qui est la source primitive de toute justice. Si l'homme vit sur la terre, sans destination, sans devoirs, sans liberté; s'il n'y a pas une regle invariable qui distingue le bien &

le mal, ce droit naturel que nos beaux esprits philosophes rebattent à tous propos, n'est qu'un préjugé, & la probité qu'ils affectent, qu'une chimere, qui n'a de réalité que dans leur imagination.

Or, mes freres, telle est l'affreuse perspective que présentent les incrédules : convenez de leurs maximes, l'univers n'est plus qu'un chaos ; toutes les notions du vice & de la vertu sont confondues ; le bien & le mal deviennent arbitraires ; les crimes les plus atroces ne sont que les jeux de la nature, ou les effets nécessaires de l'action des corps ; en un mot, tous les devoirs de l'homme à l'égard de Dieu, sont anéantis : premiere conséquence du systême des incrédules, qui vous fera voir que leurs principes sont incompatibles avec la probité véritable.

La piété est le premier devoir de l'homme, à l'égard de la Divinité ; c'est un sentiment d'amour, de respect & de reconnoissance, qu'excite en nous la vue de ses perfections infinies, considérées sous différens rapports. Pour sa bonté, nous lui devons de l'amour ; pour sa majesté, des hommages ; pour ses bienfaits, de la reconnoissance. La piété suppose donc l'existence d'un être intelligent,

gent, qui a tiré du néant toutes les créatures, qui forme l'arrangement de l'univers, & qui dispose toutes choses avec une sagesse infinie ; d'une Divinité sage, juste, sainte, regle suprême de l'ordre & du désordre intellectuels, qui aime nécessairement les vertus comme retraçant ses perfections dans les créatures formées à sa ressemblance, & qui hait en elles les vices qui défigurent son image ; d'une Providence tendre & bienfaisante, qui agit sans cesse pour nous rendre bons & heureux, dont l'amour & la bonté ne sont pas abandonnées aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni sujets aux caprices bisarres des divinités païennes, mais toujours réglés par la loi immuable de sa sagesse.

De ces belles & lumineuses idées, naissent dans le cœur de l'homme, la confiance, l'amour, & une vénération proportionnée aux degrés d'excellence qu'elles lui font concevoir dans l'Etre suprême ; une adoration noble & libre, digne de la Majesté souveraine, & bien éloignée d'un culte superstitieux, sombre & servile, qui saisit & abat le cœur ; une piété douce & solide, qui fait honorer Dieu, plutôt par les passions qu'elle sacrifie, que par les victimes qu'elle im-

mole. Ecoute, Iſraël, s'écrie le prophete royal, dans ces cantiques admirables, où il retrace au peuple les motifs du culte qu'il rend au Seigneur; n'offre pas un encens ſacrilege aux Dieux impuiſſans des nations; invoque à jamais celui qui répand ſur toi ſes bienfaits. Son pouvoir immortel fit ſortir du néant, le ciel & la terre; la lumiere eſt un don de ſes mains; il diſpenſe, avec meſure, la chaleur du jour, & la fraîcheur des nuits. Tout l'univers eſt plein de ſa magnificence. Que le Seigneur eſt bon! il prévient nos beſoins, il adoucit nos peines, il excuſe nos foibleſſes, il attend le retour du cœur ingrat qui l'abandonne, il eſt le pere de l'orphelin; la veuve eſpere en ſa défenſe, les larmes du juſte ſont précieuſes à ſes yeux, & ſa miſéricorde s'étend de générations en générations, ſur tous les hommes. *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in ſæculum miſericordia ejus.*

Oppoſons à ces notions ſublimes de la providence, qu'une raiſon éclairée, & la religion nous donnent, les fauſſes lueurs de la philoſophie inſenſée des incrédules. L'homme, dit l'impie, toujours enflé d'un ſot orgueil, rapportant tout à lui-même, cherche en vain dans

l'univers, les traits expressifs d'une providence attentive à ses besoins, qui veille à sa conservation, & entretient l'harmonie par les loix constantes de sa sagesse; l'idée de cette providence & de cet esprit créateur universel, qui a formé tous les êtres avec dessein, & qui les fait tous conspirer à l'ordre général, est une chimere enfantée par l'imagination, & accréditée par la politique. L'intelligence ne présida jamais à la construction du monde; & ces globes si lumineux, ces organisations si différentes, ce spectacle si varié de l'univers, ne sont que l'effet de l'assemblage fortuit des particules isolées de la matiere. Laissons le vulgaire stupide, admirer la magnificence des cieux, & rapporter à une intelligence toute divine, l'ordre & la régularité qu'il croit appercevoir dans leurs mouvemens. Pour nous, qui avons suivi la nature dans toutes ses opérations, nous n'y voyons que les jeux du hasard, la distribution mal ordonnée des richesses, l'irrégularité des saisons, les maladies de toute espece, les poisons qui infectent l'air, & qui croissent indifféremment avec les plantes salutaires, les foudres qui consternent toute la nature, la terre qui ouvre son sein

pour dévorer ſes habitans ; tous ces phénomenes, qui ſont des déſordres réels, nous convainquent que des arrangemens ſi biſarres, ſont les ſuites du concours fortuit de la matiere, & que les êtres ſont formés ſans le ſecours d'une intelligence.

Voilà où ſe réduit la philoſophie des incrédules ; voilà ces découvertes heureuſes, & ces ſervices importans rendûs à toute l'humanité : la connoiſſance d'un Dieu, qui n'eſt pas diſtingué de la ſubſtance étendue, incapable d'agir pour une fin, dont les attributs ne ſont que les modifications de la matiere : tous leurs principes tendent à ruiner les fondemens de la piété ; & tandis qu'ils affectent de parler de l'Etre ſuprême, dans les termes les plus magnifiques ; qu'ils établiſſent d'un ton dogmatique, qu'il faut bien prendre garde de lui attribuer les affections humaines, ils en font une divinité aveugle, indigne de nos hommages. Que deviennent, en effet, l'amour & le reſpect dus à la Divinité ? quel ſentiment d'admiration peut exciter en moi cette harmonie conſtante & réguliere de l'univers, que la révolution des temps a toujours reſpectée, ſi une néceſſité fatale ou un agent aveugle pré-

ſide au maintien de ces loix ? La terre ne me rappelle plus les bienfaits du Créateur ; ces riches ornemens dont elle ſe pare , tous les fruits dont elle eſt couverte , ne ſont pas les préſens d'une providence qui les fait ſervir à mes beſoins ; les cieux ne publient plus ſa gloire & la ſageſſe de leur Auteur ; ces étoiles innombrables ſuſpendues ſur nos têtes ; les périodes encore plus frappans du ſoleil & de la lune, cette lumiere qui ſemble faire ſortir du néant, par une nouvelle création , les différens objets que la nuit plonge dans la confuſion ; toutes ces merveilles ne ſont que les effets néceſſaires du mouvement , & de la capacité infinie de la matiere ? Et toi , dont les flots en courroux ſemblent menacer la terre d'un nouveau déluge , terrible élément , dont la vaſte étendue & la majeſtueuſe horreur inſpirent tout à la fois la crainte & l'admiration ; c'eſt donc follement que j'adore la puiſſance de l'eſprit Créateur qui a marqué tes limites ? la main qui te captive dans ton lit , n'eſt que la preſſion néceſſaire des corps qui t'environnent , & les malheureux , près d'être enſevelis dans tes eaux , adreſſent en vain leurs vœux à un Etre ſuprême , qui diſpoſe avec liberté des

élémens, & qui fait succéder, quand il veut, le calme aux tempêtes les plus affreuses.

Toutes ces conséquences, disent quelques incrédules modernes, ne suivent pas du systême que nous embrassons. Nous ne sommes disciples ni de Lucrece, ni d'Epicure. On pourroit leur reprocher qu'ils enseignoient l'athéïsme, puisqu'ils substituoient à l'intelligence créatrice, un agent nécessaire, incapable de connoissances & de dessein; & ce n'est pas là notre Dieu. Sa sagesse est infinie, comme sa toute-puissance : les cieux sont l'ouvrage de ses mains : leur structure magnifique, leur cours toujours égal & majestueux, publient son intelligence ; & nous ne ferons jamais honneur au hasard, d'une harmonie si constante & si réguliere. Mais ce Dieu infiniment parfait, peut-il être sensible aux hommages insensés des hommes ? Est il de sa grandeur de s'amuser à ce qui se passe parmi eux, de compter leurs vices ou leurs vertus, d'étudier leurs desirs frivoles; & s'il est heureux par lui-même, quel besoin a-t-il de notre culte, de nos louanges & de nos adorations?

C'est avec ces traits, ô mon Dieu! que l'impie se forme l'idée de votre gran-

deur. Troublé par les horreurs du crime, il cherche dans votre majesté redoutable, une indulgence qu'il ne trouve pas dans la corruption de son cœur ; & sous prétexte que le soin de veiller sur l'univers est indigne de l'Etre suprême, il en fait une Divinité dédaigneuse, qui, de crainte de troubler son repos, n'entre pas dans le détail des affaires du monde, & qui ne se tient point offensée par l'injustice des hommes, ni honorée par leurs hommages.

Quel monstre de Divinité, mes freres, & quelle conséquence affreuse pour la piété, naissent de ces principes ! Si Dieu n'aime pas les créatures qu'il a formées ; si sa souveraine majesté ne sert qu'à les rendre viles à ses yeux ; s'il reçoit leurs hommages avec indifférence ; s'il voit d'un œil tranquille l'impie prévaloir sur le juste ; s'il est de sa grandeur de laisser le vice sans châtiment, & la vertu sans récompense, je suis donc dispensé d'aimer ses perfections infinies, puisque son amour seul & sa tendre providence me rendent ses attributs précieux. Si c'est là le caractere du Dieu que nous adorons, je ne le reconnois donc plus pour mon pere, mon appui, mon consolateur : ce n'est qu'un tyran

bisarre, qui se joue de mes malheurs, & qui ne m'a tiré du néant que pour me faire servir de jouet à ses caprices.

Etrange abus de la raison, d'avouer une Divinité juste, sage & intelligente, & de la croire indifférente pour nos vices ou nos vertus. C'est admettre tout-à-la-fois Dieu juste & injuste; regle suprême du bien, & sans opposition avec le mal; aimant la vertu qui retrace ses perfections, & ne haïssant pas le crime qui défigure son image. Il a créé sans doute l'homme par sa volonté libre, & il pouvoit être heureux sans la production de cet être: mais cette création supposée, l'usage des facultés qu'il nous a données, doit être conforme à l'ordre établi par sa sagesse; & par conséquent, l'abus de ces facultés qui trouble cette harmonie, devient nécessairement l'objet de sa haine & de sa vengeance. Nos hommages n'ajoutent rien à sa gloire; mais ils en sont un aveu qu'il exige de toutes les créatures capables de connoître & d'aimer ses perfections infinies. Sa main a gravé cette loi dans nos cœurs, avec des traits vainqueurs du temps & de l'ignorance; & le consentement unanime de toutes les nations, les temples, les prêtres, les victimes, les idoles mêmes si multi-

pliées, prouvent que l'incrédulité fait de vains efforts pour combattre la nécessité d'un culte, & qu'il est plus facile de défigurer l'image de la Divinité, que de lui refuser ses hommages.

Il restoit encore un trait dans les mains de l'impiété, contrainte, par la force des loix, de respecter le culte public, & ce consentement des nations, qui croyoient trouver l'expression de la nature dans les hommages que tous les peuples rendoient à l'Etre suprême; c'étoit d'ôter à ce consentement unanime la marque caractéristique de vérité, en niant qu'il fût l'impression de la nature, & en le regardant comme l'ouvrage de la politique, de l'éducation, des préjugés, & des sophismes. Ce trait, que le matérialiste avoit osé lancer contre la religion, au milieu des extravagances de l'idolâtrie, tant la persuasion de la nécessité d'un culte dominoit les esprits, l'incrédulité, plus audacieuse dans nos jours, a tenté d'en faire usage pour détruire le seul culte véritable, & anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard de la Divinité.

Un impie s'est rencontré d'une licence incroyable dans ses opinions; esprit vif, étendu, pénétrant, mais sans regle,

ſans mœurs, ſans principes, ennemi de la vérité par le but même de ſes recherches, rebelle à la perſuaſion, docile à l'illuſion du ſophiſme, plus habile à former des difficultés qu'à les réſoudre, plus jaloux d'obſcurcir la lumiere que de diſſiper les nuages, plus ſatisfait de nous égarer que de nous inſtruire, adroit à nous ſurprendre, prêtant au vrai & au faux les mêmes couleurs, & cherchant à les confondre tellement que l'eſprit ne pût diſtinguer leurs limites. L'héréſie, ſi jalouſe d'une liberté licencieuſe, fut alarmée de ſes excès, & ne put les réprimer. Elle comprit dès-lors juſqu'où peut ſe porter un eſprit qui a ſecoué le joug d'une autorité légitime. Il oſa mettre en problême l'exiſtence d'un Dieu, attaquer ce conſentement unanime des nations qui honorent l'Etre ſuprême, & en chercher l'origine dans la politique & les préjugés de l'enfance. La ſubtilité des raiſonnemens, l'analogie de quelques traits de Jeſus-Chriſt, avec les légiſlateurs païens; des points de comparaiſon préſentés avec un art qui faiſoit évanouir les différences, de longues digreſſions, des citations entaſſées, éblouirent les eſprits; des hommes mous, inappliqués, & cependant jaloux

du titre de ſavans, lurent avidement un recueil qui étendoit la ſuperficie de leurs connoiſſances. L'incrédulité, fiere de ſes armes, qu'elle croyoit d'une nouvelle trempe, leva ſa tête altiere, & fit entendre à l'univers ces horribles maximes: Mortels, briſez vos chaînes; ſecouez le joug d'une religion qui gêne vos paſſions, en les captivant ſous les loix d'un eſprit créateur. La nature ne forma jamais des rapports entre l'homme & la Divinité: le magiſtrat légiſlateur eſt le premier inſtituteur de la religion; les hommes ſeuls ſe ſont donné des fers; la politique les a formés; l'éducation les a fait reſpecter; & cette idée d'un Etre ſuprême qui fait trembler les coupables, n'eſt que l'effet de la ſuperſtition, de la tyrannie, de l'habitude, & des préjugés de l'enfance.

Nous avons peine à concevoir que l'eſprit humain puiſſe ſe porter à ces excès, tant l'oppoſition entre les vérités primitives & les erreurs monſtrueuſes nous paroît grande. Les impies qui débitent ces maximes avec tant d'aſſurance, ſont ſans doute bien éloignés de la perſuaſion; mais il eſt certain que le mépris de la révélation enfante ces ſyſtêmes monſtrueux; que les eſprits, ſans cette

regle, tombent de ruine en ruine ; qu'une erreur les entraîne dans une autre, & que l'habitude de résister à l'impression des vérités les plus frappantes, forme enfin la gradation des ombres qui les plongent insensiblement dans les ténebres les plus épaisses. Il suffiroit, pour renverser toutes ces objections des incrédules, de leur prouver que le culte de la Divinité, & le consentement unanime de toutes les nations qui honorent l'Etre suprême, ne sont pas l'ouvrage de la politique, toujours changeante, & mobile au gré des passions des hommes, ou de l'éducation, dont les principes sont si différens chez tous les peuples. Par-tout le culte a précédé les établissemens politiques : aucun législateur n'a entrepris de policer une nation, quelque barbare qu'elle fût, qu'il n'y ait trouvé une religion établie. Ils se servoient même de ces liens sacrés pour captiver les hommes : ils leur parloient de la part des Dieux qu'ils adoroient : ils supposoient donc que le devoir d'honorer l'Etre suprême étoit connu. Les principes de l'éducation varient sans cesse ; la succession des temps & les révolutions des affaires, les divers intérêts des peuples, les différentes inclina-

tions donnent cours à d'autres maximes, & établissent d'autres regles. La nature seule est semblable dans tous les hommes qui sont, ou qui ont été. Par conséquent, si le culte de Dieu s'est conservé parmi tous les changemens de la société, nous devons conclure que ce consentement unanime des nations ne vient pas de la simple éducation, mais qu'il est fondé sur des rapports essentiels entre l'homme & la Divinité, que l'esprit apperçoit évidemment, & qu'il est une impression de la nature.

Ainsi l'homme, dont l'esprit s'égare dans les sophismes de l'incrédulité, perd de vue l'Etre suprême, & manque au premier de ses devoirs. Stupide admirateur des merveilles qui l'environnent, il ne découvre plus dans la nature, la sagesse & l'intelligence de son auteur. Au milieu de tant de biens, sa reconnoissance manque d'objet ; & plaçant tous les effets dans l'ordre d'une nécessité fatale, ou dans l'économie d'une Divinité oisive, il se croit dispensé de tous les sentimens de respect, de reconnoissance & d'amour, que la nature inspire à tous les hommes pour l'Etre suprême.

Grand Dieu ! il est temps que votre justice éclate. L'impie a trop long-temps

abusé de votre patience. Il nous demande avec insulte : Où est donc ce Dieu dont nous vantons la puissance ? Il méprise vos bienfaits ; il traite d'insensé le peuple qui vous adore. Justifiez, Seigneur, la conduite admirable de votre providence. Sortez des ténebres respectables qui vous cachent à l'impie ; & puisque vos miséricordes ne peuvent toucher son cœur, montrez-vous à ses yeux dans l'appareil de votre justice. Renversez tous les édifices de son orgueil. Que l'affreux tombeau le dévore à jamais. Que les abîmes s'ouvrent sous ses pas, & que la terre soit enfin déchargée du poids importun d'un ingrat.

Mais ce n'est pas assez pour l'incrédulité de renverser les fondemens de la piété, & d'anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard de la Divinité. Ses principes tendent encore à anéantir tous les devoirs de l'homme à l'égard de la société ; seconde preuve de leur incompatibilité avec la probité véritable.

SECONDE PARTIE.

L'AMOUR de l'ordre public & de ses semblables, est le fondement de toutes les vertus sociales : l'humanité, la dou-

cœur, la modération, la justice, toute économie sage & parfaite, naissent de cet amour; si vous sappez ce fondement, tout l'édifice s'écroule, toutes les vertus tombent, toute l'harmonie se dissout; & il ne reste dans la société, qu'un arrangement bisarre, formé par le vice ou par les vues d'un intérêt personnel.

Je sais que la politique a trouvé l'art de faire servir au bien public, les passions mêmes des hommes, & leurs intérêts particuliers; tous les talens qui embellissent la société, méritent des égards & des récompenses, quelque vils que soient les ressorts qui les mettent en usage. David ménageoit Joab, quoiqu'il dût plutôt ses victoires à sa jalousie contre Abner, qu'à sa fidélité. L'ambition, la témérité produisent quelquefois des révolutions utiles; & quoique les actions des héros mondains soient avilies par leurs motifs, elles méritent cependant notre reconnoissance, puisqu'il en résulte, en quelque sorte, les mêmes avantages que s'ils travailloient pour la société, & pour obéir aux vues du Créateur.

Mais, à considérer les choses avec attention, on découvre qu'il ne résulte de cet arrangement formé par les paf-

ſions, qu'une harmonie apparente, une utilité ſuperficielle, tranſitoire, toujours portée à ſe démentir; que cette économie laiſſe ſubſiſter les noirceurs, les fourberies, la mauvaiſe foi, la trahiſon, l'eſprit de trouble & de révolte, tous les vices en un mot, ſous les apparences des vertus; & que ſans cet amour de l'ordre public, qui préfere l'honnête à l'utile, qui regle les deſirs & les actions ſur la volonté de l'Etre ſouverain, qui agit également dans le ſecret & les ténebres, comme dans les actions éclatantes, toutes les vertus ſont fauſſes, & tous les devoirs de l'homme à l'égard de la ſociété ſont anéantis.

Ces vérités ſuppoſées, mes freres; n'eſt-il pas évident que la doctrine des incrédules eſt incompatible avec la probité véritable, puiſqu'elle anéantit cet amour de l'ordre, le fondement de toutes les vertus ſociales? Suivons les principes établis par leurs principaux défenſeurs, & développons les dangereuſes conſéquences de leurs maximes. L'homme, diſent ces philoſophes nouveaux, s'aimant invinciblement lui-même, ne recherche que ſon utilité; l'amour du bien public, & tous ces droits que le public réclame, ne ſont que des loix

loix imaginaires ; chaque mortel forme dans la société, un être isolé, qui ne doit rien qu'à lui-même : son plaisir est sa loi ; son adresse à se procurer une situation heureuse, fait toute sa vertu, & l'amour de son bien-être forme seul tous les liens qui l'unissent avec ses semblables. Il en est de même de cette justice éternelle, invariable ; de cette distinction essentielle entre le bien & le mal moral : la vertu n'a de réalité que dans le tour d'imagination de chacun des hommes ; & sa pratique ne doit avoir lieu, qu'autant qu'elle procure plus d'agrémens que le crime. D'où il suit que David & Achab, Achitophel & Chusaï, Joad & Ménélaüs, étoient également vertueux, puisqu'ils pratiquoient ce qui pouvoit satisfaire leur amour-propre. Tout ce que l'on peut dire de ces grands hommes, qui se sont sacrifiés pour le bien de leur patrie, c'est qu'ils étoient heureusement nés pour la société, qu'ils trouvoient du plaisir à travailler au bonheur de leurs semblables, & que les préjugés de leur éducation, déguisoient leur amour-propre, sous des formes moins odieuses.

Ne frémissez-vous pas, mes freres, en entendant ces horribles maximes ?

L'impiété qui déshonore l humanité, & qui ne devroit trouver aucun asyle sur la terre, trouveroit-elle encore parmi vous des apologistes & des admirateurs ? Oui, grand Dieu, si ma bouche s'est ouverte pour dévoiler ces systêmes affreux, que les ténebres éternelles devroient dérober aux yeux des hommes, c'est que les prieres & les gémissemens secrets de vos ministres, sur les égaremens des incrédules, ne suffisent plus contre la témérité de leurs attentats ; loin de se cacher aux regards publics, ils se montrent avec ostentation ; ils nous reprochent, avec un air d'insulte, notre attachement à nos saintes loix, comme une déférence puérile aux préjugés vulgaires ; ils ont enfin accoutumé les oreilles des Chrétiens à entendre sans indignation leurs horreurs & leurs blasphêmes ; leur bouche ne s'ouvre que pour exhaler la corruption de leur cœur ; ils infectent des maximes du libertinage tout ce qui les approche, & leur exemple dangereux, multiplie tous les jours les prévaricateurs au milieu de votre peuple.

Malheur à la nation où les maximes des impies prévalent, & où leurs attentats ne sont pas réprimés par les loix publiques ! Quelles vertus peuvent rester

dans des hommes, qui se croient permis tout ce qu'ils désirent, qui regardent les crimes les plus honteux, comme des penchans innocens, qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes, qui sont parvenus à se persuader que les vices & les vertus sont des chimeres, auxquelles la crédulité a donné des noms différens pour les réaliser ? La société ne sera plus qu'un théâtre d'horreur & de confusion, sans ordre, sans subordination, sans confiance; l'inceste & le parricide n'auront plus rien qui les distingue de la piété filiale & de la pudeur; l'enfant se croira autorisé à secouer le joug paternel; l'épouse regardera la fidélité du lien sacré, comme un vain scrupule, que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi: il faudra tromper, si on ne veut pas l'être, & prévenir sa ruine, par celle de son ennemi; l'utilité seule décidera de l'amitié, la force du droit, la richesse du mérite: *Alius alium per invidiam occidit, & pecuniæ obediunt omnia.*

Repassez sur tous les grands talens qui rendent les citoyens utiles à la patrie; si l'amour de l'ordre n'en regle pas l'usage, s'ils sont donnés à ces hommes qui regardent la vertu comme arbitraire, & les devoirs comme des chimeres, ne

deviennent-ils pas dans leurs mains l'inſtrument de nos malheurs ? Quel fléau pour la terre, qu'un conquérant que l'ambition conduit à la gloire, ſi les maximes de l'impiété décident de ſes entrepriſes! Il ne connoîtra d'autre droit que la force ; l'eſpérance du ſuccès ſuffira, pour établir à ſes yeux la juſtice de ſes armes ; ſa valeur inſenſée n'annoncera que des calamités ; les villes réduites en cendre, les citoyens enſevelis ſous leurs ruines, le ſang & les larmes des peuples, feront les monumens de ſes triomphes ; il répandra la déſolation ſur toute la terre, comme un torrent ravage nos campagnes, & détruit en un inſtant toutes nos eſpérances. Rappellez-vous les triſtes révolutions qu'ont produites ces génies remuans, incapables d'être fixés par la regle & le devoir ; ces eſprits ſuperbes & audacieux, qui ſembloient nés pour changer la face de l'univers : les diſſentions qu'ils fomentoient, ont ébranlé les trônes ; les princes & les peuples ſont devenus les jouets de leurs intrigues, parce que l'impiété avoit rompu l'unique barriere qui pût arrêter l'impétuoſité de leurs paſſions, en ne propoſant à leurs actions d'autre fin que leur propre avantage, &

en leur montrant la juſtice, la ſoumiſſion, l'amour de la patrie, comme des vertus de théâtre qui deviennent inutiles, dès que la fortune changeant les rôles, nous ouvre la porte des honneurs, & livre à notre ambition, la deſtinée des empires. Jettez enfin, jettez les yeux ſur la corruption des mœurs répandue ſur toute la terre ; cette licence effrénée qui ne connoît plus d'obſtacles, cette ſingularité de débauche, qui inſulte à la pudeur ; ces crimes publics que le reſpect ſeul des loix devroit enſevelir dans les ténebres, tous ces excès ſont les effets des connoiſſances empoiſonnées par l'impiété, de ces ouvrages laſcifs & pernicieux, où les incrédules, fatigués des vains efforts qu'ils font pour développer leurs ſyſtêmes ténébreux, ſe ſoulagent à peindre les agrémens de la volupté, à donner à la débauche un air de nobleſſe & de bon goût, à préſenter ſous des traits enchanteurs les maximes du libertinage, à percer de mille traits les ſectateurs auſteres de la vertu, qui conſervent encore quelques reſtes de l'innocence des mœurs anciennes, & de la ſimplicité de nos peres.

O ſiecle tant vanté ! tes lumieres n'ont donc ſervi qu'à corrompre nos mœurs ?

Ces agrémens répandus dans les ouvrages des incrédules, rendent la séduction plus assurée; le vice paré d'une imagination brillante, ose s'y montrer à découvert; l'indécence est jointe aux désordres, le scandale aux crimes, & les excès des passions sont érigés en vertus: on regarde comme une belle fable, cette austere probité dont nos peres faisoient gloire; on sourit dédaigneusement aux noms sacrés de patrie, de religion, d'obéissance aux loix; on méprise cet amour de l'ordre & du devoir, qui éleve l'homme au dessus des flatteries, des reproches & des menaces; qui le rend désintéressé, pour le conserver libre; qui inspire de l'attachement à la patrie, & les moyens pour la servir; qui apprend à préférer le bien public au particulier, à ne trouver rien de nécessaire, que la vertu, rien d'estimable, que la droiture, rien de honteux, que le vice, rien de consolant, que le témoignage d'une bonne conscience.

Sainte Religion, que vos préceptes sont différens des fausses maximes des impies! Vous seule élevez les hommes au-dessus de l'empire de la cupidité; vous les excitez à aimer leurs semblables, non-seulement parce qu'ils ont la même

nature, & que le genre-humain n'est qu'une famille répandue sur toute la terre ; à ces notions sublimes, vous ajoutez que les fideles honorés de l'adoption divine, ont un même chef, Jesus-Christ, dans lequel ils doivent tous s'aimer ; & confondant ainsi dans une même charité, l'amour de Dieu, de soi-même & du prochain, vous étouffez par ce sentiment les antipathies, les haines, les jalousies qu'enfante l'amour propre, source intarissable de crimes & d'injustices.

Qu'aisément, ô mon Dieu ! le chrétien pratique les vertus sociales, lorsqu'il médite cette loi qui lui retrace tous ses devoirs ; qui recommande la bonne-foi dans le commerce, l'intégrité dans l'administration de la justice, la fidélité dans le maniement des deniers publics, la fermeté mêlée de douceur dans l'exercice de l'autorité, la libéralité, sans profusion, dans l'usage des richesses, l'amour du bien public & toutes les qualités qui forment le citoyen ! Si quelque fidele se livre aux excès des passions, votre sainte loi n'a aucune part à la corruption de son cœur ; il étoit réservé à l'incrédulité de ruiner la probité par principes, & de ne laisser aucune res-

ſource aux vertus morales, après la perte des vertus chrétiennes.

Que deviennent, en effet, toutes les vertus ſociales, ſi l'impiété forme tous les liens qui nous uniſſent avec nos ſemblables? L'amour-propre, cette paſſion dangereuſe, ne conſidere les autres créatures que comme les inſtrumens de notre propre bonheur, & commence à les haïr, dès qu'elles ſont un obſtacle à l'accompliſſement de nos deſirs : il s'établit dans le cœur comme le centre de l'univers, & veut en diriger tous les reſſorts à ſon avantage; il met en oppoſition tous les intérêts; il tend à s'approprier tous les bienfaits du Créateur : tout partage lui eſt odieux; il anéantit par conſéquent les vertus ſociales, dont le but eſt d'établir entre les hommes, la confiance, l'égalité, la concorde, l'humanité, l'affabilité, la commiſération. Ces vertus ſont toute la douceur du commerce de la vie, & naiſſent du ſentiment intime que nous avons de l'excellence de notre Etre : elles nous font reſpecter dans nos ſemblables l'image de la Divinité; elles nous les repréſentent, ſuivant l'ordre établi par la juſtice du divin Créateur, comme ſujets aux mêmes maux, aux mêmes beſoins, & par conſéquent

séquent comme devant participer aux mêmes ressources, aux mêmes soulagemens : enfin, elles donnent à notre ame, cette sensibilité qui nous fait partager leurs peines, & y répandent cette joie pure lorsque nous pouvons faire leur bonheur. La cupidité qui n'est pas retenue par le respect des loix ou l'amour du bien public, étouffe le germe de toutes ces vertus, & détruit leur objet ; elle ne considere pas les hommes comme les enfans du même pere, mais comme des rivaux qui se disputent l'héritage, divisés par l'intérêt, étrangers ou opposés aux vues de l'amour-propre, n'excitant que des sentimens de haine & de vengeance, des ennemis qu'il faut détruire, des concurrens qu'il faut abattre, pour s'élever sur leurs ruines.

Présentons ici le tableau d'une société formée par l'amour-propre, & où les devoirs sont regardés comme des loix imaginaires : il suffira pour exposer à vos yeux les suites funestes des principes de l'incrédule, & vous en inspirer de l'horreur. Je vois d'abord des hommes, troublés par de vains desirs, remués par l'ambition, divisés par l'intérêt, se briser & s'entredétruire par des chocs mutuels ; l'attrait de la domination se

fait ſentir ; le goût plus légitime de la liberté forme des obſtacles ; la force décide, & ſoumet le foible aux paſſions du plus fort : delà, les uſurpations tyranniques ; le poſſeſſeur injuſte veut conſerver, en inſpirant la crainte, ce qu'il a acquis par la violence ; il fait marcher devant lui la terreur & l'effroi ; il s'arme du glaive, il le plonge dans tous les cœurs, que l'amour de l'égalité anime encore : ſa jalouſie ſacrifie à ſes ſoupçons, l'innocent & le coupable ; ſa cruauté réunit enfin contre lui, cette foule d'eſclaves : le foible ne prévoyant pas dans l'avenir, des maux plus grands que ceux qu'il ſouffre, fait des efforts pour briſer ſes chaînes ; la puiſſance injuſte ſe détruit par ſes excès ; l'idole tombe, l'oppreſſeur eſt renverſé : mais ſon exemple forme des imitateurs ; le goût de la domination ſe fait ſentir dans tous les cœurs ; d'autres ambitieux cherchent à s'élever ſur ſes ruines : delà, les troubles ; les anarchies & les horreurs des diſcordes civiles. Les membres de cette ſociété ne donnant point de bornes à leurs deſirs, chacun veut jouir de la totalité des biens, au préjudice de ſes ſemblables ; le droit n'aſſure plus la poſſeſſion, l'adreſſe à ſe les procurer donne

tout l'avantage ; le crime eſt préféré à la vertu, s'il eſt heureux : delà, les fourberies, les trahiſons, les noirceurs. Le magiſtrat n'étant plus animé par l'amour du bien public, fait ſervir à la ſatisfaction de ſes paſſions, la licence que donne l'autorité ; celui qui tient en ſes mains les reſſorts de la circulation, détourne à ſon profit les ſources de l'abondance publique ; l'union des forces, ne conſpire plus au bien général ; le citoyen ſe détache d'une patrie, où les avantages ne lui ſont pas communs, & ne s'intéreſſe plus à ſa défenſe : delà, la langueur du corps politique, la révolution des états, la chûte des empires.

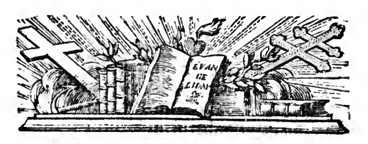
Telle eſt l'image affreuſe d'une ſociété formée ſur les maximes des incrédules : perſuadez aux hommes, que le plaiſir eſt leur loi, que la vertu n'a de réalité que dans l'imagination, & que ſa pratique ne doit avoir lieu, qu'autant qu'elle procure plus d'agrément que le crime, il ne leur reſtera d'autres liens que l'intérêt, qui peut les diviſer avec autant de facilité qu'il les unit. La ſincérité ſera bannie du commerce, puiſque tous pourront trouver un avantage à manquer de parole ; ils ne ſeront fideles & religieux, que quand ils n'auront rien à

gagner à violer leur foi; toutes les affaires qui demandent de la probité & de la confiance, deviendront impossibles; la paix n'aura pas plus de sûreté que la guerre; chacun voudra prévenir les artifices de son voisin par les siens; toutes les liaisons ne seront que des intrigues criminelles; les degrés des passions, l'ardeur du tempérament, un courage plus entreprenant, formeront sans cesse de nouvelles révolutions, & ces changemens seront toujours funestes à la société, parce que les méchans l'emportent de beaucoup sur les bons, que les intérêts personnels sont souvent opposés au bien général, & qu'il y a peu de ces ames nobles qui pratiquent la vertu par goût, & qui ont du plaisir à rendre heureux leurs semblables. En vain les incrédules voudroient déguiser l'odieux de leurs systêmes, en se montrant les enthousiastes du bien public, & en prodiguant des éloges à leurs partisans, qu'ils vantent comme les meilleurs citoyens; ces vaines déclamations ne rallumeront jamais dans les cœurs, l'amour du bien public que leurs maximes tendent à éteindre; & ils feront des efforts inutiles pour ramener les hommes aux principes de la vertu, après leur avoir appris à les mépriser.

O vous qui donnez des bornes à l'immensité de la mer, & qui domptez l'orgueil des flots! réprimez la licence des esprits, & arrêtez ce torrent de l'impiété, qui menace de ravager la terre. Hélas! peut-être touchons-nous à ces jours désastreux, où les yeux des élus, contraints de gémir sur les malheurs de la sainte Jérusalem, se changeront en des sources de larmes! Les progrès rapides de l'incrédulité, le mépris des choses saintes, l'indifférence pour les dogmes, la prévention des esprits forts contre le merveilleux, & leurs efforts pour découvrir dans les forces de la nature, la cause de tous les prodiges; le Dieu du ciel presqu'oublié dans les arrangemens humains, comme s'il n'étoit pas le Dieu des armées & des empires; les vœux que les Moïses lui adressent sur la montagne, regardés comme indifférens aux succès des combats; les travaux du ministere, le sacrifice des vierges, les larmes des pénitens, méprisés comme des inutilités pieuses; enfin, la facilité des esprits à recevoir ces funestes impressions, doivent nous faire craindre une révolution dans la foi. Eloignez, grand Dieu, ce funeste présage: conservez ce dépôt sacré dans ce royaume,

que la piété de ses rois, le zele éclairé des pontifes, l'attachement du peuple au culte de ses peres, rendent encore une portion florissante de votre héritage. Augmentez dans tous les fideles l'amour de la religion: faites gémir l'impie sur ses excès, & que tous les cœurs, réunis par la foi dans le sein de votre église, aspirent aux récompenses promises aux vrais adorateurs. Ainsi soit-il.





IIe SERMON
SUR
LA FAUSSETÉ
DE LA
PROBITÉ
SANS LA RELIGION.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere; sed potiùs timete eum qui potest animam & corpus perdere in gehennam.

Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, & ne peuvent pas faire périr l'ame; craignez plutôt celui qui peut condamner l'un & l'autre aux flammes éternelles. *S. Mathieu*, chap. 10.



INSI l'oracle de la vérité, le modele & la cause de toute justice, proposoit à ses disciples les motifs qui pouvoient assurer leur vertu, & former dans leur cœur un attachement constant

à leurs devoirs. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que ſur le corps. Vos vertus ſoutenues par les regards publics, & appuyées ſur les jugemens des hommes, tomberoient bientôt avec ces appuis fragiles. Craignez plutôt celui qui peut condamner le corps & l'ame aux flammes éternelles. Il voit tout; il perce le voile répandu ſur toutes les conſciences; & celui qui craint ſes jugemens, s'abſtient de toute injuſtice, parce qu'il ſait qu'aucun crime ne peut échapper à ſa vigilance : *Nolite timere eos qui occidunt corpus*, &c.

Il eſt donc vrai que l'idée d'une juſtice originelle, éternelle, invariable, la connoiſſance & l'amour d'un Etre infini, qui agit ſans ceſſe pour nous rendre bons & heureux ; la crainte des châtimens éternels, que ſa main vengereſſe prépare aux coupables, ou les eſpérances que l'on tire de la vertu, pour une vie plus heureuſe après la mort, peuvent ſeuls fixer les hommes dans la juſtice. Sans ces motifs, les loix les plus inviolables de la ſociété s'évanouiſſent, les mœurs n'ont plus de regle ; les idées de l'ordre ſont renverſées, la probité n'eſt qu'une chimere, & les vertus les

plus brillantes ne ſont que des raffinemens de l'amour-propre.

Ces vérités gravées dans tous les cœurs, ſe conſerverent toujours, quoique altérées par un mêlange de ſuperſtitions biſarres. Les plus ſages légiſlateurs regarderent la crainte des Dieux, comme un frein néceſſaire aux paſſions. L'idolâtrie préſentoit par-tout, ſous le voile des fables, l'idée d'une providence & d'un avenir heureux ou malheureux; & la main qui encenſoit follement l'inceſte & l'adultere, offroit en tremblant des ſacrifices pour appaiſer la Divinité qui puniſſoit ces crimes. Mais la religion chrétienne, en nous donnant des notions plus pures de l'Etre ſuprême, met ces vérités dans tout leur jour. Ses maximes condamnent toute probité née de l'orgueil, appuyée ſur les circonſtances, les occaſions & les jugemens des hommes. Elle nous ouvre des eſpérances plus nobles & plus ſublimes. Elle fixe notre inconſtance dans le bien, par des motifs toujours invariables; l'amour de l'ordre, l'attente des récompenſes promiſes à la vertu, la crainte d'un juge inexorable, qui pénetre dans les replis les plus cachés de la conſcience. *Nolite timere eos*, &c.

Tels ſont les motifs que l'impie s'efforce d'anéantir, & que j'entreprends de vous préſenter comme les ſeuls capables d'aſſurer la probité. J'ai tâché de vous prouver, dans un premier diſcours, que la probité des incrédules eſt fauſſe, parce que leurs principes ſont incompatibles avec la probité véritable. Mon but eſt de vous faire voir, dans celui-ci, que la probité des incrédules n'eſt jamais ſolide, parce que les motifs que lui laiſſe l'incrédulité, ſont inſuffiſans; vérité qui fera tout le partage de ce diſcours *Ave, Maria*.

PREMIERE PARTIE.

SI les hommes naiſſoient vertueux, l'amour de l'ordre & du devoir ſuffiroit pour aſſurer leur probité. La vertu a des charmes ſi puiſſans qu'elle entraîneroit tous les cœurs, ſi les nuages qu'élevent les paſſions, n'obſcurciſſoient jamais l'éclat de ſa beauté. Celui qui en connoît tout le prix, mépriſe la gloire, la fortune, les richeſſes. Privé de tout bien, il ſe ſuffit à lui-même. La ſatisfaction pure & tranquille, qu'il éprouve dans la pratique de ſes devoirs, bien ſupérieure à l'ivreſſe des ſens, lui tient lieu

des plaisirs frivoles, des acclamations publiques & des récompenses passageres.

Mais les passions forment dans nos cœurs, une opposition à l'ordre, qui nous éloigne sans cesse de la justice. L'attrait du plaisir corrompt nos premieres mœurs, & nous rend esclaves des penchans déréglés. L'orgueil ne cherche qu'à s'élever de degrés en degrés, & compte pour rien les obstacles que le devoir met à l'injustice de nos entreprises. L'ambition qui semble suspendre l'usage des plaisirs vifs & tumultueux, augmente encore la difficulté du retour à la vertu, que la lassitude & le dégoût qui suivent la débauche, faisoient espérer. Les jalousies dévorantes, les intrigues criminelles, les projets audacieux, remplissent tous les momens qu'elle dérobe à la volupté. Enfin, notre fragilité naturelle suffit, pour rendre la probité peu solide. Nos vices & nos vertus tiennent de notre inconstance. Les efforts que nous faisons dans la pratique des devoirs, lassent bientôt notre foiblesse. Les passions se réveillent, le crime perd son horreur, les charmes de l'innocence ne touchent plus assez vivement, & le cœur dégoûté de la vertu, devient terrible aux attraits du vice.

Il faut donc à l'homme, des motifs qui fixent son inconstance dans le bien, qui l'élevent au-dessus des obstacles, que les passions, la coutume & le faux honneur mettent à la vertu ; qui le précautionnent contre la séduction de l'exemple, & le danger des occasions ; des motifs toujours agissans, auxquels les circonstances & les différentes situations ne puissent rien changer ; qui l'attachent à la vertu, & qui l'éloignent du vice ; tels, enfin, que la religion nous les propose : l'espérance & la crainte d'un juge sévere qui sonde les cœurs, qui connoît nos intentions les plus secretes, qui récompense la vertu avec magnificence, & qui prépare aux coupables des châtimens éternels. *Nolite timere*, &c.

Or, mes freres, les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, anéantissent ces motifs, si propres à assurer la probité. Ils substituent, à l'espérance des récompenses & à la crainte des châtimens éternels, l'amour de la gloire, la crainte de l'infamie, des motifs dépendans du jugement des hommes, des regards du public, des circonstances, & qui ne peuvent assurer la probité dans toutes les occasions, où les passions s'élevent contre le devoir. Par conséquent, la

probité des incrédules n'eſt jamais ſolide, puiſqu'elle ne laiſſe à l'homme, que des motifs inſuffiſans, pour l'attacher à la vertu & l'éloigner du vice. Mettons dans tout leur jour, ces vérités ſi intéreſſantes.

L'eſpérance eſt le premier motif qui agit ſur nos cœurs ; le deſir d'être heureux dirige toutes nos affections ; & le moyen le plus ſûr pour attacher l'homme à la vertu, eſt de lui faire ſentir qu'il ne peut parvenir à la félicité, que par la pratique conſtante de ſes devoirs. Et tel eſt, mes freres, le puiſſant motif que la religion met en uſage, pour aſſurer la probité. Elle oppoſe à l'attrait des biens ſenſibles qui nous ſéduiſent, la grandeur des biens futurs ; elle nous ſoutient contre les dégoûts de la piété, par l'aſſurance du bonheur réſervé à notre perſévérance ; elle offre à la vertu ſouffrante des récompenſes éternelles ; elle fait ſentir à l'homme, qu'il eſt né pour le ciel, que les honneurs, les dignités, les richeſſes, ſont indignes de ſes recherches, & que tout ce qui l'attache ici-bas, l'arrache du ſein de ſon repos.

C'étoit cette eſpérance ferme qui ſoutenoit les juſtes de l'ancienne loi, dont nous admirons l'héroïſme dans la prati-

que des vertus. Moïſe, animé par les récompenſes promiſes à ſa fidélité, conduiſoit avec une extrême patience un peuple indocile, toujours prêt à le lapider, comme un impoſteur; parce qu'il préféroit, dit l'Apôtre, d'être affligé avec le peuple de Dieu, plutôt que de jouir d'une félicité paſſagere avec les Egyptiens idolâtres : *Reſpiciebat in remunerationem.* Job, comblé de toutes les faveurs du ciel, éprouve bientôt toutes les rigueurs de l'adverſité; ſes malheurs égalent ſes proſpérités; Dieu ſouffle ſur ſa poſtérité nombreuſe, & elle eſt effacée, comme les caracteres tracés ſur le ſable; une plaie affreuſe couvre ſon corps, ſes proches & ſes amis l'abandonnent, il demeure ſeul avec ſa vertu; & ſa vertu, affermie par l'eſpérance d'une gloire immortelle, triomphe de tous ſes malheurs : *Scio quod Redemptor meus vivit, & ſurrecturus ſum de terrâ.*

La probité, diſent les incrédules, n'a pas beſoin, pour ſe ſoutenir, d'être appuyée ſur l'eſpérance de l'immortalité : les mœurs réglées de quelques ſectateurs de l'impiété, & les excès que les Chrétiens ſe permettent, prouvent aſſez que le préjugé d'un avenir, ne

donne pas beaucoup d'empire sur les passions; quelle que soit la destinée de l'homme après cette vie, le témoignage d'une bonne conscience suffit pour le fixer dans la justice; la vertu est elle-même sa récompense; on est toujours heureux quand on remplit ses devoirs: d'ailleurs, l'amour de la véritable gloire est un motif assez puissant pour affermir la probité dans les grands cœurs; cette belle passion éleve l'esprit, ennoblit toutes nos actions, bannit des cœurs les sentimens bas & timides, forme, dans tous les âges, des hommes illustres, des citoyens utiles à la patrie, des princes dignes de l'amour des peuples & des éloges de la postérité: c'est la gloire qui réveille dans les grands, l'assoupissement de la paresse, qui arrache l'homme public au plaisir, qui soutient le magistrat dans ses pénibles fonctions; elle rend tous ses amateurs actifs, décidés, vigilans, capables de faire des efforts dans les occasions; au lieu que la religion engourdit ses sectateurs, les rend timides, scrupuleux, indécis, les jette dans une inaction nuisible; leur inspire de vaines terreurs, & les soumet à la pratique rigoureuse des vertus les plus austeres; vertus plus propres à former

une ſociété de ſolitaires, pleins de mépris pour les choſes de ce monde, qu'une ſociété d'hommes raiſonnables qui ſavent goûter les douceurs de la vie, & contribuer à tout ce qui peut la rendre agréable.

Tel eſt le langage des incrédules : ils s'efforcent de conſacrer une doctrine qui tend à la ruine des mœurs, & qui anéantit tous les motifs de la probité ; ils répondent à nos raiſons par des plaiſanteries frivoles ; ils rejettent ſur la religion, les excès qu'elle condamne dans les fideles ; ils oppoſent aux vertus ſolides des juſtes, une probité née de l'orgueil, & ſoutenue par les ſuffrages des hommes.

Qu'il eſt facile de venger l'honneur de la religion, & de renverſer cette idole de probité que l'impie veut élever ſur la ruine des vertus chrétiennes ! La religion rend l'homme ſupérieur aux événemens ; l'impiété le ſoumet aux caprices de la fortune : la foi, en couronnant la patience, donne la conſtance dans l'adverſité ; l'incrédulité nous laiſſe à notre foibleſſe : l'humilité évangélique donne de la réalité à toutes les vertus ; l'orgueil de la philoſophie n'en laiſſe que les apparences : l'homme formé par les re-

gards

gards publics, repréſente toujours ; ſa probité n'eſt que pour les ſpectateurs ; le juſte formé par la religion, eſt vertueux pour lui-même ; tout l'homme eſt dans le cœur, & c'eſt ſur le cœur que les motifs de la religion agiſſent.

Que le fidele eſt grand, mes freres, lorſqu'il remplit ſa deſtination avec ces vues ſupérieures ! Que ſa probité eſt ſolide, lorſqu'elle eſt appuyée ſur l'eſpérance des récompenſes éternelles ! Les occaſions ne l'autoriſent jamais contre le devoir, parce que le motif qui le fait agir, eſt indépendant des événemens & des révolutions du ſiecle : le ſecret & les ténebres ſont, pour lui, comme la lumiere & les regards publics, parce que Dieu, qui doit être ſon juge, le voit dans toutes les ſituations : le monde toujours injuſte le perſécutera ; la jalouſie réunira contre lui ſes traits les plus odieux ; ſa gloire, ſa fortune, ſa réputation pourront varier ; mais ſa vertu ne changera jamais, parce qu'elle n'attend pas ſa récompenſe, de l'eſtime & des ſuffrages inconſtans des hommes.

Trouvez, ſi vous le pouvez, la même ſûreté dans cette probité qu'affectent les incrédules. Quels motifs capables d'attacher au devoir peuvent reſter à des

hommes persuadés que tout finit avec le corps, & que la vertu demeure, après cette vie, sans récompense? Si nous ne sommes faits que pour passer un petit nombre de jours dans des occupations frivoles; si nous remplissons notre destinée, en jouant un rôle si méprisable, il est donc égal d'être juste ou injuste, religieux ou sacrilege, charitable ou dénaturé, puisque la vie présente, en finissant, termine la piece, & qu'un anéantissement éternel égale tous les hommes, en les confondant à jamais dans la nuit du tombeau? Si la mort ne met point de différence entre le juste & l'impie, c'est donc une folie de s'attacher à la vertu sur la terre, puisque la grandeur, les plaisirs, l'opulence, sont ordinairement l'apanage du vice; qu'il triomphe sans revers, tandis que la vertu est opprimée sans ressource, & que les méchans sont presque toujours les heureux du siecle.

Le témoignage d'une bonne conscience, motif que l'incrédule laisse à la vertu, ne suffit pas pour lui assurer des sectateurs. L'espérance des récompenses éternelles donne seule toute la vivacité à cette satisfaction que l'on goûte dans la pratique des devoirs: il est bien doux

de se rappeller des actions vertueuses, qui nous assurent un bonheur sans fin ; & ce motif sera toujours assez puissant sur des fideles persuadés de la vérité d'un avenir : mais ôtez cette espérance, le témoignage d'une bonne conscience n'est plus que le souvenir d'une action étrangere à notre bonheur, quoique conforme à l'ordre ; sentiment trop foible pour rendre l'homme supérieur à la violence des passions, & qui pourroit à peine le soutenir contre l'uniformité du devoir, & les dégoûts de la vertu.

Je sais que la gloire, cette idole des mondains, donne quelquefois les plus brillans spectacles ; que le desir des grandeurs & des distinctions du siecle, produit souvent des actions utiles à la société ; que l'amour-propre force les mondains à cacher leurs vices sous les apparences des vertus : mais ce respect humain, qui multiplie tous les jours les hypocrites, ne forma jamais un citoyen vertueux. Il proscrit les excès, il diminue le scandale, il confond le vice & la vertu sous le voile trompeur des bienséances ; mais les passions n'y perdent rien ; elles se retrouvent au fond du cœur, quoiqu'elles rendent un hommage forcé à la vertu, en s'honorant de

ſes apparences. L'amour de la gloire, dans les occaſions d'éclat, peut ſuppléer à l'amour du devoir; l'homme, alors en ſpectacle, ſe ſurmonte; les yeux du public lui prêtent une grandeur étrangere: mais dans le ſecret & la ſolitude, dans les devoirs obſcurs & domeſtiques, ces motifs ceſſent d'agir; l'homme eſt rendu à lui même; l'humeur & les paſſions reprennent le deſſus; les ténebres deviennent le tombeau des vertus que les regards publics avoient fait naître; & ces héros ſi grands, dans quelques occaſions, où la nature ramaſſe toutes ſes forces, ne ſont plus que des perſonnages vils & mépriſables, dans le cours des actions d'une vie commune.

Placez ces eſclaves de la gloire, dans ces circonſtances, où la gloire même les ſollicite contre le devoir, où le crime leur ouvre les portes de la fortune, où le ſuccès de leurs intrigues criminelles leur aſſure l'appareil des éloges, que le monde ne refuſe jamais à l'éclat & à la vanité, quoiqu'il ne donne qu'à la vertu les louanges ſinceres. Contens alors d'accorder leurs paſſions avec l'eſtime publique, ils ne s'embarraſſent pas de l'accorder avec leurs devoirs; ils attendent toutes leurs récompenſes du ſuffrage des

hommes. Que leur importe de les devoir à l'erreur ou à la vérité ? Avides des regards publics, ils préféreront sans doute des crimes heureux qui les donnent en spectacle, à des vertus qui les laisseront dans l'obscurité. Le vice, fécond en ressources, conduit souvent à la fortune, à l'élévation, aux distinctions du siecle ; c'est là l'écueil de toute probité, fondée sur la gloire humaine. La vertu seule mérite les récompenses éternelles : c'est là le triomphe de la religion & de la probité fondée sur ce motif.

En effet, mes freres, il faut à l'homme, pour affermir sa probité, des motifs applicables à toutes ses actions, qui soient d'un ordre exempt de vicissitude, & qui aient assez de force pour dompter ses penchans. L'attrait de la félicité remplit son cœur, dirige toutes ses affections : par conséquent, si le bien auquel il attache son honheur, n'exclut pas le crime, il devient indifférent pour le vice & la vertu ; & voilà le terme où conduit l'impiété, en bornant la félicité à l'usage des biens présens, qui s'acquierent souvent par l'injustice. La religion, au contraire, attache constamment au devoir, en proposant au-delà de cette

vie, un bonheur qui n'eſt accordé qu'à la vertu; puiſqu'il n'eſt pas poſſible que l'homme recherche ce bonheur, & ſe livre en même temps à des crimes qui l'en éloignent.

Les incrédules n'ont donc pas ſaiſi l'idée véritable de la religion. L'élévation de ſes motifs ne s'eſt pas fait ſentir à leur cœur; & leur pinceau étoit trop foible, pour exprimer la nobleſſe de ſes traits, lorſqu'ils nous ont repréſenté ſes ſectateurs ſcrupuleux, indécis, puſillanimes, préférant des pratiques arbitraires aux devoirs, étrangers à la ſociété par le dédain des choſes de la terre, & ſe faiſant honneur d'une inaction conſacrée par des œuvres pieuſes. La religion ne retranche rien aux devoirs de l'homme, du citoyen, du pere de famille. Elle préſente ſeulement des motifs qui attachent à ces devoirs, & des maximes qui les facilitent. La perfection qu'elle propoſe, eſt l'embelliſſement de l'humanité. Le ſoulagement des malheureux, la bonne foi, la juſtice, l'amour de la patrie, les actions utiles à la ſociété, ſont les premieres obligations qu'elle preſcrit: les jeûnes, les veilles, les abſtinences, ne ſont que des moyens, pour renverſer les obſtacles que les excès des

passions mettent à la pratique de ces devoirs. Elle condamne par-tout cette superstition, qui, plaçant la fin dans les moyens, se rend esclave des observances, pour conserver sans remords l'injustice du cœur. Ecoutez, disoit autrefois le Seigneur à ces hommes qui prenoient pour l'essentiel, ce qui n'en étoit que l'ombre & l'écorce : Que sert-il de vous parer du zele de ma loi ? Prétendez-vous m'honorer par vos sacrifices ? Qu'ai-je besoin du sang des boucs & des genisses ? Rompez tout pacte avec l'impiété : étouffez tous les sentimens de haine & de vengeance : tendez aux pauvres une main secourable : présentez un cœur innocent, & vous pourrez alors immoler vos victimes.

Il est vrai que Dieu, qui forme l'arrangement de l'univers, & qui attache à la religion le bonheur des peuples, s'est choisi des hommes qu'il tire du tumulte des affaires & des fonctions civiles, pour les consacrer à la priere, au service des temples, à la conservation des mœurs & du dépôt de la foi. Nouveaux Moïses, ils s'éloignent de la foule ; ils montent sur la montagne, pour recevoir les loix que le Seigneur dicte à son peuple ; ou ils levent leurs mains vers le ciel, pour

aſſurer aux combattans le ſecours du Dieu des batailles. C'eſt le comble de l'injuſtice de regarder cette portion de citoyens, comme inutile à la ſociété ; il faut être parvenu, comme l'impie, à ſe perſuader que le culte, l'inſtruction, les bonnes mœurs, l'aſſiſtance du Très-Haut, ne ſont pas néceſſaires au bien public & à la conſervation des empires.

Qu'il me ſoit permis de venger le fidele des imputations odieuſes des incrédules, & d'oppoſer à leur probité, celle qui eſt formée par la religion, & appuyée ſur ſes motifs. Mon expreſſion affoiblira, ſans doute, la beauté de ſes traits ; mais mon cœur goûte du plaiſir à la peindre, & voudroit poſſéder l'art d'intéreſſer pour elle. Que prétendent les incrédules, lorſqu'ils nous diſent, que la vertu de l'homme, qui met tout ſon bonheur dans l'attente d'une autre vie, eſt timide, ſcrupuleuſe, indéciſe ? Veulent-ils nous perſuader, que le fidele tient trop à la regle du devoir ; qu'il n'écoute que la voix de ſa conſcience ; qu'il ſacrifie toujours le bien phyſique au bien moral ; qu'il ignore l'art de ſe plier aux circonſtances, & de ſubſtituer la fourberie à la droiture, lorſqu'elle eſt plus utile ? Il balancera, ſans doute,

dans

dans le choix des moyens ; il les pesera au poids de l'équité, & il n'usera que de ceux qui sont conformes à ces loix : il blâmera ces raffinemens de la politique, dictés par la mauvaise foi, & qui ne couvrent que des injustices : il refusera d'entrer dans les sentiers tortueux de la fraude, & il méprisera ces succès momentanés, qu'elle ne doit qu'à l'irrégularité de sa marche : il sera, si l'on veut, étranger à la société, & il ne représentera pas sur le théâtre du monde, lorsque la ruse, l'injustice & l'artifice, joueront tous les rôles. Il n'a, dans ces tristes circonstances, qu'un service à rendre à sa patrie : c'est de laisser à ses concitoyens l'exemple d'une vertu sans tache, préférée à tous les avantages de la vie présente. Mais, placez-le dans ces occasions où la vertu peut déployer ses ressources ; où la grandeur d'ame devient nécessaire, pour renverser les obstacles ; où la bonne foi, la sincérité, la confiance, forment les liens de la société, & en font la sûreté : exigez qu'il renonce aux douceurs de la vie privée, & qu'il consacre ses travaux à sa patrie. Montrez-lui la perte de ses biens, de sa vie, de sa liberté ; rien ne sera capable de l'ébranler : vous trouverez en lui le ci-

toyen le plus actif, le plus décidé, le plus vigilant, le plus disposé à sacrifier tous ses intérêts au bonheur de ses semblables. Son courage ne sera pas cette chaleur de l'ame qui dépend du tempérament, des conjectures, des attentions, & qui se soutient par l'appareil des regards publics. Ce sera une résolution calme, ferme, inébranlable dans les divers événemens; qui met en usage les précautions & les ressources, & qui ne se précipite pas dans le péril sans l'appercevoir. L'espérance des récompenses eternelles, ce sentiment qui éleve l'ame sans la troubler, suffira pour lui faire envisager la mort d'un œil tranquille. Joad, ce pontife si zélé pour la loi, ce courage si fier, quoique nourri dans le repos & les fonctions du ministere, qui arma les foibles mains des Lévites, pour venger Israël, & qui sauva des fureurs d'Athalie, l'héritier de David, n'étoit soutenu que par sa religion, dans ce généreux dessein. Assuré d'une vie plus heureuse, s'il mouroit fidele à ses rois, il bravoit les efforts d'une reine homicide. La grandeur de son ame lui tenoit lieu de tout. Il craignoit son Dieu, & n'avoit pas d'autre crainte.

Que les incrédules vantent après cela ces héros de probité qu'ils opposent aux justes de l'évangile ! Qu'ils se flattent de former des citoyens zélés pour la patrie, fideles à l'amitié, sectateurs de la vertu, quoique partisans du plaisir ! Qu'ils étalent à nos yeux les titres & les inscriptions qui immortalisent la mémoire des philosophes élevés au-dessus des préjugés vulgaires ! Qu'ils nous reprochent que les maximes de l'évangile avilissent l'ame, & ne sont propres qu'à former des piétistes, de faux zélés & des superstitieux ! Déclamations frivoles ! Ces hommes vertueux, dont ils se font tant d'honneur, n'ont pour eux que l'erreur publique. Leurs vertus, tristes fruits de l'amour-propre, lui sont toujours subordonnées. Aujourd'hui, l'orgueil ou la crainte de la censure, les attache à leur parole : demain, l'intérêt ou la passion, les rendra parjures Les occasions ont fait naître leurs actions utiles à la patrie : d'autres circonstances les autorisant contre le devoir, en feront des sujets rebelles. Enfin, ils n'ont jamais que les apparences de la vertu, parce que tout est faux, tout est vide, dans un cœur que l'espérance des récompenses éternelles, ne fixe pas dans les

voies de la juſtice. *Nolite timere eos*, &c.

Les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, ôtent à l'homme l'eſpérance des récompenſes éternelles, ſeul motif capable d'attacher à la vertu : j'ajoute, qu'ils lui ôtent encore la crainte des ſupplices éternels, ſeul motif capable de les éloigner du vice.

SECONDE PARTIE.

L'ESPÉRANCE des récompenſes éternelles, n'eſt pas le ſeul motif pour affermir la probité. Quelque grandes que ſoient les promeſſes de la foi ; ſi l'anéantiſſement étoit la ſeule peine du crime ; ſi des ſupplices éternels n'étoient pas réſervés aux coupables, les hommes entraînés par leurs paſſions, préféreroient l'uſage momentané des biens ſenſibles, à la poſſeſſion de Dieu. Le vice, aſſuré de l'impunité, auroit plus d'attraits pour eux, que la vertu ſuivie des récompenſes ; & je ne crains pas de dire, que beaucoup de fideles portent au fond de leurs ames cette injuſte diſpoſition.

La crainte des peines éternelles, eſt donc un frein néceſſaire aux paſſions. Il eſt peu de ces ames nobles, que l'amour de l'ordre, & la reconnoiſſance, atta-

chent au devoir. Le commun des hommes eſt plus frappé par la crainte d'un avenir, que par tout autre motif. Le ſouvenir d'un Dieu vengeur, arrache le pécheur à ſes égaremens : il répand ſur toute ſa vie, un trouble qui la rend malheureuſe : il ne lui permet pas de goûter ſans amertume, les plaiſirs criminels. Les plus grands ſcélérats, ſur le point de commettre le crime, détournent leurs yeux pour ne plus voir le ciel, dont les juſtes jugemens les rempliroient de frayeur. Il faut, pour qu'ils pechent avec tranquillité, que le tumulte des paſſions, & l'ivreſſe des ſens, écartent le ſouvenir des flammes vengereſſes, & ferme leurs yeux à ce ſpectacle terrible. *Declinaverunt oculos ſuos, ut non viderent cœlum.*

Or, mes freres, tel eſt le ſecond motif que la religion met en uſage, pour fixer les hommes dans la juſtice : la crainte d'un juge ſévere, qui prépare aux coupables des ſupplices infinis. Elle peint aux yeux du pécheur, un Dieu vivant, terrible, inexorable, jaloux de la ſainteté de ſa loi, ſcrutateur des cœurs, & qui connoît les intentions les plus ſecretes : il cite devant lui, tous les peuples de l'univers : ſa voix puiſſante

rappelle les morts du fond de leurs sépulcres, & le souffle de sa colere allume les feux dévorans, où les méchans seront à jamais tourmentés. *Timete eum qui potest corpus & animam perdere in gehennam.* L'opulence & l'autorité mettent les puissans du siecle au-dessus de la sévérité des loix. Les grands crimes sont presque toujours suivis de l'impunité : mais dans le jour des vengeances, la noblesse du sang, l'éclat de la réputation, la distinction des talens, tous ces titres pompeux, dont les hommes couvrent ici-bas leur bassesse, seront comptés pour rien : le genre humain, tremblant & sans appui, n'aura d'autre grandeur, que celle de son juge. Le monarque, & les sujets seront jugés avec d'égales loix : le vice & la vertu mettront seuls de la différence entre les hommes. *Timete eum qui potest animam & corpus perdere in gehennam.*

Vous, dont l'orgueil semble insulter au maître de l'univers; puissans du siecle, qui gouvernez les hommes avec dureté, & qui ne connoissez d'autres loix que vos caprices : l'aveugle fortune a jusqu'ici favorisé vos entreprises; vos actions ont épuisé toutes les louanges; & la flatterie, compagne assidue de la puis-

ſance & de l'autorité, vous promet encore au-delà du tombeau, les louanges de la poſtérité. Ecoutez l'arrêt terrible, que la vérité oppoſe aux vaines promeſſes de l'adulation : cette inſenſibilité pour les malheurs des hommes, dont vous auriez dû faire la félicité ; cette paſſion injuſte de la gloire, cette exceſſive magnificence, fondée ſur les concuſſions & ſur les rapines ; tant de vices brillans, que la flatterie érigeoit en vertus, feront pour vous, une ſource de remords éternels : une lumiere importune vous découvrira toute leur difformité. L'autorité dont vous avez abuſé, rendra votre jugement plus rigoureux. Vous paierez avec uſure l'impunité dont vous avez joui ſur la terre ; car les puiſſans, dit le Seigneur, feront puiſſamment tourmentés : *Potentes autem potenter tormenta patientur.*

Que cette penſée eſt capable de tenir les hommes dans l'ordre ! Dieu eſt le témoin & le vengeur des crimes les plus ſecrets : ils peuvent éviter la cenſure publique ; mais ils ne peuvent échapper aux regards perçans de cet œil qui ne s'endort jamais. Le Seigneur citera, ſans exception de perſonne, les coupables à ſon tribunal ; & la ſentence, auſſi ſévere

qu'irrévocable, s'exécutera par des tourmens éternels. Falloit-il, ô mon Dieu ! que l'incrédulité bannît des cœurs, cette crainte salutaire qui trouble la fausse paix des ames criminelles ! & puisque, malgré vos foudres & vos flammes vengeresses, l'iniquité prévaut encore sur la terre, quel spectacle affreux de crimes présentera l'univers, si l'homme regarde comme une foiblesse, la crainte d'un avenir, le seul frein qui reste aux passions, & le motif le plus ordinaire de la probité ! L'ambition ne connoîtra plus d'obstacles ; le voluptueux se livrera sans remords aux plaisirs les plus infames ; le scélérat se plongera, sans effroi, dans la nuit du tombeau, & l'impunité deviendra l'amorce de tous les crimes.

Ce dangereux interprete d'Epicure, qui a su orner son systême ténébreux des images brillantes de la poésie, a bien compris qu'une philosophie qui laisse le vice sans punition, ouvre le chemin du crime, & révolte ceux qui conservent quelqu'amour pour la vertu. Il entreprend de justifier ses dogmes impies de cette imputation : il s'efforce de prouver que la crainte de l'infamie & des peines infligées par les loix, suffisent pour conserver l'ordre dans la société : il met à

la place des tourmens à venir, les agitations d'une conſcience criminelle. Les hommes, ſelon lui, pour réſiſter aux paſſions, n'ont pas beſoin d'être troublés par les frayeurs d'un avenir. La lumiere importune qui montre aux coupables leur difformité, venge aſſez la vertu du mépris qu'ils ont pour elle. Punis ſur la terre par leurs propres remords, ils n'ont rien à craindre dans les enfers. La mort met fin à leurs déréglemens : elle doit auſſi terminer leurs ſupplices.

A quoi l'incrédulité eſt-elle réduite, ſi, pour préſerver des crimes les plus noirs, elle n'a pas de motifs plus puiſſans que les remords & la crainte de l'infamie? Les agitations d'une conſcience criminelle ſont, il eſt vrai, la premiere peine des coupables, comme la ſatisfaction que l'on goûte dans le témoignage d'une bonne conſcience, eſt la premiere récompenſe de la vertu. Les plus grands pécheurs ne peuvent étouffer ce cri de la nature qui les rappelle à leur devoir, ni éteindre cette lumiere qui découvre leur difformité : mais ces remords doivent être fondés ſur la crainte des ſupplices éternels. Sans cette crainte, le crime perd ſon horreur : il n'eſt plus ſuivi de cette frayeur ſalutaire, ſupé-

rieure au tumulte des passions, qui se fait sentir au pécheur, malgré l'ivresse des sens, & qui empoisonne tous ses plaisirs. L'oubli d'un Dieu vengeur, sera toujours la ressource assurée contre les agitations de la conscience ; & les incrédules, en niant la vérité d'un avenir, ne cherchent, sans doute, qu'à se procurer dans le crime, une affreuse sécurité.

La crainte des peines infligées par les loix, est un motif insuffisant pour rendre solide la probité, si la religion ne fait pas respecter l'autorité du législateur. Ne donner pour appui aux loix les plus séveres, que la vigilance souvent trompée, le zele quelquefois équivoque des juges, c'est les exposer à des infractions continuelles. Combien de crimes qui échappent à la connoissance des magistrats! combien de criminels trop puissans & trop accrédités pour être punis! Quel frein restera t-il à un coupable assuré de l'impunité, si la foi ne lui montre un Etre suprême, jaloux de l'exécution des loix, témoin inévitable de la maniere dont elles sont observées, & vengeur inflexible du mépris que l'on en fera!

D'ailleurs, il est des occasions, où la méchanceté des hommes abuse de l'au-

torité des loix, pour opprimer l'innocence; où le refus de satisfaire une injuste passion, change en persécuteurs de la vertu, ceux qui devroient en être les protecteurs; où l'attachement au devoir, nous expose à la perte de la fortune, de l'honneur, de la vie: la vertu timide, scrupuleuse & peu défiante, tombe souvent dans le piege, que lui dresse le vice fécond en ruses & en artifices. La calomnie lui ravit les suffrages publics; la jalousie la persécute; un lâche intérêt la sacrifie: chaque siecle nous fournit là-dessus, de tristes exemples. Or, mes freres, dans ces circonstances, n'est-il pas certain que l'homme, qui regarde les peines éternelles comme des chimeres, préférera sa vie & sa fortune à son devoir? Uniquement touché des biens du siecle, la mort est pour lui le plus grand des malheurs: il ne craindra donc pas de conserver sa vie, sa réputation, sa fortune, aux dépens de sa vertu. David veut-il jouir de son adultere? l'élite de son armée est bientôt exposée à une mort certaine, pour faire périr le seul témoin incommode à son incontinence. Joab, qui devoit s'opposer à sa passion, lui applanit les voies du crime. Il sacrifie, sans peine, son devoir à sa

fortune, & à la faveur de son maître. Voilà la foiblesse de toute probité fondée sur la crainte des hommes. Susanne, au contraire, sollicitée au crime par les juges d'Israël, remet entre les mains de Dieu, les intérêts de sa vertu : sa mort est assurée, si elle résiste à leurs infames passions ; mais la perte de la vie est vile à ses yeux, lorsqu'elle la compare aux feux dévorans, où les coupables seront à jamais tourmentés. Son point de vue commence, où les biens du siecle prennent fin. Elle aime mieux tomber entre les mains des hommes injustes, que dans celles du Dieu vivant, vengeur éternel de son infidélité. Voilà ce qui constitue l'essence de la vertu, & ce qui distingue la probité véritable, du faux honneur & de la chimere de la réputation. Ne craignez pas ceux qui n'ont de pouvoir que sur le corps, & ne peuvent faire périr l'ame : craignez plutôt celui qui peut condamner l'un & l'autre aux flammes éternelles. *Nolite timere eos*, &c.

La crainte des supplices éternels paroît, en effet, le plus puissant motif pour résister à l'attrait des faux plaisirs. L'espérance des récompenses promises à la vertu, peut attacher les hommes à la justice ; mais cette espérance puise toute

ſa vivacité dans l'amour des biens céleſtes ; & cet amour eſt toujours foible dans des cœurs entraînés par la violence des paſſions. La crainte de l'enfer, au contraire, agit de toute ſa force, dans les circonſtances où les paſſions déploient toute leur activité. Plus l'attrait de la volupté eſt ſéduiſant, plus l'image des peines éternelles eſt terrible ; & les charmes d'une vie ſenſuelle, ne peuvent qu'augmenter l'horreur des ſupplices réſervés aux coupables.

En vain les incrédules s'efforcent d'ôter à la religion l'avantage d'être la baſe de la probité, en niant que la crainte d'un avenir puiſſe influer ſur les mœurs. Ce n'eſt pas, diſent-ils, dans la doctrine dont tous les hommes ſont perſuadés, qu'il faut chercher le véritable motif de leurs actions. On ne le trouve que dans les goûts qui les dominent, dans les penchans qui les entraînent, dans les paſſions qui ſont nées avec eux, & que l'habitude a fortifiées. Tout cela eſt indépendant de la religion. La foi aux vérités chrétiennes, n'exclut pas les paſſions les plus vives ; & l'on peut être incrédule, ſans aucune inclination vicieuſe. C'eſt donc dans le tempérament, mobile univerſel, qu'il faut chercher l'origine des

mœurs. Les loix ne ſont obſervées qu'autant qu'elles favoriſent l'inſtinct. Le phyſique l'emporte toujours ſur le moral ; & des nations entieres ne ſe livrent à des excès qui nous font rougir, que parce que leur conſtitution les tourne vers le vice, avec une force que la raiſon ne peut ſurmonter.

Ainſi l'incrédule, forcé de s'envelopper long-temps dans des ténebres épaiſſes, développe enfin ce ſyſtême affreux, qui tend à raſſurer les hommes dans l'horreur du crime, à étouffer les remords, & à faire regarder les excès des paſſions, comme des penchans innocens que la nature tranſmet, & que la nature juſtifie. A Dieu ne plaiſe que nous adoptions cette doctrine, qui regarde le tempérament comme la cauſe unique de nos vices & de nos vertus ! Les vertus chrétiennes ſont ſi ſupérieures à la nature, que c'eſt une folie de les lui attribuer. Souvent elles ne s'acquierent, qu'après avoir vaincu par de longs & pénibles combats, le goût, l'humeur & les penchans : nos crimes mêmes ſont la ſuite d'un choix volontaire. L'homme eſt libre dans l'uſage de ſes paſſions : il peut les réprimer par ſes efforts ; & quel que ſoit leur empire, la crainte des ſupplices

éternels est un motif puissant pour en arrêter la violence ; puisqu'il est d'expérience qu'on peche avec plus de facilité, lorsque le crime qui flatte le cœur cesse de paroître odieux en lui-même, & dangereux dans ses suites. L'évangile, qui ouvre sous les pieds du pécheur les gouffres de l'enfer, facilite du moins l'exercice de la vertu, en présentant les dangers du crime. Mais l'impie, en étouffant cette crainte, applanit le chemin du vice ; il leve l'obstacle ; il ôte de la balance le seul poids qui, dans l'instant d'une délibération, peut nous faire pencher vers la vertu ; & malgré tous ses sophismes, il y aura toujours entre la religion chrétienne & l'incrédulité, une différence aussi flétrissante pour l'une, que glorieuse pour l'autre : c'est que le christianisme, par ses vues supérieures, a le mérite de toutes les vertus des chrétiens, sans être responsable de leurs vices ; au lieu que l'irréligion, anéantissant tous les motifs de la probité, se rend coupable de tous les crimes des incrédules, & ne peut se prévaloir de leurs bonnes actions.

Oui, mes freres, le contraste des maximes du christianisme & de la doctrine des impies, fait voir tout l'avantage

d'une religion, dont l'unique but est de rendre les hommes bons & heureux. Ses promesses & ses menaces sont des exhortations touchantes à la vertu, & des motifs puissans pour éloigner du vice : elle touche tous les ressorts du cœur, pour les diriger au véritable bonheur : elle sauve également par la frayeur & l'espérance. Que pouvoit-elle faire de plus, pour affermir la probité, que d'effrayer les coupables, par la vue des supplices éternels ? Si quelques fideles sont vicieux malgré ces motifs, la perversité de leurs cœurs est la cause de tous leurs crimes ; la religion n'y a aucune part : elle ne tend qu'à les rendre justes & heureux : c'est l'homme qui se damne, & la religion qui le sauve. Mais l'impiété, qui confond tous les devoirs, & qui anéantit tous les motifs capables d'attacher à la vertu, facilite les excès des passions, rend la probité dépendante de l'inconstance du cœur, & n'influe jamais sur les actions vertueuses. Si ses partisans montrent quelquefois des sentimens conformes à la loi, c'est que la droiture de leur cœur l'emporte, dans ces occasions, sur la perversité de leur doctrine. Il faut qu'ils la contredisent, lorsqu'ils veulent être vertueux ; & ils deviendroient

deviendroient des monſtres, ſi leurs principes paſſoient dans leurs mœurs.

La religion offre tout-à-la-fois un ſpectacle bien conſolant & bien terrible. Elle rend à l'homme l'immortalité que l'impiété lui ravit : elle lui fait voir ſon ame ſurvivante à la deſtruction de ſon corps : elle ouvre à ſes yeux une patrie, où Dieu récompenſe la juſtice. Cette eſpérance le ſoutient dans les peines de ſon exil, & devient un gage précieux des biens futurs. Elle diminue les horreurs du trépas, & montre le néant de tout ce qui n'eſt pas éternel. Il faut en convenir ; l'attente d'une vie plus heureuſe peut ſeule élever l'homme au-deſſus de la douleur & des événemens. L'ivreſſe de la gloire n'eſt qu'une ſurpriſe de l'ame ; la conſtance du philoſophe, un ſacrifice à la vanité ; le courage de l'impie, un affreux déſeſpoir. Il n'y a que l'eſpérance d'un honheur éternel, qui puiſſe faire enviſager la mort d'un œil tranquille. Etienne, expirant ſous une grêle de pierres, voit les cieux ouverts pour le recevoir. A cette vue, ſon ame s'éleve au-deſſus de la douleur, oublie l'injuſtice de ſes ennemis, & prie pour ſes perſécuteurs. L'orgueil, l'enthouſiaſme, ou les regards publics, ne

forment pas ces ſentimens ſi généreux. Ils naiſſent, dans ces derniers momens, d'une impreſſion plus forte de la vérité, des charmes plus touchans de la juſtice, & de la certitude des récompenſes. *Ecce video cælos apertos.*

Mais la religion, ſi conſolante pour le juſte, change de face, & devient, pour le pécheur, affreuſe & terrible. Elle le trouble par ſes menaces; elle empoiſonne la douceur de ſes voluptés; elle le rend malheureux dans le ſein du plaiſir; elle lui ôte la reſſource du néant auquel il aſpire; elle lui montre Dieu comme un vengeur inexorable, qui uſe d'une lenteur adorable dans ſes châtimens, mais qui exerce enfin ſa juſtice, en précipitant les coupables dans les feux éternels. *Timete eum qui poteſt animam & corpus perdere in gehennam.*

C'eſt donc en vain que les incrédules affectent une probité indépendante des motifs de la religion. La certitude des peines & des récompenſes éternelles, qui éleve l'homme au-deſſus de tout ce qui paſſe, peut ſeule le fixer dans la juſtice. Un cœur vide de la crainte de Dieu, eſt toujours ſoumis à l'empire des paſſions. Ses vertus ſont fauſſes, ou peu ſolides; ſes plus belles actions ſont dés-

honorées par les vils reſſorts qui les produiſent ; & toute ſa gloire n'eſt qu'une ignominie. *Stultorum exaltatio ignominia.*

Grand Dieu ! ne ſouffrez pas que l'impiété prévale ſur la terre : confondez à jamais ces hommes qui operent l'iniquité par principes, qui regardent comme une folie, la doctrine ſainte qui nous prêche l'innocence, & qui ne trouvent de ſupériorité de raiſon, que dans celle qui leur fait une leçon continuelle de tous les vices : augmentez dans les fideles, l'attachement à votre ſainte loi. Que leur zele pour ſa défenſe, ſoit réveillé par l'exemple des paſteurs : que leurs oreilles ſoient fermées aux blaſphêmes des incrédules : que l'affreuſe diſtinction dont ces impies ſe flattent, ſoit pour eux un opprobre : qu'ils ne paroiſſent plus ſur la terre, que pour être le rebut & l'anathême de tous les hommes. Ou plutôt, ô mon Dieu ! rappellez ces malheureux à la connoiſſance de la vérité : diſſipez ce nuage épais que les paſſions forment devant leurs yeux : changez leurs cœurs, dont le déréglement les a conduits à l'irréligion. Qu'ils deviennent juſtes, ſinceres, chaſtes & tempérans : alors, loin de ſe-

coi er le joug de la foi ; loin de chercher une ressource affreuse dans le néant, l'espérance de l'immortalité sera leur plus douce consolation : ils soupireront, avec nous, après ces jours heureux, où le pere des miséricordes fera part aux élus des récompenses éternelles. Ainsi soit-il.





SERMON
SUR
LE BONHEUR
DES JUSTES.

Beati mundo corde !

Heureux ceux dont le cœur eſt pur ! *S. Mathieu*, chap. 4.



UEL contraſte étonnant, mes freres, forment les maximes du monde, & celles de l'Evangile ? L'un ne connoît d'autre bonheur, que celui de ſatisfaire ſes paſſions, & de ſe livrer aux charmes de la volupté ; l'embarras des affaires & les occupations du ſiecle, lui paroiſſent ſeuls dignes de remplir les

momens qu'il ne consacre pas à ses plaisirs ; & rien ne peut le charmer, que les dehors éclatans de la vanité, la pompe, la magnificence, la supériorité des talens, & ces qualités qui nous élevent au-dessus des autres hommes, dans le commerce de la vie. L'Evangile, au contraire, nous propose comme véritablement heureux sur la terre, des justes qui ont vécu dans le mépris d'eux mêmes, qui ont su donner des bornes à leurs desirs, & réprimer les passions qui troublent la tranquillité de l'ame, dont la vie a été une pénitence continuelle, & qui semblent n'avoir goûté d'autre douceur, que celle qui naît d'une conscience sans reproches. *Beati mundo corde.*

La vérité de cette maxime qui attache le bonheur à la vertu, quoique mise dans un plus grand jour par la lumiere de l'Evangile, perçoit déja à travers les ténebres de l'idolâtrie : l'idée d'un sage heureux par la modération, étoit l'idole de la philosophie païenne. Elle connut la nécessité de réprimer les passions; elle plaça la félicité dans la pratique des devoirs ; elle donna des éloges magnifiques à cette indépendance, qui éleve l'homme au dessus des événemens ; elle chercha la véritable grandeur, dans le mépris

des choses humaines. Ces maximes étoient frappantes ; l'enthousiasme de la vertu, sembloit les inspirer ; elle les débitoit avec cette ostentation qui éblouit les esprits : mais ces leçons se perdoient, pour ainsi dire, dans le vague des airs ; elles ne pouvoient porter jusqu'au cœur, le détacher des faux biens, & lui donner cet empire sur les passions, dont le philosophe faisoit dépendre son bonheur.

Ce que la beauté simple de la vertu, & les vains préceptes de la philosophie, ne pouvoient opérer ; Jesus Christ, le seul législateur qui a pu toucher les cœurs, en éclairant les esprits, l'a exécuté ; il a rendu la vertu aimable ; il a découvert le véritable bonheur, & donné en même temps des forces pour y parvenir. Ce maître du genre-humain, n'a pas seulement fait entendre cette maxime si opposée aux préjugés du monde : Heureux, non celui qui remplit la terre du bruit de ses victoires, qui fait servir à ses plaisirs toutes les passions des hommes, qui s'éleve au dessus des autres, par la supériorité des talens, ou qui fixe des yeux jaloux, par l'éclat d'un faste orgueilleux ; mais celui dont l'ame est sensible aux cris du malheureux, qui répand ses bienfaits sur l'indigent, qui

n'estime que la vertu, & qui ne goûte que les plaisirs de l'innocence ! *Beati mundo corde.* Jesus-Christ a gravé ces vérités dans les cœurs, & les a fait influer sur les mœurs de ses disciples. L'univers étonné, a enfin vu sortir de cette école de la sagesse, des justes élevés au dessus de tout ce qui passe; riches par leur modération, grands par leur désintéressement, contens dans la pauvreté, tranquilles dans le sein de la douleur, & heureux dans toutes les situations, par l'attente des récompenses promises à la vertu. *Beati mundo corde.*

C'est ce tableau de la félicité des justes, que j'entreprends d'exposer à vos yeux; vous verrez que la justice chrétienne, rend l'homme aussi heureux qu'il peut l'être sur la terre, parce qu'elle diminue toutes ses peines, & qu'elle augmente tous ses plaisirs; deux vérités que j'entreprends de développer, & qui feront tout le partage de ce discours.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

L'Homme doit s'attendre à souffrir sur la terre, & le plus grand bonheur n'est jamais sans mêlange de peines. Cette vérité,

vérité, que la révélation a conciliée avec la raison, en montrant l'affliction comme une suite du crime, est mise, par le sentiment, au-dessus des illusions du sophisme : il n'est pas besoin de présenter l'esclave gémissant dans les fers, le tyran victime de ses soupçons, ou la vertu succombant sous les efforts de l'injustice, pour peindre les miseres de l'homme : les situations les plus heureuses, fournissent des traits au tableau de nos malheurs; les alarmes, les chagrins, les inquiétudes, naissent du sein de l'abondance; la douleur est à la suite du plaisir; le dégoût & la langueur habitent le séjour de la volupté; & la destinée la plus brillante, ne fait qu'augmenter ce joug d'affliction, que le Créateur a mis sur la tête d'un pere coupable. *Grave jugum super filios Adæ.*

Une réflexion que l'expérience fait naître, prouve encore la nécessité des souffrances; c'est que l'homme ne forme pas l'arrangement de l'univers, qu'il ne tient pas dans ses mains la chaîne des événemens, que sa prévoyance est trop bornée, pour mettre sous ses yeux tous les dangers; que les obstacles sont trop multipliés, pour qu'il puisse les surmonter; que le contraste des passions

varie à l'infini la ſcene du monde, fait ſuccéder les revers aux ſuccès, lie les effets à des cauſes imprévues, forme un chaos, où notre ſageſſe ſe perd, & que la prudence humaine ne peut empêcher tous les maux qui nous menacent.

La félicité parfaite, une vie ſans amertume, ſans privation, ſans douleur, n'eſt donc pas le partage de l'homme ſur la terre : il n'eſt pas en ſon pouvoir de ſe garantir de tous les maux ; mais il peut en éloigner pluſieurs ; ſe dédommager de ceux qu'il ſouffre, par le mérite de la patience ; ſe conſoler de la perte des biens préſens, par l'eſpérance du bonheur éternel : il lui reſte toujours un moyen de diminuer ſes peines ; c'eſt de pratiquer la vertu, d'aimer Dieu par deſſus toutes choſes. Les reſſources de la prudence ne peuvent ſuppléer à cette diſpoſition du cœur ; & , quel que ſoit l'arrangement de l'univers, la ſituation du juſte eſt moins malheureuſe que celle du pécheur.

Pour vous faire entrer dans une vérité ſi honorable à la vertu, remarquez avec moi, mes freres, que les plus grands maux de la vie préſente naiſſent du déſordre des paſſions, & que leurs illuſions ſont la ſource de nos chagrins. Nos

erreurs, dit saint Ambroise, nous rendent malheureux : *Causa laboris ignorantia.* Nous donnons trop de prix aux biens présens : voilà pourquoi les pécheurs qui les perdent, ne trouvent plus de consolation, ni en eux-mêmes, ni dans les autres créatures, ni dans la religion. Le juste, au contraire, dont les affections sont réglées par la charité, & qui préfere la vertu à tous les biens terrestres, trouve dans l'adversité, des motifs de consolation : dans le témoignage de sa conscience, dans le spectacle du monde, dans les espérances de la foi : trois réflexions qui vous feront voir que la justice chrétienne diminue nos peines. Développons ces idées.

Le témoignagne d'une bonne conscience est le premier avantage du juste dans l'affliction. La loi, dit l'Apôtre, est gravée dans nos ames : nous y portons les principes de la vertu. Si elle n'est pas le premier de nos penchans, nous sentons qu'elle est le premier de nos devoirs. Au milieu des passions qui transportent, une lumiere importune découvre leurs égaremens ; elle force le pécheur à condamner le crime qu'il se permet ; & elle lui reproche ses plaisirs injustes, dans le temps même qu'il les goûte. Il faut ce-

pendant en convenir ; lorsque tous les événemens s'accommodent à nos vues, que tout rit à nos penchans, & que le monde nous offre tous ses charmes, la voix de la conscience se fait moins entendre ; des diversions agréables affoiblissent ses impressions ; l'ame, trop éprise des biens dont elle jouit, sent à peine le prix de la vertu, & semble se consoler de sa perte par des dédommagemens. Le charme de l'espérance, l'illusion de la gloire, l'ivresse de la volupté, forment ce prestige continuel, qui éblouit l'esprit en séduisant le cœur, & que le Sage appelle l'enchantement de l'erreur ; *fascinatio nugacitatis*. Mais dans l'adversité, tout change aux yeux du pécheur ; l'illusion se dissipe ; le prestige s'évanouit ; son ame, n'étant plus distraite par la variété des plaisirs, se replie sur elle-même, & découvre sa difformité ; le reproche de l'injustice se joint à l'amertume de ses disgraces, & il reste également accablé par ses privations & par ses remords.

En effet, mes freres, quelle consolation le pécheur peut-il trouver dans l'affliction ? Tout ne concourt-il pas à augmenter ses peines ? Le souvenir du passé n'est-il pas encore plus triste pour lui,

que l'expérience du préſent ? Peut-il ſupporter le ſpectacle d'une vie, où des privations dures ont ſuccédé à des plaiſirs criminels ; où des moyens injuſtes n'ont amené que des revers accablans ? Quel chagrin, lorſqu'il ſe rappelle tout ce qu'il a ſouffert, pour un monde où il éprouve tant de dégoûts, pour des richeſſes qui lui ont échappé avec tant de facilité, pour des projets inutiles, qui lui laiſſent tant de remords ? Hélas ! ſe dit pour lors à lui-même le pécheur, ma vie a été pleine d'agitations, d'aſſujettiſſemens, de contrainte : j'ai ſacrifié mon repos & ma conſcience à mes paſſions : j'ai voulu amaſſer des tréſors : j'aſpirois aux grandeurs ; je les pourſuivois avec tant d'ardeur, que tous les moyens me paroiſſoient légitimes pour y parvenir : l'eſpérance du ſuccès juſtifioit à mes yeux la honte des moyens. J'ai employé la fraude & la violence ; j'ai ſupplanté des rivaux ; j'ai dépouillé l'orphelin ; je me ſuis avili par des baſſeſſes ; j'ai commis des crimes : il m'en auroit moins coûté pour aſſurer mon ſalut éternel, que pour ſatisfaire mes paſſions. J'ai tout fait pour le monde, & je comptois y trouver toute ma ſatisfaction ; cependant je n'y trouve que des

amertumes & des disgraces ; je ne jouis pas même de ces faux biens ; l'amour excessif qui m'y attache encore, me fait sentir plus vivement leur perte. Tous mes jours coulent dans l'infortune ; mes songes flatteurs ont été dissipés par l'adversité : je n'ai plus ni les agrémens de l'erreur, ni les avantages de la vérité. Falloit-il donc tant de peine, pour tout perdre ? & n'ai-je été coupable, que pour devenir plus malheureux ? *Lassati sumus in viâ iniquitatis.*

C'est ainsi que le poids d'une conscience criminelle augmente les peines du méchant, en ajoutant au sentiment de ses pertes, le mépris & l'opprobre. Le vice est à peine apperçu, lorsqu'il est joint à la prospérité ; mais l'adversité en découvre toute la difformité ; & lorsqu'il a succombé, après avoir épuisé les ressources de l'injustice, il tombe dans l'opprobre & dans l'avilissement. La vertu, au contraire, diminue toutes les peines du juste ; & si elle ne lui assure pas tous les biens présens, elle est du moins le plus grand motif de consolation dans ses malheurs. L'homme vertueux n'est jamais avili par l'infortune ; il s'honore même souvent de ses disgraces ; il les chérit, lorsqu'elles sont une suite de

l'attachement constant au devoir ; & il se croit plus grand, lorsqu'il a tout perdu pour conserver la vertu. Voyez Jérémie dans l'obscurité de sa prison. Quelle élévation dans ses sentimens ! quelle dignité dans ses plaintes ! quel triomphe sur ses persécuteurs ! Ni les menaces des puissans, ni les fureurs de la multitude, ne peuvent l'ébranler. La noble confiance qu'il a dans sa vertu, le rend supérieur à tous les efforts du monde. Plus ses maux sont violens, plus sa constance l'éleve ; plus les sacrifices qu'il fait au devoir sont pénibles, plus il goûte de satisfaction, après les avoir faits, & pour se consoler de toutes ses peines, c'est assez qu'il se dise : je souffre pour la justice : il vaut mieux mourir innocent, que de vivre criminel. Ah ! mes freres, si ces grands exemples vous touchent ; si le récit de ces actions fait naître dans vos ames un intérêt si vif, quelle satisfaction ne devoient pas goûter les justes qui ont pratiqué ces vertus ! Qu'il est doux de pouvoir se dire dans l'affliction & la douleur ! J'ai pris le meilleur parti, en m'attachant à Dieu seul : dans le temps même que le monde s'offroit à mes yeux dans tout son éclat, je l'ai regardé comme un songe ; j'ai vu son in-

conſtance & ſa fragilité ; j'ai mis de la différence entre ce qui paſſe , & ce qui doit ſubſiſter éternellement ; j'ai donné des bornes à mes paſſions ; je n'ai écouté ni l'ambition , ni l'avarice ; & le crime heureux n'a jamais ſéduit mon cœur. Quel avantage n'ai-je pas trouvé , en donnant à la vertu la préférence ſur tous les biens préſens ! Tant que la providence les a répandus ſur moi , j'en ai joui ſans remords ; & lorſqu'elle me les ôte , je les perds avec moins de regret. Si mes affections étoient déréglées ; ſi les grandeurs , les plaiſirs , les richeſſes , euſſent fixé mes deſirs , quel ſeroit mon ſort , aujourd'hui que l'adverſité me dépouille de tous ces biens ? Le ſentiment de mes pertes , ſeroit encore augmenté par la force de mes attachemens ; la violence de mes deſirs rendroit mes privations plus dures ; mais la modération que j'ai conſervée dans la proſpérité, me ſoutient contre les diſgraces. Je perds avec moins de regret , ce que j'ai poſſédé avec moins d'attachement. La douce confiance qui naît de l'innocence du cœur , ſuffit pour remplacer l'attrait des eſpérances humaines. Dieu ſeul peut faire ma félicité. Je l'ai compris , au milieu des ſatisfactions du monde ; je le

ſens encore dans l'affliction ; je goûte davantage la vertu qui me reſte ſeule ; & ce bien eſt d'un ſi grand prix à mes yeux, que je ne voudrois pas le ſacrifier, pour obtenir tous les autres.

Ce n'eſt pas que les juſtes ne doivent gémir, en repaſſant les égaremens de leur vie, & ſe regarder comme dignes des maux qui les affligent. Les conſolations qui naiſſent du témoignage d'une bonne conſcience, ſont toujours mêlées avec les larmes du repentir ; & il n'eſt point d'homme qui ne ſoit aſſez coupable devant Dieu, pour ne pas imputer ſes malheurs à ſes crimes. David, après les rigueurs d'une longue pénitence, ne pouvoit oublier ſon injuſtice. Urie, diſoit ſans ceſſe ce roi vertueux, m'étoit connu comme un des forts d'Iſraël, & des plus fideles à ſon prince ; cependant, je lui ai ôté l'honneur & la vie. O Seigneur ! délivrez-moi de ſon ſang ; la plaie que je lui ai faite par les traits des Ammonites, eſt ouverte devant mes yeux, & mon péché eſt toujours contre moi : *Et peccatum meum contra me eſt ſemper.* Que n'eût il pas fait, pour ſe délivrer d'un reproche ſi ſanglant ? Sans doute, David innocent auroit été moins malheureux ; & cette vérité doit nous convaincre du

prix de la vertu, puiſque, dans toutes les ſituations, le crime eſt le plus grand des malheurs. Mais quelle différence entre les larmes du pénitent, & les remords du pécheur ! entre les regrets d'une ame juſtifiée, & les déchiremens d'une conſcience criminelle ! entre l'horreur du vice qui n'eſt plus dans le cœur, & le reproche du crime qui eſt encore dans la volonté ! Le juſte, en gémiſſant ſur ſes égaremens & ſes foibleſſes, condamne ce qu'il n'aime plus ; ſon cœur & ſa raiſon, ſes lumieres & ſes inclinations ſont d'accord. Sa triſteſſe & ſa joie naiſſent du même principe ; plus il déplore ſes erreurs, plus il ſe réjouit de connoître la vérité ; plus il frémit tournant ſes yeux vers l'abyme où il étoit plongé, plus il eſt touché des miſéricordes de Dieu, qui l'en ont retiré. Si le paſſé l'afflige, le préſent le conſole ; il ſemble même que le ſouvenir de ſon infortune, fortifie ſon bonheur actuel ; & qu'il goûteroit moins le prix de la juſtice, s'il n'avoit jamais eu le malheur de la perdre. Que vos miſéricordes ſont infinies, ô mon Dieu ! s'écrioit le Prophete ; qu'elles ſont touchantes, lorſque je les compare avec mes iniquités ! Mon ame alors, connoît trop ce qu'elle vous doit,

& ce que vous avez fait pour elle : *Mirabilia opera tua, & anima mea cognoscit nimis.* Oui, mes freres, le juste affligé, trouve de la consolation jusques dans les larmes du repentir & de la douleur; rien ne peut troubler la paix de son cœur, parce qu'elle naît de l'ordre qui se trouve dans ses affections, & que, ni l'adversité, ni le souvenir de ses infidélités passées, ne détruisent pas cet ordre : les dégoûts & les disgraces, qu'il éprouve dans le monde, ne sont que des nuages passagers qui occupent la surface de son ame ; au-dedans, regne toujours le calme, la fermeté, la résignation, la confiance douce & tranquille, qui commence, dès cette vie, le bonheur d'une créature formée pour la vertu. O innocence du cœur ! quel avantage ne procurez-vous pas à l'homme ! Ne comprendrons-nous jamais, que la grande félicité n'est que dans la justice ; que le témoignage d'une bonne conscience peut seul diminuer nos peines dans l'adversité; que la premiere disposition pour être moins malheureux dans ce lieu d'exil, est de croire que le plus grand des biens pour nous, c'est d'être vertueux !

En second lieu, le spectacle du monde,

devient pour le juste affligé, une source de réflexions consolantes. Le siecle présent n'offre au pécheur dans l'adversité, que des objets tristes & accablans : s'il jette ses regards sur les heureux du monde, le contraste de sa situation augmente son infortune ; leur bonheur devient son tourment ; il voit entre leurs mains, tous les biens qu'il desire ; il ne trouve autour de lui, que le mépris & l'opprobre ; tandis que la gloire dont il faisoit son idole, répand tout son éclat sur des rivaux qui insultent à sa disgrace, & qui jouissent de son humiliation. Le faste de leur opulence, lui paroît établi sur les ruines de sa fortune : la faveur dont ils jouissent, la puissance qui leur attire tant d'hommages, la volupté qui les enivre, les richesses qui fournissent tant de facilités à leurs passions ; tout lui montre sans cesse ce qu'il a perdu, & ce qu'il desire ; ce qu'il n'est plus, & ce qu'il voudroit être encore. Le désordre de ses affections est la source de ses malheurs ; plus il aime le monde, plus une préférence blesse son orgueil ; plus une injure révolte sa fierté, plus un revers le confond ; plus les contradictions l'affligent, plus une perte imprévue l'accable ; plus il aime le monde, moins il

trouve de consolation dans l'adversité : car quelle ressource y a-t-il pour un malheureux dont les desirs croissent avec l'impuissance de les satisfaire, & qui est privé de tout ce qu'il aime, sans que la force de ses attachemens diminue ? Se consolera-t il dans les disgraces, par des réflexions sur l'instabilité des choses humaines ? mais cette fragilité, qui ne l'empêche pas de s'attacher trop fortement aux biens passagers, pourra-t-elle le consoler de leur perte ? Se comparera-t-il à d'autres infortunés, dont les disgraces paroissent plus accablantes ? mais le malheur d'autrui diminue peu le nôtre. Et d'ailleurs, un si triste spectacle n'est-il pas une affreuse diversion pour un malheureux ? Se soulagera-t-il par des murmures contre l'injustice des hommes ? mais que peut-il leur reprocher, puisque son cœur est injuste ? Comment se plaindra-t-il de la perfidie d'un rival, s'il est disposé, lui-même, à sacrifier tous les devoirs à son élévation ? A quoi bon déclamer contre le monde, lorsque ses illusions nous enchantent ? Je veux que la raison découvre mieux dans l'adversité, le prestige des grandeurs ; que l'expérience nous montre toute la fragilité des créatures, en les brisant, sous

nos yeux, jusqu'à les réduire en poussiere ; que nous sert-il de connoître la vérité, si le cœur chérit nos erreurs ? La lumiere même, dit Jesus-Christ, est odieuse à ceux qui aiment les ténebres. La raison n'est qu'un triste avantage pour les pécheurs, tant que les passions subjuguent leur volonté ; leur sagesse même, semble se tourner contre eux : si le dégoût des agitations du siecle & l'amertume des disgraces, leur fait chercher le repos dans la solitude, ils n'y trouvent que des réflexions tristes, de l'ennui, des plaisirs insipides ; leur ame, moins distraite par la variété des événemens, s'occupe davantage de ses malheurs ; leur imagination à peine frappée par les objets présens, donne plus de prix aux biens qu'ils ont perdus : le vide qui les environne, les rappelle sans cesse à la considération dont ils jouissoient dans la prospérité. En vain cherchent-ils à se fortifier contre les adversités, par les préceptes de la philosophie : en vain affectent-ils de mépriser le monde qui leur échappe ; la raison toute seule, se lasse bientôt de cette fierté : il faut de l'innocence & de la modération dans le cœur, pour goûter les douceurs de la retraite ; il faut être détaché du monde pour se

paſſer du monde ; tant que les affections y reſtent, la ſéparation eſt cruelle. Vous l'avez dit, Seigneur ! tout manque au pécheur, dès qu'il eſt éloigné des objets qui forment ſes illuſions ; & jamais il n'eſt plus malheureux, que lorſqu'il reſte ſeul avec lui-même. *Affligetur relictus in tabernaculis.*

Douce & conſolante vertu ! qu'il en coûte à ceux qui vous abandonnent ! & que le monde devient un affreux ſpectacle pour un malheureux, dont le cœur flétri par le crime, eſt encore abattu par la diſgrace ! Pourquoi renfermons-nous nos deſirs dans le ſiecle préſent. Ne voyons-nous pas que les grandeurs, la gloire, les richeſſes, vont nous échapper, & que nos deſirs inſenſés ne peuvent ni les retenir, ni les empêcher d'être fragiles ? & alors quelle ſera notre reſſource dans l'adverſité, ſi nous ſommes encore attachés au monde, qui n'a pour nous que des privations, des dégoûts, des injuſtices ? Le juſte affligé peut ſeul trouver dans les révolutions du ſiecle préſent des conſolations qui diminuent ſes peines.

Dégoûtés des biens indignes de nos recherches, ou livrés à des plaiſirs qui laiſſent un vide dans nos cœurs, notre

condition présente seroit insupportable ; si notre esprit ne s'occupoit d'une félicité parfaite qu'il peut acquérir. En général, rien n'adoucit plus les amertumes de la vie, que l'espérance d'un bonheur éternel ; mais elle a bien d'autres avantages, lorsqu'elle est fondée sur la piété. L'espérance nous rend heureux, à proportion qu'elle approche de la certitude. Or, celle du juste a un fondement solide, qui lui inspire une confiance salutaire, capable de calmer toutes ses inquiétudes. L'espérance, dit saint Paul, ne nous trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. Dès qu'elle est jointe à la charité, la miséricorde, la bonté de Dieu, deviennent comme indubitables à notre égard. Nous avons reçu cet esprit d'adoption, qui fait que nous nous adressons à lui, comme à notre pere. Le Saint-Esprit, en rendant témoignage à notre amour, nous convainc aussi que nous sommes aimés de Dieu, puisque nous ne pouvons l'aimer les premiers ; & ce double témoignage exclut toute crainte, établit dans l'ame une paix profonde, & nous persuade que celui qui a commencé à y établir gratuitement son regne

regne, voudra bien l'y perpétuer pendant l'éternité.

Auſſi l'eſpérance ne découvre pas ſeulement au juſte ſa patrie ; il habite déja dans le ciel où eſt ſon tréſor : il ſe regarde comme le citoyen de cette cité ſainte que la charité éleve ſur les ruines de l'amour-propre ; & renonçant entiérement au lieu de ſon exil, il ne forme plus qu'une même famille avec les eſprits céleſtes, dont Dieu eſt le pere commun : *Ex quo omnis paternitas in cœlo & in terrâ nominatur.*

Il eſt vrai que cette confiance ne va pas juſqu'à la certitude. Le juſte peut perdre la grace : ſon ſalut eſt entre les mains de Dieu, qui ne doit à perſonne le grand don de la perſévérance : c'eſt aſſez pour faire trembler les élus, & leur inſpirer une crainte filiale ; c'eſt aſſez pour exclure de leur cœur une fauſſe ſécurité, & non pour bannir une confiance ſalutaire. Dieu, qui a envoyé ſon fils ſur la terre, pour racheter tous les hommes, veut ſpécialement ſauver les juſtes. Enfans d'adoption, ils ont droit à l'héritage éternel ; ils ont le principe de la réſurrection & de la vie : pourroient-ils ne pas l'attendre avec confiance ? L'amour devient dans leur cœur,

une douce habitude ; & le Seigneur ; qui, dans la distribution de ses faveurs, veut bien faire attention aux dispositions que la grace a produites dans nos ames, leur donne des secours plus amples, pour mériter ce bonheur, qu'ils desirent avec tant d'empressement : *Spes illorum immortalitate plena est.*

Sur qui jetterai-je mes regards, s'écrie le Seigneur dans Isaïe, si ce n'est sur le pauvre d'esprit, pénétré de mon amour, & qui craint mes jugemens ? Il possede les prémices de mon esprit, & le gage de mes promesses. Qu'il s'approche de moi avec confiance. Mes miséricordes sont infinies, & mon bras tout-puissant lui réserve une gloire immortelle. Que cette pensée est consolante au milieu de nos miseres ! L'espérance fait appercevoir au juste une véritable grandeur : il a une ancre qui peut donner à son ame la paix & la tranquillité au milieu du trouble & de la tempête. Quels transports heureux, quels sentimens de joie, cette confiance ne doit-elle pas répandre dans l'ame du juste ! Sa foi se renouvelle, sa reconnoissance se ranime ; l'espérance enflamme son amour ; son amour affermit son espérance, & il assure par degrés son bon-

heur éternel : *Spes illorum immortalitate plena est.*

La pauvreté volontaire, le renoncement à soi-même, les macérations de la vie, les solitudes affreuses, où tant d'illustres solitaires mouroient au monde, avant que de fermer les yeux à la lumiere, n'ont donc plus rien de surprenant pour nous. Le juste espere ; c'est assez : il compare les biens du monde avec le bonheur éternel. Dans ce point de vue, l'illusion disparoît : il croit qu'il ne sert à rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame ; que les plaisirs du siecle passeront, mais que la félicité qui l'attend, subsistera sans fin : *Terrena namque substantia, supernæ felicitati comparata, pondus est, non subsidium.*

Que dis-je ? mes freres : l'espérance ranime, pour ainsi dire, le juste entre les bras de la mort. Elle l'éleve jusqu'à l'extase & aux ravissemens. L'illusion des grandeurs mondaines disparoît dans ce moment décisif. Viles créatures, pense alors cette ame, objets indignes de nos recherches, qu'il est doux de vous avoir méprisés ! Monde trompeur ! tu n'offres à tes sectateurs que des ombres & des prestiges. Tu les séduis par les dehors

éclatans de la vanité. Qu'ils sont méprisables, tes plaisirs, lorsqu'on les compare à la félicité qui m'est destinée! *Ecce video cœlos apertos*. Saintes rigueurs de la pénitence, si inconnues aux mondains, & si chéries des justes, le moment de votre récompense est arrivé. Vos tabernacles sont charmans, ô Dieu des vertus! & vos miséricordes infinies m'assurent un bonheur éternel. *Ecce video cœlos apertos.*

Ainsi le juste, soutenu par l'espérance, triomphe dans son agonie. Ses yeux se ferment sans regret à la lumiere : son ame quitte sans peine des objets qui n'ont jamais fixé ses desirs : le moment de sa gloire approche ; elle abandonne son corps dans l'attente d'une résurrection glorieuse. Arrêtons-nous un moment, mes freres : ici commencent des délices, que l'œil n'a point vues, que l'esprit humain ne peut comprendre ; les liens de la chair se brisent, l'esprit est en liberté : déja il pénetre dans la Divinité : la possession va détruire l'espérance. *Ecce video cœlos apertos.*

Tel est, mes freres, le bonheur d'une ame qui connoît le prix de la vertu, qui n'aime que son Dieu, & qui lui consacre tous les instans de sa vie. Le moment où

tout s'évanouit pour lui, le met en possession de tous les biens qu'il desire. Quelle que soit la condition des pécheurs ici-bas, nous pouvons toujours leur dire : insensés, vos joies ne sont pas d'une longue durée ; que l'on vous couronne de fleurs, & que des images riantes charment l'ennui de votre pélerinage ; ces images trompeuses, passeront avec la figure du monde, & ces fleurs sécheront enfin sur votre tombeau. Mais Jesus-Christ n'adresse qu'aux justes ces paroles consolantes : Heureux ceux qui aiment la vertu ! quelle que soit leur destinée sur la terre, elle diminuera leurs peines, elle affermira leurs espérances ; elle les remplira de satisfaction pendant cette vie, & les joies qu ils goûteront, ne seront que les prémices du bonheur éternel. *Beati mundo corde* !

La justice chrétienne diminue donc nos peines ; j'ajoute qu'elle augmente nos plaisirs.

SECONDE PARTIE.

Les hommes qui ne connoissent le plaisir que dans l'ivresse des sens, qui ne goûtent que les agitations violentes & les joies tumultueuses, que l'ambition

remue, que la volupté entraîne, que le faste éblouit, & que les richesses possedent, les mondains, ne comprennent pas que des justes modérés dans leurs desirs, refusant tout à la cupidité, & sacrifiant au devoir les plus doux penchans du cœur, puissent goûter quelques plaisirs sur la terre. Cette erreur prend sa source dans l'amour des biens du siecle, qui les domine. Enchantés par les sens, & peu touchés des charmes de la vertu, ils ne font entrer dans l'idée du bonheur que la gloire, les dignités, les richesses; leur sentiment est borné à ce nombre d'objets qui les affectent: ils ne jugent du plaisir que par la pente de leur cœur; & comme ils ne le cherchent que dans la satisfaction des passions, ils croient que le juste qui les réprime, n'a pour partage qu'une triste violence, & après bien des efforts, les dégoûts, l'uniformité, la langueur.

Tel est le préjugé dominant dans les enfans du siecle: accoutumés aux mouvemens violens des passions, ils ne laissent pour partage, à l'homme vertueux qui écoute la raison, que la tristesse, l'ennui, ou quelques plaisirs insipides. Il suffiroit, pour montrer le faux de ce préjugé, de répondre aux mondains,

qu'ils ne connoissent pas le juste ; que l'amour dominant dans son cœur, étant différent de leurs affections, ses joies, ses douceurs, ses consolations le sont aussi ; & qu'ils ne peuvent juger de ses plaisirs, puisqu'ils sont d'un ordre où leur sentiment ne peut atteindre. C'est en développant cette vérité, que j'entreprends de vous faire voir que le contraste du bonheur du mondain, & de la félicité de l'homme vertueux sur la terre, est tout à l'avantage du juste ; que les plaisirs de la justice chrétienne sont plus vrais, plus purs, plus faciles & plus multipliés, que ceux que l'on goûte dans la satisfaction des passions ; & voici sur quoi j'établis cette vérité. Le juste comme l'impie, peut être considéré sous trois rapports : avec son Dieu, avec soi-même, avec les autres créatures. Or, dans toutes ces situations, la justice chrétienne augmente nos plaisirs. Mettons dans tout son jour une vérité si intéressante.

Dieu est la vérité primitive, la félicité souveraine, & la cause de toutes perfections ; tout ce qui rapproche l'homme de l'Etre suprême, l'éleve, l'ennoblit, le rend heureux ; par conséquent, le commerce avec la divinité est une source de plaisirs, lorsque l'amour en forme les

liens, que la piété n'inspire qu'une adoration noble, que la confiance exclut la crainte servile, que la conscience ne peint qu'un Dieu bienfaisant, plein de miséricordes, aimant ses créatures, & que des mœurs pures écartant les tristes présages des supplices éternels, ne nourrissent dans les cœurs, que l'attente des récompenses promises à la vertu. Et voilà, mes freres, les rapports que la justice chrétienne met entre l'homme & la Divinité; le juste ne perd jamais de vue l'Etre suprême; sa volonté regle toutes ses démarches; il s'approche de lui avec confiance; la grace produit entre eux une union intime, une identité de sentiments, que l'Apôtre nous exprime par une transformation de nature. *Qui adhæret Deo, unus spiritus est.*

L'amour est un poids qui nous entraîne sans cesse vers l'objet aimé; c'est un feu qui embrase par de nouveaux desirs: l'homme qui aime véritablement, n'a point de plus grand plaisir que celui d'aimer; il ne cherche qu'à plaire à l'objet de ses desirs; & s'il est indigne de ses recherches, il combat souvent sa raison, pour conserver une inclination qui lui plaît. Quelle douceur doit donc trouver le juste dans l'amour de son Dieu!

Le plaisir qu'il ressent, n'est pas fondé sur l'illusion; il aime le seul bien véritable; sa raison ne combat pas son penchant; son cœur n'est pas divisé; tous ses desirs sont réunis dans un bien capable de les satisfaire. Hélas! mes freres, accablés comme nous sommes sous le poids de la corruption, en proie à l'erreur & au mensonge, livrés à nos passions & à nos desirs déréglés, nous ne connoissons pas tout le prix de cet amour; le juste seul peut en goûter toute la douceur, il est frappé plus vivement des grandeurs de son Dieu; il voit combien ce Dieu mérite son amour, & combien il est doux de s'attacher uniquement à lui. Vous connoissez, ô mon Dieu! par mes gémissemens, disoit S. Augustin, que je me déplais à moi-même, & que je trouve au contraire ma joie dans votre lumiere & dans votre beauté; vous connoissez que je me renonce pour m'attacher uniquement à vous. *Tu refulges & places, & desideraris ut erubescam de me.*

Oui, mes freres, tout est intéressant; tout est une source de plaisir pour le juste, dans son commerce avec la Divinité: les cérémonies, les mysteres, les pratiques d'une religion qui tend à l'unir plus étroitement à son Dieu, renou-

vellent sans cesse sa ferveur ; toutes les paroles des livres saints, ont pour lui ces traits heureux qui blessent les ames que la grace rend sensibles ; c'est là qu'il puise ces idées sublimes & touchantes de l'Etre suprême, de sa bonté, de sa providence, de sa miséricorde : c'est là qu'il voit l'innocence sauvée de l'oppression du vice, & le pauvre vengé du mépris du riche : c'est là qu'il admire comment, par le secours de Dieu, les justes sont conduits à la vertu, au milieu de tant de périls. Tantôt, dans les chants de l'Eglise, il mêle ses larmes à celles du roi pénitent ; ou il entre dans ces transports qu'il éprouvoit en célébrant les miséricordes du Seigneur : tantôt, il se nourrit de cette manne sacrée, cachée sous les voiles eucharistiques ; il se fortifie par cette nourriture céleste, qui le mettant en possession de la Divinité même, semble ne laisser rien à désirer pour son bonheur ; son cœur est rassasié de la vérité & de la vertu qu'il puise dans cette source ; il voit, il goûte qu'il est heureux, & il espere qu'il le sera toujours.

Quelle consolation pour cette ame ; de se rappeller les miséricordes de son Dieu ! la foi qui l'instruit de ses devoirs,

la grace qui dissipe les ténebres de son esprit, & qui l'arrache à la corruption de son cœur ! Ah, Seigneur, s'écrie-t-elle, dans les transports de sa reconnoissance, ma rédemption est le prix de vos souffrances! vous couronnez le juste dans vos miséricordes, vous remplissez son ame de délices; & pour tant de bienfaits, vous ne demandez que le sacrifice du cœur, & un amour qui doit faire ma consolation & mon bonheur! Qui pourroit vous le refuser? Non, Seigneur, les travaux, les dangers, les obstacles, la persécution des hommes, & leurs pernicieux exemples, ne pourront jamais me séparer de vous; je vous aimerai toujours, je méditerai sans cesse votre loi, & son accomplissement fera toute mon occupation. C'est de cet amour, que naît ce mépris des plaisirs vifs & tumultueux, ce goût pour la priere, cet attrait pour la solitude, cette sainte joie, que l'ame ressent lorsqu'elle voit le saint nom de Dieu respecté, ce desir ardent du salut de ses freres, ce détachement des biens du monde. *Portio mea, Domine, dixi, custodire legem tuam.*

Il est un plaisir que le vice n'a jamais goûté, & sans lequel tous les autres sont mêlés d'amertume; c'est celui qui naît

de l'innocence, des retours sur soi-même, du spectacle de son propre cœur, & de la vue des qualités qui l'embellissent. Au milieu des agitations violentes & des joies tumultueuses du monde, à travers les prestiges de la grandeur, & les hommages de l'adulation, une lumiere importune découvre au pécheur sa difformité; l'iniquité le tourmente, le rend malheureux; & si l'ivresse des sens va jusqu'à lui ôter la vue du désordre de son ame, la vivacité du sentiment s'affoiblit bientôt, l'ivresse passe, la réflexion succede, & montre toute sa difformité; il cherche les ténebres, & ne peut les trouver; il est forcé de se voir, & cette vue devient son supplice : sa conscience s'éleve contre lui, les remords le déchirent, le rendent insupportable à lui-même, & vengent la vertu du mépris qu'il a pour elle. La justice chrétienne, au contraire, augmente les plaisirs de l'homme, en lui faisant appercevoir dans son cœur, cet ordre, cette harmonie, ces traits nobles & sublimes qui le rapprochent du modele de toute perfection; la paix & une joie sainte sont des fruits inséparables de la charité; elle ne connoît, ni les noirs chagrins, ni les cuisans remords; elle ne craint pas de con-

sidérer son ouvrage ; la vue des effets qu'elle produit dans l'ame, éleve & ennoblit l'humanité ; c'est l'image même de la divinité qu'elle retrace, une imitation de cet ordre primitif, de cette justice essentielle, dont la contemplation fait la félicité de l'Etre suprême.

O vous, que la grace rend sensibles aux charmes de la justice, & qui avez reçu, sur la terre, quelques étincelles de ce feu divin dont les élus sont embrasés dans le ciel ! exprimez nous cette satisfaction que vous goûtez en trouvant dans votre cœur la vertu, qui vous éleve au-dessus des mortels, & qu'un langage humain ne peut qu'affoiblir. Ce n'est plus moi qui vis, nous dites-vous, c'est Dieu qui vit en moi. O parole pleine de force & de vérité ! Le juste ne voit rien en soi de foible & de charnel, rien qui le dégrade & l'avilisse à ses yeux ; tout est noble, tout est grand, tout est digne de ses regards : il n'est éclairé que par la raison souveraine ; il ne sent que son action ; il n'admire que sa ressemblance avec l'Etre suprême, & il jouit déja des prémices de la félicité, qui sera consommée, lorsque cette image parfaite ne présentera que des traits inaltérables. Heureux l'homme auquel la vertu se

montre ainsi dans toute sa beauté! Peut-il la voir sans l'aimer? & peut-il l'aimer sans être heureux? La joie qu'il ressent a quelque chose de céleste; elle est toujours égale & pure, rien ne peut l'épuiser: plus il s'y abandonne, plus elle est douce; elle ravit son ame sans la troubler, & elle l'enchante sans la séduire. Quel ordre, & quelle harmonie! Ses passions sont soumises à sa raison, sa volonté à Dieu; son cœur ne se porte qu'aux objets dignes de ses recherches; son corps prend part aux saints mouvemens qui le transportent; ses mains levées vers le ciel expriment sa véritable piété; il n'y a plus d'hypocrisie, plus de contradictions; il envisage toutes choses dans leur juste point de vue. N'en doutons pas, mes freres, il n'est point de plaisir comparable à celui qui naît de l'ordre, & que goûte, en rentrant dans son cœur, un juste, dont toutes les inclinations & les puissances ne tendent qu'au véritable bien. *Diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum.*

Enfin, la justice chrétienne augmente les plaisirs de l'homme, dans ses rapports avec les autres créatures. La bonne foi, la confiance, la modération, le désintéressement, la douceur, sont la

source de tous les agrémens du commerce de la vie ; les chocs, les antipathies, les querelles, les inquiétudes, les chagrins, se font sentir, dès que les vices opposés se montrent à découvert ; & si les mondains goûtent encore quelques plaisirs dans des sociétés où ces vertus ne sont pas dominantes, c'est que les vices empruntent leur apparence, que l'extérieur se compose à mesure que l'intérieur se corrompt, que des usages établis asservissent ceux que le devoir n'attache pas, & que les bienséances tiennent lieu, en quelque sorte, de ces vertus, en donnant aux bons & aux méchans une marche à peu près uniforme.

Or, mes freres, la justice chrétienne développe & perfectionne toutes les vertus, qui font naître les plaisirs de la société ; elle place dans le cœur même, ces dispositions que nous aimons à trouver dans nos semblables, que les égards n'expriment pas toujours, & que l'art trompeur des bienséances fait souvent naître & expirer sur leurs levres ; elle étouffe les haines, réprime les mouvemens de la colere, adoucit la dureté du caractere, & fixe les bisarreries de l'humeur ; elle tend à établir entre les hommes, par les liens de la charité, cette

harmonie, l'image de la paix des élus; dont toutes les inclinations se confondent dans le bien suprême. Représentez-vous une société formée par la justice : vos yeux ne peuvent trop s'arrêter sur un si beau spectacle : là, les amitiés ne sont pas troublées par les défiances ; les cœurs s'épanchent sans craindre les noirceurs de la perfidie ; les cris plaintifs de l'indigence ne se font plus entendre ; le pauvre n'ouvre la bouche que pour bénir la main qui soulage ses besoins ; chaque famille est comme une école de sagesse, où les leçons & les exemples domestiques n'inspirent que l'obéissance, l'horreur du crime, l'innocence des mœurs ; le même goût pour la vertu, forme des peres tendres & des enfans dociles ; la soumission des épouses fideles, sans hauteur, & l'empire des époux, adouci par la tendresse, rendent les mariages tranquilles, féconds & sans tache : la paix & la subordination régnent dans tous les ordres ; le magistrat, aussi impartial que les loix, devient aussi respectable ; le prince chéri des peuples qui ont droit à sa tendresse, montre son autorité aimable, & ne fait sentir le poids du sceptre, que par ses bienfaits; le citoyen, enfin, consacre sans peine ses travaux à

une patrie, dont les avantages lui sont communs, & qui ne cherche que son bonheur. L'image de cette société nous touche, nous enchante, nous transporte : elle n'est cependant qu'une foible idée des plaisirs, que la justice pourroit procurer aux hommes.

Je sais que les mondains, élevés dans le tumulte de Babylone, remués sans cesse par les passions, & livrés à des penchans que la religion désavoue, regardent les justes comme étrangers à la société, & incapables de contribuer à son agrément. Comment, disent-ils, mettroient-ils quelques agrémens dans la société, puisqu'ils méprisent tout ce qui attache les autres ? Et quels plaisirs pourroient-ils goûter ici-bas, puisqu'ils sont insensibles aux biens terrestres ? Leur vertu toujours austere, devient à charge dans un monde, où le vice domine ; ils ressemblent à des morts qui ne participent plus à la vie commune, & qui ne peuvent qu'embarrasser dans la place qu'ils occupent. Dégoûtés de tout ce qui passe, ils n'entrent plus dans le tourbillon des soins qui entraînent les enfans du siecle : ils sont sans mouvement au milieu de l'agitation générale.

Ainsi jugent les mondains, dans l'i-

vresse des sens : tous ceux qui ne sont pas agités par le même vertige qu'eux, leur paroissent sans vie ; & parce que leurs joies sont folles, ils croient que la sagesse n'a pour partage que la tristesse. Qu'il est facile de dissiper ces vaines illusions, & de venger la justice des mépris du monde ! Il est vrai qu'elle ne sourit pas au vice, qu'elle forme un contraste odieux pour les pécheurs, qu'elle fuit les voluptés qui amolissent, & les excès qui déshonorent ; qu'elle prend peu de part aux intérêts d'une société formée par les passions, & qu'elle reste dans l'inaction, lorsque le crime produit tous les mouvemens. S'il faut des dispositions opposées, pour tenir une place dans la société, & jouir de ses agrémens, nous convenons que la justice est étrangere & déplacée sur la terre : mais si les plaisirs purs, tranquilles, qui délassent le corps, & ornent l'esprit, sans corrompre le cœur, sont dignes de l'homme, la vertu seule peut le rendre heureux sur la terre ; elle sait assaisonner sa joie intérieure, pour la rendre durable, & mêler les jeux innocens avec les occupations sérieuses : loin d'être insensible aux beautés de la nature, elle en est frappée plus vivement ; ces traits brillans, qui expriment

la grandeur de l'ouvrier, font plus d'impression sur son cœur ; tout se change en or dans ses mains, & l'insecte le plus vil lui fait admirer la main bienfaisante de son Créateur. La vraie sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté ; elle recherche même quelquefois un délassement honnête ; mais elle ne peut souffrir ces joies tumultueuses, incompatibles avec la charité. Les hommes accoutumés aux mouvemens violens des passions, ne peuvent goûter les plaisirs simples ; tout ce qui ne produit qu'un état tranquille, leur paroît insipide : le juste n'a pas besoin d'une si grande émotion ; il faut moins de joie au-dehors, à celui qui la porte dans le cœur ; elle se répand de là sur des objets extérieurs ; les plaisirs doux & permis qu'offre la nature, conservent tous leurs agrémens pour lui ; ils coûtent moins que les autres ; ils se multiplient à tout moment, & l'innocence du cœur y donne un agrément préférable à toute la vivacité des joies mondaines.

Ce n'est donc pas l'insensibilité qui caractérise le juste, & qui le distingue du pécheur ; c'est qu'il use du monde sans s'y attacher, que tout le rappelle à l'Etre suprême, & qu'il goûte ses plai-

ſirs ſans amertume. Le pécheur jouit des bienfaits de Dieu, avec des deſirs criminels; il pervertit l'ordre, en ſe regardant comme la fin derniere de tous les êtres: le juſte, au contraire, admire avec reconnoiſſance la vaſte harmonie de l'univers; il rapporte tout à la gloire du Créateur; il ſe regarde comme le lien du monde, matériel & inviſible, chargé de rendre à l'Etre ſuprême, pour les créatures inanimées, cet hommage pur, dont elles ſont incapables. *Mens utriuſque mundi.* Quelle ſource de grandeur, quel motif d'actions de graces, ne doit pas trouver une ame dans des plaiſirs ſi dignes de nos recherches! *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*

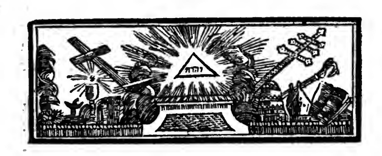
J'ai cette confiance, ô mon Dieu! pour les fideles qui m'écoutent, que la vertu de votre parole n'étant pas attachée à celle du miniſtre qui l'annonce, fructifiera dans leur cœur: leur empreſſement à la recevoir, eſt un préſage heureux que vous acheverez l'ouvrage de votre miſéricorde. Répandez, Seigneur, cette grace ſur tous les fideles: veillez ſur le prince qui m'écoute; qu'il ſoit auſſi grand devant vous, qu'il eſt cher aux hommes; qu'il devienne un modele des mœurs publiques; que ſes vertus

croissent avec ses années, & que votre grace sauve du danger des passions, sa jeunesse cultivée par tant de soins, & par des mains si habiles.

Conservez le pasteur auquel vous avez confié cette portion de votre héritage : les pauvres qu'il instruit & qu'il soulage, vous le demandent ; & c'est leur priere que je fais monter aujourd'hui jusqu'à votre trône. Environnez de votre protection, cet asyle des malheureux ; qu'il dure autant que vos miséricordes ; & que ses fondemens jettés par la charité, soient toujours respectés par le temps. Ecoutez enfin le plus ardent de mes vœux, pour des fideles que je dois porter dans mon cœur, le vœu de tous les ministres, le vœu de Jesus-Christ même, renfermé dans cette priere qu'il vous faisoit sur la terre : J'ai annoncé votre loi à ceux vers qui vous m'avez envoyé ; sanctifiez-les maintenant, dans la vérité ; achevez votre ouvrage, faites qu'aucun d'eux ne périsse, & recevez-les tous dans l'éternité bienheureuse.

Ainsi soit-il.





SERMON

SUR

LE PARDON

DES INJURES.

Audiſtis quia dictum eſt, diliges proximum tuum, & odio habebis inimicum tuum; ego autem dico vobis, diligite inimicos veſtros.

Vous avez appris qu'il a été dit, vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi; & moi je vous dis, aimez vos ennemis : *S. Mathieu*, chap. 6.



EST-CE Dieu, mes freres, qui a dit aux Juifs, vous aimerez votre prochain, & vous haïrez votre ennemi ? Le pardon des injures eſt il donc une perfection propre à la loi évangélique. La charité, qui ſeule a pu ſanctifier dans les

deux alliances, laissoit elle subsister dans l'ancienne, les haines qu'elle doit étouffer dans la nouvelle? Le Juif ne voyoit-il plus un frere dans son ennemi? lui suffisoit-il de ne pas porter à l'excès la vengeance? la modération dans les procédés, lui tenoit-elle lieu de vertu? Et le Dieu de bonté, qui avoit gravé dans son cœur les principes de la bienveillance, pouvoit-il les accorder avec cette loi barbare, vous haïrez votre ennemi? *Odio habebis inimicum tuum.*

Ne confondons pas les traditions pharisaïques, avec les préceptes de la loi: les vérités morales sont de tous les temps; la charité n'a jamais varié dans son objet; tout ce qu'elle commande est en soi nécessaire au salut; & c'est une erreur dangereuse, de penser qu'elle pouvoit adopter dans l'ancienne alliance, une haine qu'elle condamne dans la nouvelle. Dieu n'avoit-il pas dit à son peuple; vous n'aurez point, dans le cœur, d'aversion contre votre frere; n'usez pas de vengeance, & ne conservez pas le souvenir des injures? Pharisiens hypocrites, dignes apologistes du crime, accoutumés à ajouter à tous les vices la lâcheté & l'imposture, vous seuls avez altéré la loi du Créateur. Adroits à couvrir des

intérêts du ciel, les vues de vos passions ; que vous auroit-il servi de déclarer les hommes ennemis de Dieu, si l'obligation de les aimer eût subsisté ? Il vous falloit donner à vos vengeances le sceau de la vertu ; vous avez dit à Israël, il est permis de haïr ses ennemis. *Odio habebis inimicum tuum.*

Ce n'est donc pas un précepte nouveau que Jesus-Christ a imposé, en nous commandant l'amour des ennemis ; il n'a fait que rétablir, par son autorité, cette r-gle immuable ; il a dissipé les vains sophismes qui étouffoient la voix de la nature ; il a resserré par une sainte adoption, les liens qui unissoient les hommes; il a donné des motifs plus puissans à la charité, en ajoutant à la loi du pardon, la satisfaction d'imiter son exemple, & l'espérance de trouver devant le souverain juge, la même indulgence ; il a mis dans un plus grand jour, la nécessité de l'amour des ennemis, & les conditions de la réconciliation. Deux objets que j'entreprends de développer, & qui feront le partage de ce discours.

Ave, Maria.

PREMIERE

PREMIERE PARTIE.

C'ÉTOIT un ſpectacle bien propre à flatter la vanité, qu'un ſage formé par la philoſophie, & ſe faiſant un mérite d'une conſtance ſtoïque ; l'eſprit rempli d'un modele de perfection imaginaire, ſa vertu n'étoit qu'un ſyſtême, & ſon héroïſme une repréſentation. Ce n'étoit pas aſſez pour lui, de pardonner les injures, de ſupporter la douleur ; il vouloit être inſenſible. Ainſi, allant toujours au-delà du but, il n'étoit ni pere, ni époux, ni ami, ni citoyen ; il étoit philoſophe. Que peut contre moi la calomnie, diſoit le Stoïcien farouche ? que me fait la douleur ? quelle révolution pourroit abattre ma conſtance ? Que l'ennemi embraſe nos murs, qu'il arrache mes enfans à leur mere déſolée, je ne donnerai pas de larmes à des maux qui ne m'affectent pas ; libre dans les fers, & tranquille au milieu des ruines de la patrie, je n'ai rien perdu, ſi la vertu me reſte. Inſenſé ! il ne voyoit pas que ce vain déſintéreſſement affoibliſſoit tous les devoirs, & relâchoit les liens de la bienveillance ; que la vertu pendant cette vie, n'eſt que l'ordre dans nos affections,

qu'elle ne mérite que par ses sacrifices ; & qu'il n'y a plus de sacrifice, dès qu'il n'y a point d'attachemens.

Je ne viens donc pas vous dire, chrétiens, soyez insensibles aux injures : la main qui vous frappe, ne peut vous blesser ; la violence qui vous dépouille, ne vous enleve rien ; & puisque la possession des biens présens vous laisse dans l'indifférence, leur perte ne doit pas vous jetter dans l'affliction. Cette voix de l'enthousiasme, n'est pas celle de la religion ; Jesus-Christ n'a pas dit à ses disciples, vous n'aimerez rien sur la terre ; mais vous aimerez Dieu par-dessus toutes choses : vous ne souffrirez pas, vous ne serez pas affligés ; mais vous souffrirez, & vous serez patiens : on vous fera du mal, & vous ferez du bien. *Benefacite iis qui oderunt vos.* Ce n'est, ni sur l'insensibilité, ni sur l'indifférence, c'est sur la bonté qu'il établit le pardon des injures ; & s'il nous ordonne d'aimer nos ennemis, c'est parce que l'amour de tous les hommes est fondé sur des motifs invariables, que les haines sont toujours dangereuses dans leurs effets, qu'elles ne peuvent être justifiées par tous nos prétextes : trois réflexions qui nous feront voir la nécessité de l'amour des ennemis. Développons ces vérités.

Tout amour, dit Saint Thomas, est fondé sur la communication du bonheur; & tout être qui a le sentiment du bonheur, doit le communiquer aux créatures capables de le goûter. Dieu, souverainement heureux, veut que nous le soyons; l'homme qui aspire à la félicité, la desire à ses semblables; on cherche en vain dans un vil intérêt, les liens qui nous unissent; bonté, bienveillance, voilà les premiers liens de l'humanité, voilà ses premieres affections. Elles précedent les passions qui les étouffent, & les retours de l'amour-propre qui ralentissent leur action. Celui qui voit souffrir un malheureux, n'a pas besoin de se dire qu'il doit être ému; l'attendrissement de son ame le porte à secourir son frere, avant que la raison l'éclaire sur son devoir. Quel est le cœur qui ne s'ouvre pas à la joie publique? qui n'aime pas à voir autour de lui l'image du bonheur, & qui ne goûte pas une douce satisfaction, lorsqu'il peut l'embellir? Hommes, fixez tous vos regards sur ces traits qui forment en vous l'image de la Divinité; lisez dans votre ame, les sacrés caracteres de la vertu; vous y trouverez cette loi primitive: je dois aimer dans les autres, ce que j'aime en

moi; leur nature, leurs facultés, leur foiblesse, leurs droits, leurs espérances, sont les miennes; ces qualités qui me sont cheres, perdroient-elles leur prix à mes yeux, parce qu'elles sont transportées dans mes freres? Dieu les aime; ils sont donc aimables. Tant que leur volonté n'est pas inflexible dans le mal, il veut les changer, & non les perdre: il pardonne aux méchans qui l'outragent; il faut donc leur pardonner. Chrétiens, portez plus loin vos vues; ouvrez les yeux au flambeau de la foi; voyez tous les hommes unis en Jésus-Christ, couverts de son sang, destinés à la même félicité: ces liens nouveaux ne peuvent être brisés; ils sont plus forts que la mort: l'amour seul de Jesus Christ les forme; se séparer de ceux qui lui sont unis, c'est outrager sa miséricorde. Voudrions-nous perdre ceux qu'il veut sauver? Pourrions-nous respirer la vengeance, tandis que son sang désarme la justice? Non, disoit S. Léon, considérant ces motifs, il n'y a plus d'ennemis sous l'empire de la grace, & le chrétien qui aime Jesus-Christ, ne peut haïr personne: *Nulli christiano quemcumque odisse permittitur.*

En effet, mes freres, comment pouvez-vous livrer vos cœurs à la haine,

puisque ces motifs d'aimer tous les hommes sont invariables? L'ennemi qui vous a outragé, a-t-il pu briser tous ces liens qui l'unissoient avec vous? N'est-il plus l'enfant du même pere? ne voyez-vous plus briller sur son front l'image de la Divinité que vous devez respecter? a-t-il perdu, par une seule affection déréglée, toutes les qualités qui vous le rendoient aimable? Quoi! votre frere jouit de tous les droits qui donnent du prix à votre existence; il est, comme vous, l'objet de l'amour d'un Dieu; la même destination, les mêmes espérances vous unissent; votre bonheur doit croître avec le sien; tout ce qui peut rapprocher des créatures, tout ce qui peut rendre commun leur intérêt subsiste; & une parole indiscrete, un outrage grossi par la vanité, ou qui n'existe que dans l'imagination, brisera ces liens, détruira l'union de la nature, & mettra une éternelle opposition entre des êtres toujours semblables! La loi du Créateur sera donc moins forte qu'un intérêt passager? & des rapports de nécessité, céderont à des contrastes arbitraires? Tendre humanité, vertu qui fait naître dans nos cœurs des affections si douces, quel seroit votre empire, s'il dépendoit de l'accord des

passions, & si les intérêts de l'amour-propre, de la vanité, de l'ambition, formoient tous les liens de la concorde? Non, vous n'avez pas des appuis si fragiles : un même pere, une même nature, une même patrie; voilà vos fondemens, rien ne peut les détruire; & tant qu ils subsisteront, votre émotion doit se faire sentir. Y a t il un malheureux dont je ne partage pas l'infortune? mon semblable peut-il souffrir, sans que je sois attristé? *Quis infirmatur, & ego non infirmor*? Voilà votre voix, je l'entends au fond de mon cœur; malheur à moi, si le ressentiment d'une injure étouffe ce cri de la bienveillance! Le méchant qui m'offense, est encore mon semblable : son crime même ne m'est pas étranger. Hélas! je sens trop que j'en suis capable : son injustice n'a pas changé sa nature, je dois donc l'aimer; & pour que son bonheur m'intéresse, il suffit qu'il soit homme. Attendrai je, pour déployer mon affection sur mes freres, qu'ils soient toujours justes & vertueux? Je dois les aimer, foibles & chancelans dans le bien; pourquoi les haïrois-je, lorsqu'ils s'en écartent? Sans doute, le crime défigure en eux l'image de la Divinité; mais l'Etre suprême, qui a créé son ouvrage fragile,

manque-t il de moyens pour le réparer? briserai-je le vase qui peut servir aux vues de sa miséricorde ? & tandis que sa clémence veut rappeller le pécheur à la vertu, dirai-je à mon ennemi, péris, malheureux, ton existence m'est à charge? Dieu bon! Dieu clément! l'être foible & borné qui attend tout de votre bonté, refusera-t-il d'imiter votre patience, votre douceur, votre miséricorde? Je considere vos œuvres, & je n'y découvre que des traits de votre amour; votre soleil se leve sur les justes & sur les impies; vous leur distribuez la pluie des deux saisons; vos bienfaits sont également partagés entre le bon qui vous loue, & le méchant qui vous outrage; toutes les créatures témoignent que vous aimez vos ennemis; le ciel & la terre prononcent aux vindicatifs l'arrêt de leur condamnation : mais une voix plus forte, sort du sang de Jesus-Christ; un Dieu immolé sur la croix, priant pour ses bourreaux, n'opposant que sa tendresse à leur fureur, devient un spectacle terrible pour des ames livrées à la haine. Une religion qui apprend à tous les hommes qu'ils sont perdus sans ressource, si l'amour ne désarme pas la justice, qui a pour fondement le sang de

J. C. répandu pour ses ennemis, qui ne consiste sur la terre, que dans la réconciliation du Créateur avec la créature, qui ne subsiste dans le ciel, que par l'union invariable des membres avec leur chef ; une religion qui a pour principe, pour moyen, pour fin, la charité, ne doit-elle pas étouffer tous les ressentimens, éteindre toutes les inimitiés ? Vous n'êtes, ô mon Dieu ! que miséricorde pour moi ; pourquoi ne serois-je pas miséricordieux pour mes freres ? pourquoi userois-je envers eux de rigueur, tandis que j'attends tout de votre bonté ? Le méchant qui m'offense, n'est-il pas assez puni par son crime, & le plus grand des malheurs pour lui, n'est-il pas d'être injuste ? Tant que des créatures fragiles peuvent revenir à la vertu, leurs chûtes ne doivent exciter que la pitié ; il faut les plaindre, & solliciter pour leur conversion les graces du ciel : ne vaut-il pas mieux les rendre bons, que de leur nuire ; les gagner par la douceur, que les aigrir par la vengeance ? L'ordre où les coupables subissent les loix de la justice, ne doit nous inspirer que de la crainte ; celui où les hommes sont heureux sous les loix de la miséricorde, est l'objet de nos desirs ; c'est donc

donc à cet ordre, que nous devons aspirer ; malheur à nous, si nos inimitiés préviennent cet instant fatal, où la haine & l'amour sépareront à jamais tous les hommes ! Il n'appartient qu'à Dieu, de fixer ce moment de la vengeance, parce que lui seul connoît quand la volonté du pécheur est inflexible dans le mal, & quand il ne peut cesser d'être méchant, qu'en cessant d'exister sur la terre.

Pour nous, foibles créatures, dont l'existence est toujours près du néant, le vice près de la vertu, le bonheur près de l'infortune ; pour nous qui attendons tout de la bonté infinie, n'imitons Dieu que dans cette perfection ; ne refusons pas à nos freres, le pardon que nous demandons au pere commun. *Tu autem, homo, Dei sectare charitatem.* Où est l'homme qui ne doit pas trembler, si Dieu prend à son égard, cette rigueur qu'il veut exercer envers ses ennemis ? Combien de fois a-t-il été tenté de ressembler aux méchans ? combien de fois a-t-il outragé la majesté suprême ? Celui qui ose dire, ma vie est sans reproche, interroge des témoins, & non sa conscience : qu'il rentre dans son cœur, il sera frappé de son injustice ; il verra qu'il a besoin de la clémence divine, & de

l'indulgence des hommes ; il s'écriera avec le prophete : Seigneur, si vous comptez nos iniquités, qui pourra supporter vos jugemens ? *Domine, quis sustinebit ?* Ah ! mes freres, tandis que nous vivons avec les hommes, ménageons leurs foiblesses, plaignons leurs erreurs, pardonnons leurs offenses, ne soyons que bons ; c'est la seule affection convenable à des créatures qui doivent tout à la bonté infinie de Dieu. Qui de nous subsisteroit, si la justice rigoureuse décidoit de son sort ? Comment établir la concorde, si l'injure est repoussée par l'injure, & si la haine fortifie le contraste des passions ? Les hommes ne sont pas assez vertueux pour fonder la paix sur l'équité constante, & jamais ils ne l'obtiendront que par la facilité du pardon. C'est ce que nous a appris Jesus-Christ, le grand pacificateur, qui a annoncé la paix à ceux qui étoient de loin, & à ceux qui étoient de près, faisant mourir en lui-même, toutes les inimitiés. *Interficiens inimicitias in semetipso.*

J'entends la voix de la haine s'élever contre ces principes de l'amour mutuel ; ranimer dans les cœurs le desir de la vengeance, & accoutumer les hommes aux effets funestes d'une passion qui n'en-

fante que des forfaits. Mon ennemi, dit le vindicatif, n'excite que mon averſion; il s'eſt oppoſé à mon bonheur, je l'abhorre, & je veux me venger. Malheureux! quel mot vous avez prononcé! Vous reſpirez la vengeance! Hélas! on ne le voit que trop; ce front menaçant, ces yeux étincelans, ce regard furieux, cette marche précipitée, ces ſons entrecoupés, ces cris, ces tranſports, tout annonce le trouble de votre ame: le torrent qui ravage, le feu qui conſume, les flots d'une mer agitée qui ouvre des abymes, ne ſont qu'une foible image du déſordre de votre cœur. *Quaſi mare fervens.* Non, dit le ſage, cette paſſion terrible ne connoît plus de bornes; elle brave tous les dangers; elle renverſe tous les obſtacles; elle ſe plaît au milieu des ruines; elle ſe repoſe ſur des cadavres entaſſés: le fer, le poiſon, la mort, tous ces maux raſſemblés, ne ſuffiſent pas à ſes fureurs. *Ignis, grando, fames & mors, omnia hæc ad vindictam creata ſunt.* Comment découvrir les traits de la raiſon, au milieu de ces agitations violentes? où eſt ce calme de la ſageſſe, néceſſaire pour exercer les droits mêmes de la juſtice? où eſt cette intelligence, qui peut juger & apprécier les objets? Y a-t-il quelque

chose de respectable pour celui que la vengeance transporte ? La voix même de la nature ne se fait plus entendre au fond de votre cœur, le seul aspect de votre semblable vous irrite, & déja vous n'êtes plus un homme.

Vous avouez que votre cœur est plein d'aversion pour votre frere ! Mais, connoissez-vous la haine & ses effets dangereux ? savez-vous qu'elle est un sentiment destructif ; qu'elle embrasse tous les maux possibles, & qu'elle voudroit les réunir sur la tête d'un ennemi ? Il ne lui suffit pas d'augmenter les torts de l'injustice ; ce n'est pas seulement pour jouir d'un bien passager, qu'elle s'efforce de dépouiller celui qu'elle déteste. Plus dangereuse que l'ambition, que l'avarice, que toutes les passions qui naissent d'un amour-propre déréglé, elle corrompt le fond de notre être ; elle place dans nos cœurs, le plus grand des vices, le plus opposé à la bienveillance, celui qui déprave le plus la nature, le désir de nuire, même sans intérêt, & la satisfaction de faire du mal, seul fruit de la méchanceté. Voyez Aman, transporté par la haine : que de crimes il médite ! que de sang répandu ! tout un peuple devient la victime de ses fureurs ; des

vieillards sont égorgés, la pudeur effrayée ne trouve plus d'asyle, des fils expirent dans les bras de leur mere. Quel avantage pouvoit revenir à ce barbare, d'un si grand forfait ? celui d'entendre les cris d'un plus grand nombre de malheureux, celui de se dire, ma puissance n'a point trouvé d'obstacle ; j'ai détruit tout ce qui pouvoit l'être ; un seul homme m'a offensé, & toute sa race est éteinte : *Pro nihilo duxit in unum Mardochæum mittere manus suas.* Quel horrible spectacle, qu'Abel expirant, & Caïn déchirant ses entrailles palpitantes ! Ah ! mes freres, ne souillons pas nos regards par ces images affreuses ; disons, en détournant nos yeux de ces crimes qui font frémir la nature : ô haine ! ô vengeance ! quelles sont vos fureurs, puisque les droits du sang, le cri de l'innocence, l'émotion de la pitié ne peuvent les ramener ! Quel cœur pourroit s'ouvrir à une passion qui étouffe la voix de l'équité, qui prête des charmes à la cruauté, qui se rassasie des pleurs des malheureux, & qui se fait un tourment du bonheur de son semblable ? Quoi ! disoit saint Jean Chrysostome, votre haine ne respecte rien dans un ennemi, ni les rides de sa vieillesse, ni l'innocence de sa vie, ni le souvenir de ses

bienfaits ? *Non eis senectus venerabilis ; non vitæ victus, non acceptæ gratiæ memoria* ? Que cet homme soit utile à sa patrie, que ses vertus le rendent cher à ses concitoyens, que sa perte réduise une famille au désespoir, qu'une mere désolée vienne vous dire : barbare ! épargnez mon fils, ne détruisez pas toutes mes espérances, ne vous opposez pas à son bonheur ; respectez les dernieres années de ma vie, ne nous rendez pas malheureux ; souvenez vous que vous avez un pere, & que son cœur ne s'ouvriroit plus à la joie, si vous souffriez tous les maux dont vous nous accablez ! n'importe ; les plaintes de tant d'infortunés ne font que vous endurcir ; c'est pour vous une nouvelle satisfaction d'affliger votre ennemi dans tout ce qui le touche, de ne mettre sous ses yeux que l'image du désespoir. Vous voilà donc le plus méchant des hommes, celui qui trouve du plaisir à nuire, & qui jouit des malheurs de son semblable.

Et ne dites pas que nous exagérons ici les effets de la haine ; que la plus violente a des bornes, & que l'on peut affliger un ennemi, sans vouloir le perdre. Tout homme qui hait son frere, dit l'Apôtre, est homicide ; toute haine est un

sentiment destructif ; elle se réjouit de tout le mal, ou ce n'est pas elle ; quand je hais les vices, leur existence me blesse ; quand je hais les personnes, tout leur bonheur m'est à charge : la crainte du châtiment peut arrêter ma main, l'impuissance peut mettre des bornes à mes fureurs ; mais le desir de nuire subsiste, & la joie maligne, que me causent les malheurs d'un ennemi, décele assez ce sentiment pervers. Quel affreux tableau tracerois-je dans ce discours, si je peignois tous les excès auxquels la haine a porté les hommes ! Je pourrois vous montrer dans tous les âges, la société troublée par ses fureurs, les autels profanés, les villes ensevelies sous leurs ruines ; mais il est un autre effet qui doit frapper de terreur les ames livrées à cette passion, & qui fait voir à quel point elle peut égarer la raison. Les autres vices semblent se soutenir par l'espérance de l'impunité ; les plus grands scélérats, en commettant le crime, ne désesperent pas du repentir & du pardon : le vindicatif seul peut soutenir la vue de son crime & du supplice qui l'attend, renoncer par choix à son salut éternel, & se précipiter sans effroi dans les enfers ; c'est lui qui donne à la terre ces affreux exemples

d'impénitence : on voit des hommes respirer encore la haine, lorsque le souffle de vie expire sur leurs levres, laisser dans leurs cendres, des germes de division, & confier à leur postérité le soin de leur vengeance. En vain des ministres de la réconciliation montrent au mourant, le glaive de la colere divine suspendu sur sa tête : en vain ils s'efforcent de le toucher par un spectacle attendrissant ; on fait approcher cet ennemi qu'il abhorre, on lui dit : Voilà votre frere ; il vous a offensé, il vient vous demander grace, il est à vos genoux, il veut baiser vos mains ; homme impitoyable, ne les retirez pas ! jettez des regards de compassion sur un suppliant : ce n'est pas la terreur de votre vengeance qui lui fait souhaiter de se réconcilier avec vous ; qu'a-t-il à redouter maintenant que vous êtes entre les bras de la mort ? c'est l'amour qui l'amene ; c'est la crainte que vous n'emportiez dans le tombeau, une haine qui fera votre malheur éternel : au nom du Dieu dont vous êtes les enfans, pardonnez à votre frere. Non, répond ce furieux, je ne pardonnerai pas ; quel objet mettez-vous sous mes yeux ? voulez-vous augmenter les horreurs de mon agonie ? ah ! je reprens mes fureurs, son

aspect me révolte ; il supplie, il verse des pleurs, il veut me faire céder à la pitié ; ne sait il pas que c'est pour moi une douceur d'insulter à ses larmes ? Je ne puis plus lui faire de mal, mais je peux encore lui en desirer ; eh bien, c'est assez ; mon cœur s'ouvre à cette vaine satisfaction ; ma haine survit à l'espoir de la vengeance : l'impuissance de lui nuire pourra faire mon tourment, mais elle ne changera pas mon aversion ; & , quelle que soit ma destinée, mon cœur ne fera jamais des vœux pour son bonheur. Malheureux ! vous prononcez votre condamnation ; le voile de la mort est déja sur vos yeux ; les portes de l'éternité s'ouvrent ; vous allez paroître devant votre juge : comment lui direz-vous, pardonnez mes offenses, oubliez mes iniquités, n'écoutez que votre clémence, ne voyez que le sang de Jesus Christ, dont je suis couvert ? *Dimitte nobis debita nostra.* O vindicatif ! quelle confiance pouvez-vous avoir dans le prix du sang, que l'amour & la miséricorde ont fait répandre ? Vous invoquez le Dieu de bonté, & vous n'avez adoré que le dieu des vengeances : vous le trouverez au dernier jour, tel que vous l'avez desiré pendant votre vie. N'attendez rien de sa clémence ; com-

ment le Dieu qui aime tous ses enfans ; recevroit-il dans son sein le méchant qui les abhorre ? *Si autem non dimiseritis hominibus, nec pater vester dimittet vobis peccata vestra.*

Tels sont, mes freres, les funestes effets d'une passion qui égare la raison, qui corrompt les sentimens naturels, qui est une source de remords, & qui se termine enfin par notre perte éternelle. Il suffit de la peindre, pour en inspirer de l'horreur ; & que deviennent alors tous ces prétextes que vous alléguez pour justifier vos inimitiés ? opposerez-vous à la loi du pardon, des répugnances naturelles, les maximes du monde, la crainte des jugemens des hommes ? Vous ne pouvez étouffer le ressentiment d'une injure ? Mais quand il est question de votre fortune, de votre élévation ; quand l'ambition vous domine, vos affections se plient à vos vues ; vos goûts changent, vous perdez votre fierté, vous supportez des mépris, vous dévorez des rebuts, vous devenez complaisant, souple, peut-être rampant, rien ne vous coûte, pourvu qu'il soit un moyen d'obtenir ce que vous desirez ; & les espérances de la foi, les motifs de la charité, ne peuvent vaincre l'injuste opposition

qui vous éloigne de votre frere? Il vous en coûte trop, pour mettre vos penchans d'accord avec vos intérêts éternels; le monde vous méprisera, si vous ne vous vengez pas de cet outrage! Et que vous font les jugemens des hommes? est-ce à leur mode que vous devez servir la vertu? ne savez-vous pas, que votre héroïsme consiste à imiter Jesus-Christ pardonnant à ses bourreaux; que votre avantage est d'être persécuté pour la justice; que pour être dédommagé de la perte des biens, de l'honneur, de la vie, c'est assez de pouvoir se dire, je pratique la vertu, Dieu me voit, il sera ma récompense? Contentons-nous de ce témoignage de la conscience; n'écoutons, ni les préjugés, ni les passions; nous verrons que la vengeance n'est pas faite pour nos cœurs, & que la haine est toujours un sentiment pénible: car si la loi du pardon est contraire aux affections saines de la nature, pourquoi voudrois-je être Abel expirant, plutôt que Caïn l'immolant à sa vengeance? Pourquoi aimé-je David, pardonnant à Séméi qui l'outrage? pourquoi Joseph embrassant ses freres, me fait il répandre des larmes? Suivons la pente de la bienveillance, & nous sentirons combien il est

doux de lui obéir : pardonnons, & nous ferons contens après avoir pardonné ; faisons du bien à nos ennemis, & quand il sera fait, nous en goûterons le prix. L'exercice de la vertu est toujours effrayant pour les passions ; ce n'est qu'après l'avoir pratiquée qu'on la trouve aimable.

Ne dites donc plus, mon ennemi a noirci ma réputation, il m'a dépouillé de mes biens, il s'est opposé à mon bonheur ; je ne puis l'aimer. Il s'est opposé à votre bonheur ? Ame raisonnable, destinée à être heureuse éternellement, par l'amour & la connoissance de la divinité, vous avez donc oublié votre grandeur, votre destination, vos espérances ? Est-ce dans la jouissance des biens passagers, que vous devez placer votre félicité ? avez-vous été rachetée par un prix infini, pour des objets si vils ? Jesus-Christ a-t-il embrassé la pauvreté, est-il mort sur l'arbre de la croix, pour vous donner une haute idée de la gloire, des richesses, de tout ce qui tient à la vie présente ? Si vous placez votre bonheur dans ces objets frivoles, sans doute vous n'aimerez jamais le rival qui vous les dispute, ou le méchant qui vous les ravit : mais, parce que vos affections sont

déréglées, vos haines sont-elles moins injustes ? L'avare ne peut pardonner à celui qui ravit son trésor ; comment feroit-il du bien à ses ennemis, puisqu'il n'en fait pas à ses amis ? Concentré en lui même, le bonheur de ses semblables n'est rien à ses yeux ; il n'a jamais connu le plaisir de donner à celui qui a besoin, de soulager celui qui souffre, de pleurer avec celui qui pleure. Comment, avec un si grand attachement aux richesses, pourra t-il aimer celui qui s'oppose à sa fureur d'accumuler ? Mais cette cupidité qui fait son crime, pourra-t-elle excuser son aversion ? L'ambitieux sera-t-il en droit de perdre un ennemi, parce que la soif des honneurs le transporte, & qu'il s'est fait un systême qui immole tout à sa passion ? Le furieux qui ose attaquer la vie de son semblable, & qui se croit excusé parce qu'il expose la sienne, dira-t-il, pour se justifier : l'opinion publique m'a subjugué, j'ai redouté les vains discours de la multitude ; un faux honneur me commandoit la vengeance, la loi qui me l'interdisoit, ne pouvoit me garantir d'un vain reproche de lâcheté ; esclave du monde, j'ai respecté ses maximes ; j'ai mieux aimé périr dans le crime, que de supporter ses mépris dans

la vertu ? Quel devoir fera facré pour les hommes, si les passions & les préjugés leur servent d'excuses ? Ah ! mes freres, si nous voulons remplir les obligations d'un chrétien, semer de quelques vertus notre carriere, passer ce petit nombre de jours dans la paix, sans haine, sans aigreur, sans desirs de vengeance ; ne soyons, ni mondains, ni voluptueux, ni avares, ni ambitieux : tant que nous donnerons trop de prix aux choses présentes, nos affections seront déréglées ; nous serons premiérement injustes dans le cœur, & de ce désordre naîtront les concurrences, les haines, les jalousies, les discordes : transportons notre plus grand intérêt dans l'avenir, & nous dirons avec l'apôtre : J'ai comparé les biens présens avec l'espérance du fidele, & j'ai jugé qu'il valoit mieux perdre tout ce qui passe avec le corps, que de renoncer à la charité qui est le fondement du bonheur éternel. *Omnia detrimentum feci, ut Christum lucri faciam.* J'ai interrogé mon cœur, & il m'a répondu, Dieu seul peut faire ma félicité ; si la vertu m'est chere, c'est qu'elle m'inspire la confiance de le posséder ; si les autres biens ont du prix à mes yeux, c'est quand ils ne se trouvent pas en

oppoſition avec le devoir. Lorſque la bonté divine m'en laiſſe l'uſage, je fais monter à ſon trône la voix de la reconnoiſſance ; ſi la providence me les ôte, je me ſoumets à l'ordre qu'elle établit ; j'adore ſa juſtice qui frappe dans le temps, pour épargner dans l'éternité : je lui dis, Etre ſouverainement bon, votre miſéricorde eſt ſi grande, qu'elle fait tout ſervir à mon bonheur ; dans la confiance que m'inſpire cette vérité, le vœu ſuprême de mon cœur, eſt que votre volonté ſoit faite : *Fiat voluntas tua*. Que m'importe, que les hommes me nuiſent, ſi je découvre, par les vues de la foi, que les obſtacles qu'ils mettent à ma fortune, ſont des moyens de ſalut ? Je dois les plaindre, puiſqu'ils ſont aſſez malheureux pour être injuſtes : mais je dois les aimer, puiſqu'ils ſont mes freres, que le pere commun les aime encore, & que ſa grace peut les rétablir dans le droit à l'héritage des enfans. Deſtinés à jouir des récompenſes promiſes à la vertu, je ne hais que le crime qui ſouille mon ame : je n'ai, pour ennemi, que le démon qui veut ma perte éternelle : encore ſi ſa volonté n'étoit pas inflexible dans le mal, je demanderois ſon retour à la vertu ; j'aimerois qu'il fût

bon & heureux, plutôt que méchant & malheureux. O chrétiens ! ô mes freres ! si nos affections étoient saines, si nos yeux, errant sans cesse sur les choses présentes, se reposoient enfin sur les objets de la foi ; si la religion nous peignoit souvent Jesus-Christ donnant sa vie pour ses ennemis, intercédant sans cesse pour eux, jugeant les vivans & les morts, rejettant de son sein tous ceux qui n'ont pas aimé dans les hommes le prix de son sang, ces exemples, ces menaces, ces récompenses, ne confondroient-elles pas toutes les vaines excuses que nous alléguons pour justifier nos inimitiés ? Loin de désirer la vengeance, nous écouterions cette voix de miséricorde qui nous dit, ne résistez pas à celui qui vous traite mal ; si quelqu'un veut plaider contre vous pour avoir votre robe, abandonnez-lui votre manteau. *Et ei qui vult tunicam tuam tollere, dimitte & pallium.* Sans doute, lorsqu'il est dangereux de confondre l'amour de la vengeance avec celui de la justice, il vaut mieux céder ses droits, que de demander la réparation d'une injure ; sans doute, il vaut mieux recevoir deux soufflets, que de se plaindre avec aigreur du premier : si ma douceur & ma patience peuvent

peuvent toucher mon ennemi, & le rappeller à la vertu, refuserai-je de lui sacrifier un vil intérêt ? Ne suis-je pas assez dédommagé par une action qui assure mon bonheur éternel ? Chrétiens, ne vous contentez pas d'être justes, soyez généreux pour le salut de vos freres : sainte religion, voilà votre perfection, & je sens qu'elle est faite pour nos ames. Les passions seules peuvent s'opposer au précepte, aimez vos ennemis, faites-leur du bien, priez pour ceux qui vous persécutent. *Diligite inimicos vestros, benefacite iis qui oderunt vos.* Vous avez vu la nécessité du précepte de l'amour des ennemis : il me reste à vous faire voir les conditions de la réconciliation.

SECONDE PARTIE.

LES hommes convaincus de la nécessité d'aimer leurs ennemis, se font encore illusion sur ce devoir, & leurs réconciliations ne sont presque jamais l'ouvrage de la charité. On veut bien donner des bornes à la vengeance, & se rapprocher de ses freres, pour faire cesser le scandale de la haine : mais on change de manieres à leur égard, sans changer d'affection ; on met les procédés à la

place des ſentimens ; on conſulte plus les bienſéances, que les regles de la foi ; on négocie, on differe juſqu'à ce que la vanité ſoit ſatisfaite. Il faut ſuivre la loi d'un faux honneur, qui défend de faire les premieres démarches ; il faut attendre qu'un ennemi s'humilie ; il faut être vengé avant que de pardonner : ainſi les averſions ſubſiſtent dans le cœur, tandis que les motifs humains changent l'extérieur, & la haine ſemble modifier encore les reſſorts que l'on met en œuvre pour la réconciliation.

Que ces vaines apparences de retour ſont éloignées du pardon chrétien ! La charité qui en eſt le principe, ne conſulte, ni la vanité, ni les loix du monde ; elle n'a qu'une regle, c'eſt d'oublier l'injure, & d'aimer ſon frere comme ſoi-même ; elle n'a qu'un motif, c'eſt de ſe conformer à la volonté divine, & de jouir des récompenſes promiſes à la miſéricorde : ainſi rien ne peut différer ſa réconciliation, rien ne peut la borner, rien ne peut la vicier ; elle eſt toujours prompte, entiere, & faite pour Dieu : trois conditions de la réconciliation chrétienne. Développons ces vérités.

Que le ſoleil ne ſe couche point, diſoit ſaint Paul, ſur votre colere ; ſi vous

avez eu le malheur d'offenser votre frere, ou s'il vous a témoigné de l'indignation, hâtez-vous d'étouffer ce germe de division ; la colere qui peut précéder la réflexion, ne doit jamais la suivre ; c'est trop de conserver un seul moment le ressentiment d'une injure, & de ne pouvoir offrir à Dieu un cœur vide de toute inimitié : n'attendez donc pas la fin du jour, pour pardonner à votre ennemi ; quittez votre haine avant que de vous livrer au sommeil : voilà la premiere condition de la réconciliation ; il faut qu'elle soit prompte. *Sol non occidat super iracundiam vestram.*

En effet, mes freres, si la haine est un sentiment injuste & pénible, pourquoi conserver cette affection criminelle ? pourquoi remettre au lendemain notre réconciliation ? N'est-ce pas trop que notre ame se soit ouverte un seul instant à un sentiment qui la déchire, & qui nous rend malheureux ? Dès que cette passion nous domine, nous en sommes les premieres victimes. Les défiances, les vaines terreurs, les prévoyances funestes, remplissent notre vie : un cœur qui s'ouvre à la haine, se ferme au bonheur ; il ne sent plus que les remords & le désespoir ; jamais il n'éprouvera ces affec-

tions délicieuses, qui sont le partage d'un caractere vertueux & sensible; les fruits de la charité & de la bienveillance ne se trouvent plus avec une aversion qui détruit leur principe; l'amitié si douce, le goût si pur des choses honnêtes, l'intérêt si tendre de l'humanité, tous ces sentimens qui sont la source des vrais plaisirs, s'éteignent & se fondent tristement dans la haine qui les absorbe. Voyez Saül en proie aux fureurs de la haine : son ame agitée ne trouve plus de repos, des songes funestes le poursuivent dans le sommeil, le retour de la lumiere lui est insupportable; la générosité de David augmente son supplice; il ne rougit plus d'employer, pour le perdre, la violence & l'artifice; bientôt la superstition s'empare de cette ame livrée aux frayeurs du crime; n'osant plus compter sur la protection du ciel, il tente les ressources du désespoir; il interroge l'ombre de Samuël; il veut entendre l'arrêt qui fixe sa destinée, & il ne fait qu'aujourd'hui à ses maux présens, la certitude d'un avenir plus terrible. Ah! mes freres, comment pouvons-nous persister dans des inimitiés, dont les effets nous sont si funestes? Quelle satisfaction de porter sur le cœur un poids d'amertume, de se

nourrir de fiel, d'être en proie aux remords ou aux desirs impuissans de la vengeance? que gagnons nous à différer nos réconciliations? attendrons-nous que le temps affoiblisse le ressentiment d'une injure, que la variété des événemens en efface le souvenir, ou que l'impuissance de nuire à un ennemi nous en fasse perdre le desir? Et où seront les sacrifices, les efforts, si notre haine suit le cours des affections humaines, s'affoiblit par sa durée, & ne cesse enfin que faute d'objets? où sera le mérite de la patience, si notre aigreur ne s'adoucit que par des causes étrangeres? où sera la générosité chrétienne, si nous ne perdons de vue notre ennemi, que lorsque des diversions agréables donneront le change à notre cœur? Pourquoi attendre du temps cette paix, que nous pouvons recevoir des mains de la vertu? En différant nos réconciliations, nous pourrons oublier l'injure, mais nous ne la pardonnerons pas; nous cesserons peut-être de haïr, mais nous perdrons les récompenses promises à la miséricorde. O charité, affection sublime dans les ames les plus simples! faut-il donc tant de peines, tant de délais, pour suivre vos impressions? n'êtes-vous pas cette parole abrégée,

qui leve tous les obstacles, & qui concilie tous les intérêts ? ne suffit-il pas d'écouter votre voix, pour apprendre que le jour le plus malheureux est celui, où notre cœur s'ouvre à la colere & aux desirs de la vengeance ? Quoi ! ce jour que la vertu devroit embellir, que la concorde pourroit me rendre délicieux, qui seroit le plus beau de ma vie, si ma douceur triomphoit de mon ennemi, qui me laisseroit un si doux souvenir, si ma générosité réparoit les maux de son injustice, ce jour entier se passeroit dans la haine ; je l'emploierois à méditer la perte de mon frere, à tenter sa ruine, à exécuter des projets de vengeance ? Je renoncerois donc aux promesses de la religion, & aux espérances de la foi ; je m'interdirois les saints mysteres ; ou plus criminel encore, j'irois invoquer le Dieu de paix, tandis qu'une division scandaleuse dépose contre moi à la face de ses autels ? Chrétiens, membres du même corps ; enfans du même pere, disciples du même maître, héritiers du même royaume, chrétiens unis par tant de titres, est-il un seul moment où ces liens ne doivent pas vous être chers ? Comment pouvez-vous dormir dans l'inimitié ? ne craignez-vous pas que cette

passion triste & sombre, ne s'aigrisse pendant la nuit ? ne devez-vous pas trembler qu'un coup fatal ne vous fasse passer des ombres du sommeil dans celles du trépas ? Cendre & poussiere, l'intervalle qui vous sépare du tombeau, n'est peut-être qu'un instant; & vous osez disposer de votre existence, passer le présent dans le crime, & réserver l'avenir pour la vertu ? La mort est sur votre tête; son image est à côté du tableau que votre vengeance trace & contemple avec satisfaction; si elle ne frappe pas, elle menace toujours; plus elle a épargné, plus elle est redoutable; les heures écoulées sont perdues dans l'abyme immense de l'éternité; celles qui s'écoulent s'y perdent & entraînent celles qui les suivent; tout vous rapproche du trépas, & vous donnez à votre haine, une durée sur laquelle vous ne pouvez pas compter pour votre vie; vous remettez votre réconciliation au lendemain, sans penser que ce jour est peut être le dernier de la miséricorde, que demain le souverain juge s'armera de rigueur, que sa justice sera inflexible pour l'homme qui n'aura pas pardonné; que le serviteur rigoureux sera condamné par sa propre bouche, qu'il sera jetté dans les ténebres, où le

ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint jamais. Mon Dieu, que cette vérité est terrible! Chaque moment où notre cœur se livre à la haine, peut commencer pour nous une éternité de supplices; chaque délai du pardon, peut nous fermer à jamais le sein de votre clémence; chaque soleil qui se couche sur notre colere, peut ne plus se lever pour notre réconciliation : *Sol non occidat super iracundiam vestram.*

En second lieu, notre réconciliation doit être entiere. Soyez miséricordieux, disoit Jesus-Christ, comme votre pere céleste est plein de miséricorde : *Estote ergo misericordes, sicut pater vester misericors est.* Quand Dieu pardonne au pécheur, il oublie toutes ses iniquités; il le reçoit au nombre de ses enfans; il ne laisse plus agir que sa bonté : quelquefois il le purifie par les afflictions; il fait naître des obstacles à ses desirs; il lui refuse des dons qui pourroient corrompre son cœur; mais ces refus, ces châtimens, sont des effets de son amour; tout entre dans l'économie de cette miséricorde, qui mene, par les privations, à la jouissance du bien suprême, & qui change les larmes du juste, en un jour de joie qui ne finira jamais. Chrétiens,

voilà

voilà votre modele : lorsque vous pardonnez à votre frere, oubliez son injustice, n'ayez pour lui que de la bonté ; votre réconciliation doit étouffer tout ressentiment, toute aigreur, & rapprocher encore plus les cœurs que les personnes. Il ne suffit pas de s'interdire les emportemens de la vengeance, de concerter les manieres, pour former une union apparente, d'entretenir avec un ennemi un vain dehors de politesse ; il faut l'aimer, desirer son bonheur, & lui faire du bien. La charité que l'Evangile ordonne, n'est pas une bienséance ; c'est une tendresse sincere, & toujours prête à se manifester par les œuvres : si elle n'a pas cet empressement qu'inspire la douce confiance de l'amitié, elle a toute cette activité que donne la bienveillance, jointe au noble désintéressement : si elle laisse subsister le contraste des goûts, elle fortifie, par une sainte adoption, les liens primitifs de la nature ; elle ne met plus de différence entre les hommes, lorsqu'il s'agit de leur salut éternel ; elle les voit tous égaux en Jesus-Christ ; & sous ce rapport, sa tendresse s'étend à tous, comme la miséricorde du pere céleste : *Estote ergo misericordes, sicut pater vester misericors est.*

Sur ce principe, jugez, mes freres, combien vos réconciliations sont vaines, & éloignées du pardon évangélique. Quoi de plus commun que ce langage des mondains : Je pardonne à mon ennemi, & je ne lui nuirai jamais : mais il me seroit trop pénible de lui faire du bien ; je ne puis me résoudre à le voir, & à lui rendre ma confiance. Vous ne voulez pas voir votre ennemi ? mais s'il est devenu votre frere, comment sa présence peut-elle vous être à charge. L'espérance de vivre éternellement avec lui, de partager son bonheur, d'être réuni à jamais dans le sein de Dieu, doit faire la plus douce consolation de votre vie, & vous ne pouvez supporter sa présence ! Les sacremens, les prieres publiques, les cérémonies du culte, toute la religion tend à vous unir ; & vous croyez conserver ces liens sacrés, en brisant ceux de la société naturelle ! Peut-être consentirez-vous à voir votre frere, à observer à son égard les regles de l'honnêteté, à user des bienséances que le monde exige, pour couvrir le scandale des divisions : mais en vous contraignant pour plaire aux hommes, accomplirez-vous le précepte de Jesus-Christ ? Que gagnerez - vous à donner au monde de

vaines apparences, si vous refusez votre cœur au devoir ? La loi de la charité n'est-elle qu'extérieure ? n'exige-t-elle que des apparences, des dehors, des bienséances ? suffit-il aux enfans du même pere, d'avoir entre eux une union politique ? La famille, dont Jesus-Christ est le chef, ne subsiste-t-elle que par un commerce de politesse ? & quelle paix ce divin législateur a-t-il établie sur la terre, si nos réconciliations ne changent que l'extérieur, & ne font qu'ajouter à la haine, la lâcheté de la dissimulation ? Vous croyez avoir pardonné, parce que vous ne voulez pas nuire ; & quelle récompense attendez-vous de cette modération, si l'amour n'en est pas le principe ? Les païens en faisoient autant ; l'honneur, la crainte, le défaut des occasions, suffisoient pour arrêter leur vengeance. Chrétiens, les motifs de la foi doivent placer dans vos ames cette élévation de sentimens, que la philosophie ne pouvoit produire : ce n'est pas assez pour vous de supporter vos ennemis, de ne pas aspirer à leur perte ; il faut les aimer, leur faire du bien, les bénir, tandis qu'ils vous maudissent ; prier pour eux, lorsqu'ils vous calomnient : il faut que la générosité de la bienveillance s'é-

tende sur un persécuteur, au moment qu'il frappe; qu'elle désarme sa colere, ou qu'elle triomphe de son injustice : *Benefacite iis qui oderunt vos.* Sans doute, il en coûte à la nature pour aimer ceux qui nous font du mal, pour leur parler avec bonté, pour travailler à leur bonheur; mais la difficulté n'est qu'un motif plus pressant pour remplir ce devoir; le dédommagement suit de près le sacrifice; l'effort fait mieux sentir le prix de la vertu, & laisse dans le cœur une satisfaction plus douce. Allez, réconciliez-vous avec votre frere; versez sur son cœur aigri l'huile de la douceur; répandez vos bienfaits dans son sein; goûtez avec lui les fruits de la concorde; comparez ce plaisir pur avec les tristes effets de la haine; ne vous bornez pas au présent; rapportez cette action généreuse à ce moment, où la mémoire des faits les plus éclatans, ne vaut pas le souvenir d'un verre d'eau présenté à un ennemi qui avoit soif; vous verrez combien il est consolant de pouvoir se dire : j'ai triomphé de tous mes ressentimens; loin de nuire à celui qui m'avoit offensé, j'ai cherché son bonheur, j'ai soulagé sa misere, mon ame ne s'est ouverte qu'à

la satisfaction de faire du bien. *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum.*

Mais, direz-vous encore, en pardonnant à mon ennemi, dois-je lui rendre ma confiance, former avec lui un commerce intime, & agir à son égard, comme s'il ne m'avoit jamais offensé ? Oui, votre réconciliation doit aller jusqu'à l'intimité, si c'est un moyen de resserrer les liens de l'amour, sans exposer la vertu; si ce témoignage de confiance est nécessaire, pour gagner votre frere, & s'il est à craindre que vos défiances trop apperçues, ne laissent subsister le scandale des divisions. Je sais que la charité est discrete; que les épanchemens de la tendresse, n'empêchent pas les réserves de la prudence; & qu'en faisant du bien au méchant, on doit être en garde contre le mal qu'il peut nous faire: mais il faut que son injustice soit bien reconnue, & que les précautions dont nous usons avec lui, ne soient pas fondées sur des apparences, sur des soupçons, sur de fausses craintes. C'est le propre de la charité de supposer dans les autres, la droiture qu'elle aime; elle ne devine pas le mal; elle ne le voit que lorsqu'il existe; elle prête sans peine à un ennemi, des sentimens généreux; elle aime

à penser que la grace a touché son cœur, & ranime les principes de la vertu. Rien ne relâche plus les liens de la bienveillance entre les hommes, que leurs défiances mutuelles ; elles les laissent toujours dans la haine qui les divise, ou dans le mépris qui les isole ; elles empêchent tous les effets du pardon ; elles rendent les aversions plus durables, & les réconciliations moins sûres. Ah ! mes freres, ne vaut-il pas mieux se tromper par un motif d'humanité & d'indulgence, que de se livrer à des soupçons qui répandent tant d'inquiétude sur notre vie ? Pourquoi se défier de la sincérité d'un ennemi réconcilié ? pourquoi se persuader qu'il est capable de trahison ? pourquoi ne croyons-nous pas à la vertu, avec de si grands motifs de la pratiquer ? N'usons pas avec notre frere, de tant de précautions, de tant d'expédiens, de tant de réserves ; que l'amour soit notre seul interprete ; qu'il apperçoive dans nos démarches, la candeur & l'empressement de la tendresse ; disons-lui, comme Joseph : vous êtes mon frere, & ce nom m'est bien cher ; j'ai oublié tout le passé ; ne craignez rien de ma puissance ; Dieu ne l'a mise dans mes mains que pour votre bonheur : votre

haine m'a persécuté ; mon amour ne se vengera que par des bienfaits : venez recevoir le gage de ma réconciliation ; voyez combien il m'est doux de répandre des larmes dans votre sein. Non, votre ennemi ne résistera pas à ce témoignage de la tendresse ; vous le verrez vaincu par votre générosité ; la confiance renaîtra dans son cœur ; il mêlera ses pleurs aux vôtres, & vous goûterez bientôt, avec le plaisir de pardonner, le pur transport des satisfactions réciproques. *Flevit, illo quoque similiter flente, super collum ejus.*

Enfin votre réconciliation doit être faite pour Dieu. L'intérêt & la bienveillance peuvent rapprocher les hommes, & terminer leurs dissentions ; mais la charité seule peut établir entre eux une paix solide dans le temps, & immuable dans l'éternité. L'union fondée sur l'intérêt présent, porte en elle-même le principe de sa destruction : celle que la bienveillance naturelle produit, chancelle lorsqu'elle se trouve en opposition avec l'amour-propre, & se refuse souvent à des sacrifices, dont elle n'apperçoit pas le dédommagement ; il n'y a que la soumission à la volonté d'un Dieu, qui commande le pardon & qui le ré-

compenſe ; qui puiſſe déterminer à oublier l'injuſtice d'un ennemi, à lui faire du bien, à ſacrifier ſes droits pour le rappeller à la vertu. L'exemple de Jeſus-Chriſt, ſon amour plus fort que la mort, ſon ſang qui couvre tous les hommes, ſon ſein toujours ouvert pour les réunir, le prix de la rédemption perdu pour ceux qui n'aiment pas leurs freres ; tous ces motifs doivent élever, ſanctifier nos affections ; & malheur à l'ame qui n'en reſſent pas l'impreſſion ! Celui qui ne cherche pas à accomplir la volonté du Créateur, qui ne pardonne à ſon ennemi, que pour avoir aux yeux du monde, le mérite de la modération ; celui même que l'humanité ſeule attendrit ſur les maux de ſes ſemblables, a déja reçu ſa récompenſe ; la gloire paſſagere ſera le ſeul prix d'une vertu que l'eſpérance chrétienne ne fait pas ſortir des bornes étroites du temps. Que ma foi, diſoit l'Apôtre, tranſporte les montagnes ; que je diſtribue toutes mes richeſſes à mon ennemi ; que je livre mon corps aux flammes pour le ſauver ; ſi je n'ai pas la charité, je ſuis ſans mérite devant le Seigneur : *Charitatem autem non habuero, nihil ſum.*

Cependant, mes freres, combien de

réconciliations qui sont faites par des motifs purement humains ! Combien de retours apparens, dont la religion n'est pas le principe ! Qu'il est rare que la charité étouffe dans les cœurs le ressentiment d'une injure ! On veut bien se rapprocher d'un ennemi, pour éviter un éclat désagréable ; on cherche à se tromper, pour endormir ses précautions & sa vigilance ; on le ménage peut-être parce qu'il nous connoît trop, & qu'il seroit dangereux de l'aigrir, après l'avoir mis si avant dans notre confidence : on s'empresse de terminer une querelle qui nous expose à ses discours outrageans ; on cede aux instances des amis qui représentent les suites dangereuses d'une rupture, & qui se chargent de ménager un accommodement. Le pardon chrétien, est traité comme une affaire politique ; il faut concilier les intérêts, compasser les démarches, n'avancer que jusqu'à un certain point, ne pas avouer son tort, en marquant trop d'empressement ; il faut que la vanité soit satisfaite avant que la piété se déclare, & que la sagesse humaine consomme l'ouvrage de la religion : comme si l'habileté des hommes pouvoit suppléer aux motifs de la foi, & ranimer la charité dans nos cœurs !

Quel fruit pouvez-vous attendre d'une paix qui vient de la terre ? qu'est-il besoin de tant de médiateurs, pour vous réconcilier avec votre ennemi ? Quoi ! toujours des hommes entre vous & votre frere ? Dieu ne suffit-il pas pour vous unir ? la charité n'est-elle pas elle-même son interprete ? & son empressement ne leve-t-il pas plus sûrement les obstacles, que tous les soins d'une vaine prudence ? Quand même votre sagesse feroit cesser le scandale d'une rupture ; quand le monde entier loueroit la générosité de votre pardon : héros de la vanité ! ce sera là votre récompense ; vous jouirez d'une gloire passagere, & vous perdrez le prix immortel de la vertu. Pour nous, qu'une adoption sainte éleve aux plus nobles espérances, ne nous renfermons pas dans les bornes du temps ; portons nos vues plus loin ; en pratiquant le bien, songeons au bonheur futur : ce n'est pas l'intérêt présent qui peut éteindre nos inimitiés, & ranimer la bienveillance ; la charité, qui doit unir éternellement les chrétiens, ne peut adopter ce motif, qui est souvent la source de leurs divisions, l'amour de la justice éternelle, la conformité à la volonté souveraine, qui aime tous les hommes,

& qui reçoit dans son sein les ames miséricordieuses ; l'exemple & la grace de Jesus-Christ devenu le médiateur de toutes les réconciliations dans le ciel & sur la terre ; voilà, mes freres, les fondemens du pardon chrétien.

O vous qui êtes instruits par un Dieu mourant sur la croix pour ses ennemis ; vous qui n'espérez le salut que par cette voix de miséricorde qui a désarmé la justice divine ! que ces puissans motifs touchent enfin vos cœurs, & détruisent toutes les inimitiés ; que le sang de Jesus-Christ, qui crie grace pour vous dans le ciel, l'obtienne pour vos freres sur la terre. Pardonnez pour mériter le pardon ; aimez tous les hommes dans le Créateur, pour être dignes de son amour ; faites du bien à vos ennemis, afin que le Seigneur ne considere pas vos iniquités ; donnez à notre ministere, la consolation que S. Jean Chrysostome demandoit à son peuple : Je vous supplie, mes freres, disoit ce pontife, que j'aie la satisfaction d'apprendre, qu'un seul d'entre vous a profité de mon discours, & s'est réconcilié sincérement avec son ennemi : *obsecro vos igitur, fratres.* Quelle joie pour les pasteurs, si tous les fideles étoient unis par la charité ! quel avan-

tage pour l'église, si elle pouvoit répondre aux impies qui se réjouissent de ses divisions : voyez ces fideles que je porte dans mon sein ; la concorde regne au milieu d'eux ; ils sont tous amis, ils sont tous freres, ils aiment tous les hommes, ils vous bénissent, tandis que vous les maudissez, ils font des vœux pour votre bonheur, lorsque vous méditez leur ruine. Ce sont là les vrais chrétiens, car leur religion n'inspire que l'amour ; elle condamne toutes les haines, celles même qui se couvrent des intérêts du ciel ; elle rejette également de son sein, le furieux qui brave la divinité en brisant son image, & l'hypocrite qui embrasse l'autel, en jurant la perte de son frere.

Qui sommes-nous, grand Dieu ! pour faire sentir à un ennemi les effets de notre colere, tandis que votre majesté suprême souffre avec tant de bonté nos offenses ? Est-ce à nous d'être inexorables, quand nous avons tant de besoin de votre indulgence ? Nous n'avons point de salut à espérer, si vous ne mettez votre gloire à pardonner ; & notre orgueilleuse sensibilité ne pourroit renoncer à la vengeance ! Il nous en coûteroit trop d'oublier quelques injures, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute

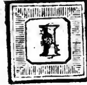
notre vie ! Non, Seigneur, mon cœur ne s'ouvrira plus à la haine : j'imiterai le Dieu qui pardonne ; je dirai à celui qui étoit l'objet de mon ressentiment : Mon frere, nous avons vécu trop long temps dans l'inimitié ; oublions tout le passé ; ce souvenir me sera toujours triste ; mon cœur ne pourra s'en consoler qu'en formant des vœux plus ardens pour votre bonheur : je vous rends aujourd'hui toute ma tendresse ; rendez-moi la vôtre ; ne résistez pas à mes instances ; prenez garde d'amasser des charbons de feu sur votre tête ; laissez-vous toucher par l'intérêt de votre salut éternel. Rapprochons-nous des saints autels : allons au sanctuaire de la miséricorde : réunissons-nous dans le sein de notre pere : buvons dans la même coupe le sang de l'alliance : demandons à l'agneau de paix qu'il scelle notre réconciliation par sa grace ; qu'il embrase nos cœurs du feu de la charité ; qu'il affermisse de plus en plus notre union dans le temps, jusqu'à ce qu'elle soit invariable dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.



SERMON
SUR
LA MORT.

Pulvis es, & in pulverem reverteris.

Vous êtes poussiere, & vous retournerez en poussiere. *Genese* chap. 3.



IL n'appartient qu'à celui qui regne dans les cieux, qui tient nos jours dans sa main, qui fixe la durée des grandeurs, & qui confond, quand il veut, toutes les vanités du siecle, de donner à l'homme cette leçon qui lui rappelle la foiblesse de son être, & le néant de son origine : Vous êtes poussiere, & vous retournerez en poussiere : *Pulvis es, & in pulverem reverteris.* Vils mor-

tels ! vos générations s'écoulent comme les flots, & ne peuvent triompher de la durée des siecles. La mort exercera son empire sur vous, & le poussera jusqu'à votre néant : il ne restera de vous qu'une froide poussiere, renfermée dans un tombeau, seul monument qui rappellera votre existence ; encore ces restes malheureux disparoîtront-ils bientôt ; vos cendres seront mêlées aux cendres de vos peres ; & les parcelles de vos corps, éparses dans le débris universel, seront confondues avec les autres parties de cette terre qui est votre commune origine : *In pulverem reverteris.*

Tout ce qui tient à notre vie est donc frivole, puisqu'il est appuyé sur un fondement que la mort va détruire. Tout ce qui n'est que de ce monde, disparoît avec la figure du monde ; & les projets les mieux concertés ne sont que des édifices bâtis sur nos cendres. Ecoutez, chrétiens, & instruisez-vous. La mort découvre clairement les vanités de la terre, & foudroie toutes les grandeurs : l'éclat de la plus brillante fortune se réduit enfin à la célébration d'une pompe funebre : les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux : les distinctions du rang ; la supériorité des talens,

la réputation, ſubſiſtent à peine dans ces inſcriptions faſtueuſes, derniere reſſource de l'orgueil, qui s'efforce de donner du corps & de la réalité au phantôme que le ſiecle adore. Tout nous échappe à l'inſtant fatal ; tout ſe perd dans l'abyme éternel : nos richeſſes mêmes ne peuvent dormir avec nous dans la pouſſiere ; & de tous ces biens qui nous environnent, il ne reſte que de triſtes décorations, qui font ſouvenir que nous ne ſommes plus.

O néant ! ô vanité des choſes humaines ! C'eſt la ſeule réflexion que nous permet le ſouvenir de la mort. A la vue du tombeau, la vie la plus longue n'a que la durée d'un inſtant : la carriere la plus remplie d'événemens, paroît digne d'un éternel oubli : la ſanté la mieux établie n'eſt qu'une ſituation trompeuſe, où le temps nous conſume ſans faire ſentir ſes ravages : les jours les plus heureux ne ſont que des portions de notre mort ; les plus belles eſpérances, de douces erreurs ; les plaiſirs les plus vifs, des amuſemens dangereux ; les intrigues les plus brillantes, de grands reſſorts mis en œuvre pour un objet frivole ; les mouvemens les plus éclatans, des agitations violentes pour ſaiſir une ombre qui nous

nous échappe : tout eſt vain ſur la terre, parce que tout doit être la proie du tombeau. C'eſt l'écueil où viennent ſe briſer les phantômes qui nous ſéduiſent. Rien n'eſt ſolide pour un homme occupé de ſa mort, que le jugement qui lui fait mépriſer tout ce qui périt avec lui.

Mais cette penſée qui confond notre orgueil, n'eſt-elle propre qu'à faire naître dans nos eſprits ces idées funeſtes de cendre & de pouſſiere ? Viendrois-je ici nourrir vos frayeurs, augmenter votre déſeſpoir, & avilir la nature humaine, en préſentant au-delà de cette vie malheureuſe, un néant éternel ? Laiſſons aux incrédules ces frayeurs exceſſives & cette horreur du tombeau. Leur triſteſſe peut-être ſans bornes, puiſque leurs pertes ſont irréparables ; & comme ils ſont ſans eſpérances, ils ſont auſſi ſans conſolation. Pour nous, qui attendons le jour du Seigneur ; nous ſavons que notre ame ne périt pas avec notre corps. La mort qui briſe nos liens terreſtres, n'a rien d'affreux pour nous, parce qu'elle nous ouvre des eſpérances plus nobles : elle eſt le paſſage du temps à l'éternité, la fin du chaos, & le commencement d'un ordre immuable : elle montre tout à-la-fois la vanité des choſes,

humaines, en les réduisant au néant, & la grandeur de l'homme, en le réunissant à l'Etre suprême.

C'est en développant ces vérités que j'entreprends de vous prouver l'utilité du souvenir de la mort; & voici mon dessein. La pensée de la mort est utile, parce qu'elle facilite le détachement du monde, en découvrant le néant des choses humaines; premiere partie. La pensée de la mort est utile, parce qu'elle fait voir ce qu'il y a de solide dans les biens du monde, en rappellant à l'homme sa destination véritable; seconde partie. C'est tout le partage de ce discours.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

L'Homme innocent devoit jouir sans interruption du bonheur attaché à la justice originelle. Formé par la main de l'Eternel, sa constitution pouvoit défier la durée des siecles: un souffle d'immortalité animoit ses organes, & leur donnoit une activité toujours nouvelle. C'étoit un germe de vie, que le temps ne pouvoit affoiblir. La soumission des sens à l'empire de la raison, rendoit l'union de l'ame avec le corps, sainte &

conforme à la volonté du Créateur. Un si bel ordre paroissoit établi pour subsister à jamais. La mort respectoit une vie qui n'étoit pas souillée par le crime : il n'étoit pas juste qu'elle détruisît l'ouvrage encore parfait de la sagesse éternelle.

Telle étoit la destinée de l'homme sortant des mains du Créateur. Le péché renversa cet ordre heureux, sécha ce germe de vie, introduisit dans le monde la mort, & toutes les miseres qui nous accablent. Dès-lors l'union de l'ame & du corps, juste dans son origine, devint contraire à l'ordre par la rébellion des sens; l'ouvrage de l'Eternel, défiguré par le péché, ne fut plus respecté par le temps : les principes de la corruption se fortifierent; la nature forte & vigoureuse s'affoiblit peu-à-peu; la vie présente eut des bornes; le remede d'immortalité fut perdu avec l'innocence. Il n'étoit pas juste qu'un bonheur attaché à l'harmonie, & formé par les mains de la vertu, subsistât dans le crime & le désordre. Dieu prononça l'arrêt de mort contre les coupables, & la menace s'exécuta, sans exception, sur toute leur postérité : *Morte morieris.*

Cette peine n'étoit pas seulement une

réparation de l'outrage fait à la majesté divine ; elle étoit encore un frein nécessaire à la cupidité. L'homme, en perdant l'amour du bien suprême, n'avoit conservé que la pente à l'injustice : son cœur rempli de l'amour des créatures, ne donnoit point de bornes à ses desirs honteux, & ne connoissoit des loix, que celles de la force & de la violence. L'ambition, la jalousie, la haine, la vengeance ; toutes ces passions qui naissent d'un attachement injuste aux biens sensibles, le dominoient tour-à-tour : l'iniquité auroit enfin prévalu sur la terre, si la malignité prodigieuse du cœur humain eût été soutenue par l'espérance de jouir éternellement du fruit de ses forfaits. Il falloit un frein à cette cupidité qui pouvoit inonder de crimes la face de l'univers : & quel remede plus puissant contre cet attachement excessif aux biens du monde, que le souvenir de la mort, qui fait voir le néant & la vanité de toutes les choses passageres, qui découvre dans le tombeau le terme fatal de toutes les grandeurs, qui nous fait regarder la vie comme une course rapide vers le néant ; la santé, comme une étincelle qu'un souffle peut éteindre ; tous les siecles passés, comme des instans fugitifs ; les

plaisirs, comme des songes agréables; la gloire, comme une apparence; les richesses, comme des dépouilles que la mort arrache de nos mains pour orner son triomphe? Peut-on s'attacher à des biens qui nous échappent si facilement? chercher une situation stable dans un monde, dont les révolutions sont continuelles? compter sur des instans entraînés par une rapidité que rien n'arrête? former des projets d'élévation, au milieu des ruines de toutes les fortunes? courir après une ombre de gloire qui va s'évanouir? se livrer à des joies frivoles, dans des jours obscurcis par les ombres du trépas? L'homme, ô mon Dieu! condamné à mourir, pourroit-il se faire une félicité dans des momens où il marche vers le supplice, si l'image de la mort qui doit terminer sa carriere, lui étoit plus familiere?

Non, mes freres, l'attachement excessif aux biens du monde, ne peut subsister avec des réflexions sérieuses, sur l'inconstance des choses humaines; cette impression vive des biens sensibles, ce goût pour les joies tumultueuses, cet attrait des faux plaisirs, prennent leur source dans l'oubli de la mort. Nous n'aimons pas à nous occuper d'une pen-

ſée qui rappelle notre néant; ces idées de diſſolution, de cadavre, de pourriture, nous paroiſſent funeſtes; c'eſt un ſpectacle qui révolte la nature, & qui ſouleve tous les ſens; une image triſte, qui empoiſonne la douceur de la vie, & répand de l'amertume ſur tous les plaiſirs : de-là, ce goût décidé pour les plaiſirs vifs & les agitations violentes, qui troublent la raiſon, & l'empêchent de réfléchir ſur notre deſtinée; l'incertitude même de la mort, qui devroit nous faire trembler, nous amuſe, & en éloigne le ſouvenir de notre eſprit; quoique convaincus de la fragilité des créatures, nous leur prêtons une durée confuſe qui leur tient lieu d'immutabilité; l'amour-propre nous fait voir cette vie ſans bornes, de peur d'en donner aux choſes que nous aimons : erreur agréable qui flatte la cupidité, en cachant la frivolité des biens qu'elle pourſuit; mais erreur fatale, qui augmente l'attachement aux biens du ſiecle, & l'attrait des faux plaiſirs. En perdant de vue le trépas, nous oublions que le monde n'eſt qu'une figure qui paſſe, & nous donnons de la réalité au phantôme qui nous échappe.

La penſée de la mort facilite donc le détachement du monde, puiſqu'elle dé-

couvre le néant de toutes les créatures : tout ce qui eſt né pour finir, ne mérite pas que notre cœur s'y attache ; c'eſt une eſpece d'enchantement qui nous fait pourſuivre ſans relâche des biens qui vont ſe replonger dans le néant : la mort rompt ce charme, & met la vérité dans tout ſon jour ; la fragilité des biens du monde paroît clairement par celle de notre vie qui la termine. O Dieu ! vous avez fait mes jours meſurables, & ma ſubſtance n'eſt rien devant vous. Après cette réflexion du roi prophete, reſte-t-il encore quelque doute ſur la vanité des choſes humaines ? En vain notre orgueil voudroit s'étourdir par des idées de faſte & de grandeur : la plus haute élévation ne peut détruire la baſſeſſe de notre nature, ni donner un prix réel aux biens périſſables qui nous attachent. Puiſque notre vie n'eſt rien, les honneurs, les richeſſes, les plaiſirs qui ſuivent notre condition mortelle, ne peuvent avoir plus de ſolidité. Tous ces biens ſe précipiteront, avec nous, dans le tombeau. En vain adouciſſons-nous l'horreur de ce ſpectacle, en le dérobant à nos réflexions : les diverſions agréables qui effacent de notre eſprit le ſouvenir

du trépas, ne peuvent éloigner un coup si terrible.

Ne poussons-nous pas trop loin ce mépris des choses humaines ? Ces idées lugubres de ruines, de débris universel, qui noircissent l'imagination, nous en imposent peut-être, & font des impressions trop vives de crainte & de terreur ; la vue d'un avenir éloigné, doit-elle nous empêcher de goûter le présent, & nous faire sacrifier des plaisirs dont les charmes sont la douceur de notre vie ? La mort exerce-t-elle son empire sur tous les âges, & la jeunesse a-t-elle quelque chose à redouter de ses fureurs ? Cet âge où le monde s'offre à nos yeux sous des images si riantes, où chaque objet réveille le goût des plaisirs ; cette saison des agrémens, où la nature prodigue ses trésors, & nous invite à jouir de ses dons, où notre main cueille avec tant d'assurance les fruits dangereux qu'elle nous présente ; ces jours que le chagrin ne flétrit jamais, que la langueur n'affoiblit pas, qui ne promettent que des jeux & des amusemens, sont-ils obscurcis, comme les autres, par les ombres du trépas ? Une santé florissante ne doit-elle pas nous laisser respirer sans être troublés par les frayeurs de la mort ; &

peut-

peut-on penser que les années manquent à la jeunesse si vive & si pleine de forces ?

Les années peuvent-elles manquer à la jeunesse ? Ah, mes freres ! c'est le temps où la mort porte des coups plus prompts & plus inopinés. L'ardeur du tempérament, les excès des passions, les emportemens de la colere, tout lui prête des armes, & concourt à étendre ses ravages : cette force même, cette constitution robuste qui semblent promettre de longues années, inspirent aux jeunes gens une confiance téméraire, qui abrege leur carriere en faisant négliger tous les ménagemens. Ils ne pensent pas que cette santé n'est qu'une flamme prête à s'éteindre ; un ressort délicat, que le moindre frottement arrête ; une heureuse conformation d'organes, que le choc le plus léger dérange ; un assemblage & un mouvement d'esprits, qui s'épaississent & qui se dissipent par leur propre agitation. Trompés par cette force de tempérament qui leur montre de loin les portes du tombeau, ils invitent leur ame à jouir des présens de la nature ; ils se couronnent de fleurs ; ils boivent sans crainte dans la coupe enchanteresse ; ils se livrent sans réserve à la volupté : leurs

joies insensées insultent à la mort, & elle choisit ces jours si brillans pour leur porter le coup fatal, & éteindre jusqu'à cette vivacité qui semble la défier. Vaisseaux fragiles ! au moment qu'ils se jouent légérement sur la surface des eaux au milieu des écueils, un orage subit les brise contre les rochers, & les ensevelit dans l'abyme. Surpris par un accident imprévu, & arrêtés dès le milieu de leur course, ils cherchent en vain le reste de leurs années. Ces jours qu'ils se promettoient, n'étoient écrits que sur la poussiere ; un souffle léger a suffi pour effacer toutes leurs traces : *Quæsivi residuum annorum meorum.*

Voyez cette fleur qui vient de s'épanouir ; la rosée humecte ses feuilles ; une douce chaleur l'anime ; elle embellit le printemps ; elle releve l'éclat du jour le plus pur : que l'air de la nuit se refroidisse, c'en est fait, sa tige s'affaisse, toutes ses couleurs s'effacent ; elle se flétrit ; elle seche. C'est l'image sous laquelle l'Esprit-Saint nous peint la courte durée des plus beaux jours, & la fragilité de la jeunesse ; elle a le destin des fleurs ; elle passe du matin au soir, comme l'herbe des champs ; elle seche à la premiere ardeur du soleil ; elle ne

fait que paroître sur la terre ; la mort ne met point d'intervalle entre l'instant qui la voit éclore, & celui qui la voit disparoître ; & ces expressions qui nous paroissent si fortes, ne sont souvent que littérales & précises.

Combien d'exemples pourrois-je mettre sous vos yeux, si vous n'étiez pas convaincus, par une expérience journaliere, du peu de solidité de la jeunesse & de la santé la mieux établie ? Que de gloire, que de plaisirs, que de fortunes ravies à nos espérances par une mort prématurée, & quelle folie de compter sur un appui si fragile ! Jonathas courant à la gloire, soutient déja les espérances d'Israël par ses premiers triomphes ; & cette ardeur précipitée lui creuse un tombeau sur les montagnes de Gelboé. Adonias emporté par la fougue de la jeunesse, n'écoute que la voix des passions ; & la volupté le fait périr dans ses plus beaux jours. Absalon, séduit par l'appât du trône, veut s'y élever sur les ruines de son pere ; & son ambition l'arrête au milieu de sa course. Le fils unique de la veuve de Naïm, déja échappé aux périls de l'enfance, laissoit enfin revenir la tendresse maternelle de ses frayeurs ; on comptoit sur lui pour

perpétuer le nom, les titres, la fortune de ses ancêtres; & la mort vient l'enlever à cette mere désolée, au milieu de ces espérances si douces : *Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.*

Faut-il renouveller ici la douleur de tant de meres qui versent encore des larmes sur le tombeau d'un fils tendrement aimé? Ferai-je servir à notre instruction ces coups terribles qui ferment nos cœurs à toutes les consolations humaines? Vanité des vanités, & tout est vanité! Hélas! nous fondons des vues de fortune & d'élévation sur la jeunesse d'un premier né; des mains habiles cultivent son enfance, jettent dans son ame des semences d'émulation, & développent ses talens; de grandes maximes forment son cœur à la générosité, élevent ses sentimens, & les portent à la véritable gloire. Les premieres lueurs de l'ambition qui commencent à briller dans cet âge tendre, sont regardées comme des ébauches naissantes de sa prospérité future; notre tendresse séduite, trouve des présages heureux jusques dans ses défauts; déja s'ouvrent à nos yeux les plus douces espérances; on croit pouvoir tout attendre de tant d'excellentes qualités; le présent & le passé semblent

garantir l'avenir ; on ne néglige rien, pour achever cet ouvrage, qui s'avance si rapidement vers la perfection. Il n'y a que sa durée dont on ne se met pas en peine ; & c'est par-là que tout se dissipe & se perd en un moment : la mort cruelle moissonne cette fleur naissante qui nous promettoit des fruits si délicieux ; une révolution soudaine renverse cet édifice, que notre main élevoit avec tant de soin, pour subsister dans la durée des siecles ; un coup de foudre, caché sous l'éclat trompeur de la nuée, abat cette tête si chere. Que reste-t-il à notre tendresse de ce premier né, dont la prospérité future nous flattoit si agréablement ? des débris lugubres & des cendres sur lesquelles la douleur nous force à répandre des larmes. *Ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.*

Quand même la jeunesse & la santé feroient moins fragiles, la vie présente ne feroit pas plus digne de notre attachement ; la carriere la plus longue n'est rien, quand on est parvenu à son terme ; les siecles passés nous paroissent des instans fugitifs : il en sera de même des siecles à venir ; jamais ce qui doit finir ne peut être long ; tout ce qui est mesuré par les années, ne peut nous soustraire

au néant. Nous finissons toujours par la poussiere, comme nous avons commencé par elle : *Pulvis es, & in pulverem reverteris.*

Si la jeunesse, la santé & la vie la plus longue ne sont rien, que seront les autres biens dont l'usage est attaché à la durée de nos jours ? Les richesses, si dangereuses par les facilités qu'elles fournissent aux passions, auront-elles encore quelque attrait pour nos cœurs enchantés ? Ces grands biens qui nous attachent à la vie présente, pourront-ils nous rendre immortels ? Du moins ces trésors amassés avec des soins si pénibles, nous suivront-ils dans le tombeau ? Vaines espérances, vous êtes dissipées par le souvenir de la mort ! De ces possessions immenses, qui semblent nous faire occuper une si grande place dans le monde, il ne nous restera que le droit à un petit espace de terre ; toutes les richesses échapperont de nos mains, sans qu'aucune force puisse les retenir ; ces objets frivoles de la cupidité, se briseront avec les liens de notre mortalité ; ces monumens superbes de notre opulence, disparoîtront avec la figure du monde dont ils sont le prestige ; & s'ils subsistent après notre mort, ce ne sera

que pour d'autres insensés qui se chargeront avidement de nos dépouilles, sans penser qu'un coup fatal va leur enlever avec la vie cette folle décoration.

Vous, dont l'âge fortifie l'avidité des richesses; qui, près du tombeau, ramassez toutes vos forces pour entasser des trésors sur les débris d'un corps, dont la caducité fait presque un cadavre; qui vous attachez avec plus de fureur à ce qui va vous échapper en un moment; hommes impitoyables! dont les entrailles de fer ne peuvent s'émouvoir, dont les oreilles sont toujours fermées aux cris de l'indigence, malheureux avares! pauvres au milieu de vos trésors, manquant de tout, quoique dans l'abondance de tous les biens; voyez ce que la mort vous laisse de ces richesses, dont la conservation vous cause tant d'alarmes; un drap funebre, que des proches avides cedent avec peine, pour couvrir les restes hideux de votre corps : *Quæ parasti, cujus erunt*? Et vous, dont l'opulence est cimentée du sang des peuples; qui, sortis à peine de l'obscurité, osez disputer de faste & de magnificence avec les rois; qui insultez à la misere publique, en étalant dans vos palais, les dépouilles des citoyens; ne pensez pas que

cette pompe & ces richesses pourront vous élever au-dessus de votre néant : la mort vous frappera dans le sein de la mollesse, vous serez dépouillés de ces vains ornemens qui couvrent votre bassesse, vous rentrerez dans la terre avec votre nudité, votre fin sera sans honneur devant les hommes ; on oubliera jusqu'à votre nom ; vous périrez comme ceux qui n'ont jamais été. *Peribunt quasi qui non fuerunt.*

O mort ! que tu es amere à celui qui trouve sa paix dans les biens du monde ! *O mors ! quam amara memoria sua homini pacem habenti in substantiis suis !* Ton souvenir ne lui montre dans cet amas de richesses sur lequel il tente de s'élever, qu'un tas de boue qui se fond sous ses pieds. Il se fait une félicité de la magnificence & de la beauté de ses héritages ; il ne pense qu'à étendre ses possessions ; il se repaît pendant la nuit, de ses songes flatteurs : le réveil le trouve occupé de ces chimeres agréables : insensé ! il ne s'apperçoit pas que la jouissance de ces biens n'a pas plus de durée que ses songes. Semblable à ces feux qui ne brillent un instant que pour nous égarer, après un éclat passager, il sera replongé dans le séjour ténébreux ; la mort dissipera

cette ombre de félicité qui le séduit ; comme le réveil dissipe un rêve qui nous trompe agréablement : la terre engloutira ses richesses ; tout ce faste sera anéanti dans la poussiere ; ce spectacle de luxe & de magnificence sera changé en décorations funebres ; & si la pompe paroît encore sur son tombeau, ce sera pour laisser à la postérité un monument frappant du néant & de la vanité des choses humaines.

Tournez-vous d'un autre côté, dit le sage, la gloire humaine n'est encore que vanité ; la mort renverse cette idole à qui le monde a de tout temps dressé des autels. Que sont devenus ces politiques, ces guerriers, qui ont fait l'admiration de leur siecle ? Ils ont rempli la terre du bruit de leurs noms ; ils ont étonné l'univers ; ils ont fait la révolution des empires ; ils ont donné les plus brillans spectacles : que leur reste-t-il de ces grandes actions si vantées pendant leurs vies ? Ouvrez leur tombeau ; cherchez dans ces ruines quelque distinction qui les éleve au-dessus du vulgaire : vous n'y trouverez que des cendres & de la boue. *Terra supervacua, spes ejus.* On leur a dressé des statues & des monumens superbes ; on a élevé sur leurs sépulcres,

les débris mêmes de leur gloire. Mais ce ne sont là que les monumens de leur vanité ; ils périront avec elle. Vous les briserez, ô mon Dieu ! dans votre cité éternelle. *In civitate tua imaginem illorum ad nihilum rediges.*

Pesez enfin la gloire de l'esprit & des talens : cette célébrité qui semble immortaliser notre mémoire, est, comme les autres vanités, du nombre des illusions qui travaillent les enfans des hommes : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* La réputation & la célébrité ! ces noms peuvent-ils encore nous flatter, lorsque nous touchons au néant ? Pouvons-nous arrêter nos regards sur ces faux brillans, sans que la mort ne s'y mêle aussi tôt, pour les obscurcir de ses ombres ? Etrange folie de viser à l'immortalité, lorsque nous sommes menacés d'un éternel oubli ! Qu'importe que les productions de notre génie passent à la postérité la plus reculée, & qu'elles soient louées sur la terre où nous ne sommes plus ? Ces ouvrages mêmes par lesquels nous espérons nous perpétuer, n'échapperont pas aux ravages du temps : toutes ces pensées qui ont pour objet les choses présentes, périront avec elles : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.*

Au défaut de la gloire & de la réputation, les honneurs, les dignités, les distinctions du rang, pourroient-ils couvrir notre bassesse, & nous donner une solide grandeur? Non, mes freres, l'inégalité des conditions met en vain une distance si grande entre les hommes. Le tombeau engloutit ces distinctions flatteuses, & les confond avec la plus vile poussiere. C'est ici le triomphe de la mort, puisqu'elle réduit en poudre tout ce qui peut nous élever au-dessus de nos semblables. Elle domine souverainement sur les puissans; elle renverse les têtes les plus respectées; elle brise les sceptres; elle met dans tout son jour le néant des grandeurs humaines. C'est la réflexion que le souvenir du trépas faisoit naître dans l'esprit du Sage assis sur le trône: il jouissoit de la plus brillante prospérité; la justice étoit l'appui de sa couronne; la magnificence en relevoit l'éclat; il embellissoit ses villes par des ouvrages dignes de sa grandeur; ses flottes chargées des richesses de l'Asie, renouvelloient sans cesse ses trésors: c'étoit le regne des prodiges; les étrangers venoient des îles les plus éloignées, mêler leurs hommages & leur admiration à ceux de ses peuples. Quel éclat:

pouvoit-on donner à la grandeur, plus capable de faire illusion ? Cependant la pensée de la mort dissipe ce phantôme brillant, & fait voir à ce monarque, que son trône est appuyé sur le néant : il juge, à la vue du tombeau, que sa grandeur n'a rien de solide ; il prévoit que ces édifices magnifiques ne laisseront que des ruines plus augustes ; il s'écrie que tout est vanité sur la terre, parce que tout est emporté par le temps, dans le débris universel : *In omnibus vanitatem, & nihil permanere sub sole.*

Elevez-vous après cela, grands du siecle ; portez sur votre front l'orgueil de votre origine ; parez votre néant des titres les plus fastueux. Vils esclaves de la fortune, pour qui le crime n'a point d'horreur, la flatterie, point de bassesse, lorsqu'il est question de vous élever aux honneurs, reconnoissez enfin, que toutes vos agitations violentes, toutes vos démarches pénibles, toutes vos intrigues criminelles, ne sont que d'inutiles soins pour orner un tombeau. La mort vous égalera au reste des hommes, sur lesquels vous affectez une supériorité ridicule. Alors sortiront du fond de leurs sépulcres ces paroles si humiliantes pour votre orgueil : Les voilà

ces insensés qui nous regardoient comme des êtres d'une autre nature, qui ne nous offroient jamais qu'un front sévere & dédaigneux, qui nous faisoient une loi de leurs caprices & de leurs bisarreries. Où sont-ils ces maîtres impérieux, qui nous voyoient avec tant de complaisance prosternés à leurs pieds ? La mort nous a vengés de leur fierté, en les dépouillant de leur grandeur. Les voilà comme nous dans la poussiere ; ils sont devenus semblables à ces hommes qu'ils croyoient si vils & si méprisables : *Ecce vulneratus es sicut nos ; nostri similis effectus es.*

C'est ainsi que Dieu, à qui seul appartient la grandeur & la majesté, se joue de la folle ambition des hommes qui affectent ces titres sublimes : il foudroie leur grandeur, jusqu'à les réduire en poudre, pour ne laisser aucune ressource à leur vanité ; il confond le souverain avec l'esclave, les grands avec le peuple, les magistrats avec les savans ; il place les savans au hasard parmi les ignorans & les simples ; & pour les égaler à jamais, il ne fait de tous qu'une même cendre : la mort est l'instrument fatal dont il se sert pour abattre ces têtes superbes ; elle les frappe au moment

qu'ils font le plus de bruit dans le monde ; pour convaincre tous les hommes à la-fois, par ces coups éclatans, du néant & de la fragilité des choses humaines.

Mais est-il vrai que tout n'est que vanité sur la terre ? N'est il point de situation qui puisse tenir contre les attaques de la mort ? point de repos qu'elle ne trouble ? point de liens qu'elle ne brise ? point d'engagement qu'elle ne rompe ? point de commerce qu'elle ne finisse ? Cette vie douce & tranquille, exempte des chagrins de l'avarice, & des rêves inquiets de l'ambition ; contente dans la médiocrité, qui goûte sans remords des plaisirs innocens ; ce repos qui flatte jusqu'aux ames vertueuses, n'a-t il, comme les autres biens, que la durée d'un instant ? Ces cœurs, nés pour être les délices de la société, sensibles aux charmes de l'amitié, & dignes de les goûter, verront-ils finir des liaisons si douces ? O mort ! éloigne-toi de notre souvenir, & laisse-nous arrêter un moment nos yeux sur des biens si séduisans, sans y mêler tes ombres. Si quelque chose méritoit notre attachement sur la terre, ce seroit sans doute cette situation paisible, où l'ame goûte des plaisirs purs, où elle passe, dans les douceurs d'un innocent

loisir, des jours qui ne sont ni troublés par les disgraces, ni flétris par le chagrin; où elle voit sans envie la magnificence des grands, méprise le faste qui en impose au vulgaire, connoît le prix des qualités du cœur, cultive l'amitié, & jouit des charmes de cette confiance sans bornes, que produisent l'estime & la tendresse. Cependant ce repos, cette vie exempte d'inquiétudes, ces jours tissus de plaisirs tranquilles, ne sont encore que vanité. Rien n'est solide & durable sur la terre: la figure du monde passe sans cesse, & entraîne avec elle tout ce qui lui donne quelque attrait; les amitiés les plus vives ne nous laissent enfin que des regrets sur la perte d'un ami; l'épouse, séparée de son époux, n'a plus que la triste consolation de répandre des pleurs sur son tombeau. Nos gémissemens, nos larmes, nos embrassemens ne peuvent retenir ces objets chéris, qui échappent à notre tendresse. La mort trouble, arrache, emporte tout, rompt tous les liens qui nous attachent à la terre; & pour nous empêcher de chercher un vain repos dans les créatures, elle nous montre leur néant & leur fragilité, en les brisant sous nos yeux, jus-

qu'à les réduire en poussiere : *Pulvis es*, *& in pulverem reverteris.*

Vanité des vanités, & tout est vanité ! C'est la conséquence nécessaire des grandes vérités que je viens d'établir. Tout ce qui n'est que pour le présent, tend au néant, & s'y plonge avec le temps. Les plus tendres amitiés finissent ; les années effacent tous les titres ; les plaisirs n'ont que la durée d'un instant ; les richesses nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes ; la gloire & la réputation se perdent enfin dans un éternel oubli. Tout ce qui doit finir, est indigne de notre attachement : par conséquent le souvenir de la mort qui détruit tout, facilite le détachement du monde, en montrant l'inconstance & la vanité des choses humaines : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas* !

A la vue du tombeau, où tous les hommes ne sont que cendre & poussiere, nos jugemens sur les choses d'ici-bas, sont-ils encore les mêmes ? & quel spectacle peut rapprocher si fortement de nos yeux, leur néant & leur vanité ? Qu'attendons nous donc pour détacher nos cœurs des créatures, & pour régler notre conduite sur ces vérités salutaires ? Pourquoi

Pourquoi la mort de nos proches, loin de nous détromper, ne sert-elle qu'à rallumer nos passions ? Pourquoi à la vue de leurs tristes restes, ne pensons-nous qu'à nous revêtir de leurs dépouilles, à bâtir sur leurs ruines, à former des projets plus vastes encore que ceux qu'ils n'ont pas eu le temps d'exécuter ? Pourquoi l'instabilité des choses humaines, fait-elle si peu d'impression sur nos esprits ? C'est, mes freres, que le monde nous occupe entiérement ; que les sens nous enchantent ; que le présent nous séduit, jusqu'à nous faire perdre de vue l'instant qui doit le suivre ; c'est que nous ne pensons presque jamais à la mort, que nos yeux se ferment aux objets qui nous présentent son image, & que nous éloignons de notre esprit tout ce qui peut nous rappeller son souvenir.

Méditez souvent cette vérité, si propre à vous convaincre du néant des biens du siecle ; souvenez-vous que vous êtes poussiere, & que vous retournerez en poussiere : alors vous mépriserez ce que la gloire a de plus éclatant ; ce que les dignités ont de plus pompeux ; ce que les talens ont de plus flatteur ; ce que la faveur a de plus séduisant. Vous regarderez des biens si fragiles, comme in-

dignes de votre eſtime, & vous vous détacherez par raiſon, de ce qu'il faut quitter par néceſſité : *Pulvis es, & in pulverem reverteris.*

La penſée de la mort facilite le détachement des biens du monde, en montrant le néant & la vanité des choſes humaines. J'ajoute qu'elle fait voir ce qu'il y a de ſolide dans les biens du monde, en rappellant l'homme à ſa deſtination véritable : c'eſt le ſujet de ma ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

LA mort nous offre un ſpectacle bien propre à confondre notre orgueil, lorſque nous l'enviſageons comme la fin de tout ce qui paſſe ; elle met ſous nos yeux les débris de toutes les grandeurs, les ruines de tous les monumens, le néant de notre propre ſubſtance ; elle ſuſpend nos deſirs, arrête l'exécution de nos projets, & trompe nos plus douces eſpérances ; elle nous ſépare de nos richeſſes, de nos amis, de tout ce qui flatte notre cœur ; elle nous fait voir dans le tombeau, les dépouilles de tous les mortels, quelques reſtes hideux qui conſervent à peine, pendant quelques jours, la forme

humaine ; elle nous confond, en quelque forte, avec la bête, puifqu'elle ne fait de tous les deux qu'une même pouffiere : *Unus eft interitus hominis & jumentorum.*

Que l'homme eft malheureux, s'il ne furvit pas à la deftruction de fon corps ! fi fon être n'eft qu'un affemblage de refforts, dont le concert & la délicateffe ne forment qu'un tout deftructible ! fi fon ame n'eft qu'une vapeur qui s'exhale, & s'il n'a pour partage que le néant après une vie fi miférable ! Sans parler de ces infortunés, dont les jours fe paffent dans les larmes, dont la faim, la douleur & la mifere font le tourment ; fans expofer à vos yeux le chaos affreux que préfenteroit l'univers, fi le vice demeuroit fans châtiment & la vertu fans récompenfe, & fi toutes nos actions étoient également enfevelies dans les ombres de la mort ; quelle eft en général la condition des hommes les plus heureux fur la terre, fans les efpérances d'une autre vie ? Jouets du menfonge, ils font environnés de maux réels, & ils n'ont d'autres reffources que des biens chimériques ! Efclaves des bienféances, vertueux fans principes, fans objet, fans efpoir, ils facrifient les plus doux pen-

chans du cœur à la vanité ! Errant sans cesse d'un objet à l'autre, les richesses les inquietent; les honneurs les fatiguent; les plaisirs les lassent; les arts multiplient leurs besoins; les sciences irritent leur curiosité sans la satisfaire! Amas monstrueux de contradictions, ils ont des desirs immenses, & ils passent leurs jours dans la poursuite des objets frivoles! Déplorons notre destinée, si tout l'homme périt avec son corps; si notre ame n'est pas immortelle, nous sommes les plus malheureux & les plus méprisables de tous les êtres.

Mais non, l'homme ne meurt pas tout entier; il sent que son ame est immortelle; & ce sentiment intérieur ne peut nous tromper; ce desir de l'immortalité, titre précieux de notre origine, ne sera pas frustré; le temps n'effacera pas l'empreinte de la main de l'Eternel; l'image du Dieu vivant, n'ornera pas le triomphe de la mort; & la portion la plus noble de notre être, ne sera pas la proie du tombeau. Périsse à jamais cette affreuse philosophie, qui nous dégrade jusqu'au néant, pour nous affranchir de la crainte d'un avenir! Tout ce qui n'est pas éternel, ne répond, ni à la majesté de Dieu, ni aux espérances de l'homme.

Nous sommes entraînés par un penchant secret vers la félicité suprême : rien de ce qui passe ne peut fixer notre cœur. La possession des créatures, desirée avec ardeur, y laisse un vide & une inquiétude secrete. Nous trouvons jusques dans notre vanité, qui s'occupe sans cesse des siecles à venir, des preuves de notre immortalité. Ces idées sublimes, ces vastes projets, ces desirs immenses, marquent la grandeur de notre destination. Ce noble sentiment, que le mécanisme ne peut produire, est gravé dans tous les cœurs : l'erreur & la superstition n'ont pu l'effacer. L'attente d'une autre vie est, pour ainsi dire, le dogme du genre humain, & la foi de la nature. O mort ! il est donc vrai que nos ames n'ont rien à redouter de tes fureurs ? Cet esprit n'est pas un feu qui s'éteint avec nous : au moment que le corps tombe en ruine, l'ame se dégage de ce poids de corruption qui l'entraîne vers les objets sensibles ; & le coup fatal, qui semble nous réduire au néant, ne fait que briser les liens fragiles qui nous assujettissent à la vicissitude des choses humaines. Toute chose retourne à son principe : le corps, tiré de la poussiere, est rendu à la poussiere : l'ame, formée à

la ressemblance de la divinité, & capable de s'attacher à ses perfections infinies, remonte à son origine, & subsiste éternellement dans le sein de Dieu : *Spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.*

Douces espérances, vous êtes soutenues par les promesses de la foi ! Celui qui se dit le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, n'est pas le Dieu des morts, & ne domine pas seulement sur la poussiere des tombeaux. Ces grands hommes sont toujours vivans devant lui ; son amour pour eux, n'étoit pas renfermé dans ce peu d'années qui composoient leur vie : il ne s'est pas contenté de leur donner une terre fertile en grains & en huile : Jérusalem n'étoit que la figure de cette cité éternelle formée dans le ciel, où les enfans de la foi vivront éternellement heureux. Ce Dieu bienfaisant ne veut pas anéantir notre ame rachetée par le sang de son fils ; sa mort nous a ouvert le ciel ; sa résurrection est le modele de la nôtre : rien de ce qu'il a sauvé ne périra ; nos corps même participeront à la gloire qu'il nous a méritée ; leurs parcelles dispersées au hasard par la corruption, se réuniront au jour des révélations ; & nos os arides, ranimés par un souffle d'immortalité, paroîtront plus

brillans que la lumiere : *De terra surrecturus sum.* Après des vérités si bien établies, nous ne devons plus craindre la destruction & l'anéantissement de notre ame ; nous sommes nés pour jouir d'une éternelle félicité, & le bienfait de la rédemption assure nos espérances. Tout est à nous par Jesus-Christ, la sainteté, la gloire, la béatitude. *Quo modo non etiam cum illo, omnia nobis donavit.*

Le souvenir de la mort, rappelle donc à l'homme sa véritable destination, puisqu'elle est le passage du temps à l'éternité, la fin de tout ce qui passe, & le commencement d'un ordre immuable. Elle nous fait comprendre que nous sommes nés pour le ciel ; que les biens éternels sont seuls dignes de nos recherches ; que cette vie n'est qu'un temps d'épreuve ; que la terre n'est qu'un lieu d'exil ; que nous devons aspirer à ces voluptés célestes, que l'on goûte sans amertume ; à cette possession paisible & assurée du bien suprême, que rien ne peut ravir. Elle rapproche l'agréable perspective de ces demeures heureuses, où la vertu trouve des récompenses magnifiques. Elle ouvre à nos yeux cette patrie immortelle, où Dieu, pere & législateur des hommes, leur prépare un

bonheur fixe, ou un malheur irrévocable, selon le choix qu'ils auront fait du vice ou de la justice.

Tel est le nouvel ordre de choses que la mort développe à nos yeux. Une cité éternelle, que le temps ne peut détruire; un état stable & permanent, exempt de la vicissitude & des révolutions ; des biens dont la jouissance n'est plus mesurée par les années ; une gloire & des honneurs qui n'ont plus de fragilité ; l'homme survivant à la destruction de son corps, & capable d'une perfection solide & durable ; son ame dégagée des liens terrestres, participant à la grandeur & à l'immutabilité de l'Etre suprême : dès-lors j'entre dans les voies de Dieu ; le secret de la providence m'est découvert ; les ombres qui cachoient les ressorts admirables de sa conduite, se dissipent ; le monde n'est plus un chaos, un théâtre de troubles & de confusion ; tout est plein d'ordre, d'harmonie, de magnificence ; c'est l'ouvrage de la sagesse souveraine, qui dispose tout en vue de cet ordre immuable, où ses volontés seront consommées. Je ne suis plus surpris de voir l'humble vertu gémissante dans l'obscurité & l'indigence, ni l'impie environné de gloire & jouissant du fruit de

de ses forfaits : les biens du siecle présent & ses récompenses, sont indignes d'une ame vertueuse ; Dieu lui réserve une gloire & un bonheur immortel : je découvre enfin dans l'homme, une véritable élévation ; la mort qui sembloit le réduire jusqu'au néant, en le précipitant dans le tombeau, l'éleve au-dessus de toutes les grandeurs, en le réunissant à l'Etre suprême : elle lui inspiroit du mépris pour les choses qui passent ; elle lui apprend à estimer son ame qui ne périt pas ; elle lui fait voir qu'il n'est rien, lorsqu'il s'attache au présent, & qu'il est véritablement grand, lorsqu'il aspire à l'éternité. Voilà ce que le souvenir de la mort doit persuader à tous les hommes.

Où nous conduisent ces grandes vérités que nous venons d'établir ? & quelles sont les conséquences que nous devons tirer de ces principes ? Il est temps de les développer, de vous faire voir ce qui est réel & solide dans les choses humaines, après vous avoir montré leur néant & leur vanité. Si l'homme est né pour le ciel, & si cette vie n'est qu'un temps d'épreuves, pendant lequel nous devons décider de notre bonheur ou de notre malheur éternel, il est évident

que tout usage des biens du siecle, conforme aux vues du Créateur, qui augmente notre mérite ou qui assure notre sanctification, est digne de notre attachement. Toutes les choses humaines qui sont liées à l'ordre éternel, sont solides, & ne passeront pas avec la figure du monde : car Dieu examinera dans son jugement ce que nous aurons fait de bien ou de mal ; & nos actions, sous les rapports qu'elles ont avec sa justice, subsisteront éternellement à ses yeux. La vie, bornée aux choses présentes, les impressions des sens, les richesses qui ne servent qu'à nourrir notre luxe, les distinctions extérieures du rang ou de la naissance, ne sont rien, parce que tout cela finit avec notre corps : mais l'usage légitime de tous ces biens est solide, parce qu'il tient au siecle à venir. Donnez à Dieu toutes vos affections ; confiez vous en sa bonté ; craignez sa justice ; espérez ses récompenses ; répandez vos richesses dans le sein des pauvres ; soyez bienfaisans dans la grandeur ; cherchez votre repos dans la vertu & dans le témoignage d'une bonne conscience : alors, cette paix, ces honneurs, ces richesses, cette puissance, auront un prix réel : nulle force ne pourra vous ravir des

biens que vous aurez déposés dans le sein de Dieu. La figure du monde ne les entraînera pas avec elle ; & la fin de votre vie ne sera que le commencement d'un bonheur éternel. Ainsi, la mort qui sembloit tout détruire, rétablit tout ; & en montrant à l'homme sa destination, elle lui découvre un prix réel dans ces mêmes biens dont elle lui faisoit voir le néant & l'inconstance.

En effet, mes freres, que le souvenir de la mort fasse envisager cette vie comme un temps d'épreuves ; que l'homme se croie placé sur la terre pour mériter le ciel ; qu'il fasse de son salut son occupation la plus intéressante : cette vie n'est plus une succession rapide d'instans qui se perdent sans ressource, une ombre qui s'évanouit & qui nous échappe : c'est un don de Dieu, le bienfait le plus précieux de sa clémence ; un dépôt confié à notre vigilance ; un trésor, dont le prix est l'éternité ; une suite de graces qui consomment l'ouvrage de notre sanctification ; un enchaînement d'actions vertueuses, qui formeront l'histoire du siecle à venir, & qui seront gravées à jamais sur les colonnes de la sainte Jérusalem. Il n'est point de jours, d'heures & de momens, qui, mis à profit, ne

puissent nous mériter un bonheur éternel. De ce côté, la vie de l'homme est intéressante. Rien n'est plus digne de notre estime, qu'un temps qui nous est accordé pour assurer notre félicité : rien n'est plus conforme à notre destination, que de nous occuper des soins du salut. Des années écoulées dans la pratique des devoirs, ne sont pas perdues pour nous. La mort ne finit pas une carriere embellie par la vertu : elle ne fait que l'affranchir de la loi des changemens, en fixant l'inconstance du cœur. Celui qui connoît le prix du temps, qui met à profit les dons de la grace, & qui ne voit de réels que les momens employés pour le ciel, n'est plus le jouet du mensonge & de la vanité. Eclairé par la vérité, il est hors des figures qui passent, & des ombres qui disparoissent; il appartient déja au siecle à venir; il participe en quelque sorte à l'immutabilité; il est dans l'ordre, & l'ordre est fait pour subsister à jamais, puisque les changemens qui arriveront dans le siecle futur, ne seront que des réparations du désordre.

En vain la mort vient briser ses liens terrestres, & dissipe le nuage de mortalité qui l'environne; en fermant ses yeux à la foible lueur du jour, elle les ouvre

à la lumiere éternelle ; en détruisant son corps, elle le débarrasse d'un vêtement étranger ; en le séparant de ses proches selon la chair, elle le réunit à ses proches selon la foi ; en finissant sa captivité & son exil, elle lui rend l'héritage & la liberté des enfans de Dieu. Heureux celui qui s'endort tranquillement dans le sein du Seigneur ! Il meurt sans surprise, parce que le souvenir de la mort animoit toute la conduite de sa vie ; il meurt sans frayeur, parce qu'il a mis toute sa confiance en Dieu ; il meurt sans regret, parce qu'il quitte sans peine ce qu'il a possédé sans attachement. L'instant où toutes les créatures s'évanouissent, est le moment de sa gloire & de ses triomphes. En vain la mort le frappe dans ses plus beaux jours ; les années qu'elle ravit à sa jeunesse, sont ajoutées à son bonheur ; en arrêtant le cours de sa vie, elle met plutôt fin à l'enchantement, aux prestiges, à l'erreur ; elle l'arrache aux périls & aux séductions, qui mettent en danger la vertu ; elle l'enleve du milieu des iniquités, de peur que la méchanceté ne corrompe son cœur. Une jeunesse passée dans les sentimens & les exercices de la foi, lui tient lieu d'un âge accompli. Qu'importe que

le temps ſoit court, dès que l'ouvrage de la grace eſt parfait ? Qu'importe que la diſſolution de l'homme terreſtre ſoit hâtée, dès que la formation de l'homme nouveau eſt achevée ? La vie la plus courte eſt aſſez longue, lorſqu'elle eſt remplie par des œuvres conformes à notre deſtination.

Ne diſons donc plus que la vie n'eſt qu'un ſonge; que la jeuneſſe eſt frivole, & que notre ſubſtance n'eſt rien devant Dieu. Le ſpectacle du néant & des vanités humaines s'évanouit, dès que le ſouvenir de la mort nous rappelle à notre deſtination. Un nouvel ordre ſe développe, où tout eſt grand, tout eſt ſolide, tout eſt digne de l'homme. Les richeſſes mêmes, qui nous ont paru ſi fragiles & ſi mépriſables, ſont utiles au ſage, & elles entrent dans les deſſeins de la miſéricorde du Seigneur. Ecoutez, riches du ſiecle, & apprenez l'uſage légitime de votre opulence. Dieu, qui appelle tous les hommes à ſon héritage, opere le ſalut de ſes élus par des voies oppoſées, & toujours admirables. Créateur des riches & des pauvres, il veut être honoré par la charité des uns, & par la patience des autres : il laiſſe ceux-ci dans l'indigence, afin qu'ils ſe ſanc-

tifient par les privations rigoureuses ; il répand sur les autres ses biens avec profusion, afin que les pauvres trouvent dans leur abondance, tous les secours dont ils ont besoin. Dans cette économie de la providence, les richesses sont des ressources, & des facilités de salut: elles ne doivent plus être comptées parmi les ombres vaines, parce qu'elles ne sont stériles, qu'autant que nous les faisons sortir de cet ordre établi par le Créateur ; elles ne sont plus la proie du tombeau, puisque, dès que nous en usons pour mériter le ciel, nous les retrouvons au centuple dans l'éternité. Regardez les richesses comme un dépôt qui doit être dispensé avec une libéralité digne de la grandeur & de la magnificence du Dieu qui vous les confie : distribuez-les aux pauvres avec fidélité; soulagez les malheureux ; soyez l'œil des aveugles, & le pied des boiteux ; retranchez les superfluités du luxe ; refusez tout à la cupidité ; honorez le Seigneur de votre substance, & établissez vos aumônes sur les débris de vos passions : la mort ne vous ravira pas des trésors déposés dans le sein des pauvres ; & si elle vous dépouille de quelques biens périssables, elle vous revêtira, dit l'a-

pôtre, en vous assurant la possession des biens éternels.

Subsistez à jamais dans l'esprit de charité illustres sociétés établies pour édifier l'église par des œuvres de miséricorde ! Vos tendres sollicitudes, si ingénieuses à découvrir les miseres que la honte cache aux regards publics ; tant d'œuvres de lumiere ne seront pas ensevelies dans les ténebres de la mort ; ces établissemens, où la pauvreté trouve des ressources assurées, & que le temps, hélas ! détruira malgré tous nos efforts, ne seront pas anéantis devant Dieu ; ils sont fondés sur la charité, & la charité ne fait rien en vain. Tabernacles du Dieu vivant ! vous recevrez dans votre gloire, ces ames bienfaisantes. Le sein d'Abraham ne sera pas fermé à celui qui a ouvert le sien au Lazare ; il moissonnera dans le ciel, les bénédictions qu'il a semées sur la terre ; & il ne quittera ce lieu d'exil & d'épreuve, que pour aller jouir dans la céleste patrie, du fruit immortel des œuvres de miséricorde.

O mort ! que ton souvenir est agréable à celui qui met toute sa consolation dans l'attente d'une autre vie ! Comme il n'use des choses présentes, que pour s'assurer la possession des biens qui ne périront

point, la mort, loin de tromper ſon attente, remplit toutes ſes eſpérances. Juſte eſtimateur de tous les êtres, en les faiſant ſervir à ſa deſtination, il jouit des avantages ſolides de la vérité; tandis que les autres, en ſe bornant au préſent, n'ont que les agrémens paſſagers de l'erreur. Rien ne lui échappe au moment de ſa diſſolution; ſes penſées, ſes connoiſſances, ſa gloire, ſa réputation, ſes honneurs, qui nous paroiſſoient anéantis avec lui dans la pouſſiere, ſuivent ſon ame au-delà du tombeau, & vont encore embellir le regne immortel de ſa vertu.

Oui, mes freres, la ſcience, la ſupériorité des talens, l'étendue des connoiſſances, toutes ces qualités, ſont ſolides & eſtimables, lorſqu'elles ſervent de préparation à la grace, pour commencer l'ouvrage de notre ſanctification. Ces traits d'élévation ne ſont pas de fauſſes lueurs, lorſqu'ils nous rappellent, de la baſſeſſe des choſes préſentes, à la grandeur des biens futurs. Tout ce qui ſervira un jour au bonheur éternel, n'eſt plus frivole; les penſées que nous conſacrons à Dieu, ne ſont pas abandonnées à la mort; celles-là ſeules périront, que nous donnons aux choſes préſentes; & ſtériles pour l'avenir, ſe perdront ſans

ressource dans l'abyme du passé. Quand je vois les hommes s'égarer dans de folles recherches ; faire de vains efforts pour sonder la nature, sans remonter jusqu'à son auteur ; parer le vice des ornemens de la vertu ; prêter à l'erreur les artifices du style, & les subtilités du raisonnement ; rechercher les suffrages, par des traits hardis & des paradoxes ingénieux ; jetter des doutes sur les notions les plus claires ; imaginer des hypothèses pour les combattre ; établir des systêmes reconnus faux, les développer & leur donner un air de vraisemblance ; régler la structure de ce vaste univers ; estimer le poids des globes immenses qui roulent sur nos têtes ; analyser les traits si déliés de la lumiere ; assujettir à leurs calculs, des mouvemens plus rapides encore que leur imagination ; suivre avec exactitude, les différens rapports qui se trouvent entre les corps, sans réfléchir sur ceux qu'ils ont eux-mêmes avec le Créateur, par cette intelligence capable de connoître la plénitude de son être, & d'en adorer la perfection : quand je les vois, toujours libres dans leur croyance, toujours licencieux dans leurs sentimens, réduire en problême les vérités du salut, & briser les liens salutaires de la foi, qui

empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses penseés, en les captivant sous l'autorité de l'église; je m'écrie avec le sage : Vanité des vanités, & tout est vanité ! Foibles mortels, où poussez-vous vos recherches téméraires ? Dieu vous a placés sur la terre, pour adorer sa toute-puissance, & non pour connoître les ressorts de l'univers; vos travaux ne sont que des inutilités pénibles; le mensonge & l'erreur vous environnent de toutes parts; la mort dissipera vos songes, & vos pensées frivoles périront avec les choses présentes qu'elles ont pour objet : *In illa die peribunt cogitationes eorum.*

Mais quand je démêle dans la foule des savans, ces grands hommes, qui cherchent la vérité, pour éclairer la vertu; qui consacrent leurs talens & leurs veilles à la gloire de Dieu; qui font admirer dans le spectacle de la nature, la sagesse de son Auteur; qui font triompher la religion de tous les efforts de l'incrédulité; qui défendent la pureté de la doctrine sainte, contre les maximes corrompues de la morale du monde; qui étudient les loix pour maintenir l'ordre public; qui inspirent la probité, & qui donnent des mœurs à leurs semblables; qui travaillent à les rendre bons,

& heureux, plutôt qu'à former de faux ſages : alors, je découvre dans les talens, des dons de Dieu, qui entrent dans l'économie de notre ſalut ; qui ne périſſent pas avec nous, & qui acquierent, par la conſommation de la grace, une éternelle immutabilité. La mort ne détruit pas des connoiſſances utiles pour la vie future : elle y ajoute une perfection immuable, par la clarté que la vérité vient y répandre ; loin d'éteindre ces lumieres, elle les rend plus vives & plus éclatantes : les noms de ces grands hommes ſeront écrits dans le livre de vie ; leurs penſées compoſeront l'hiſtoire du ſiecle à venir ; ils ont travaillé à rendre vertueux leurs ſemblables ; ils ont médité les vérités éternelles ; leurs connoiſſances, immortelles par leur principe, le ſont encore devenues par leur objet ; ils ont cherché la vérité, & la vérité ſubſiſtera dans tous les temps ; le menſonge ſeul & l'erreur ſeront détruits dans le regne de la ſageſſe éternelle. Grand Dieu ! ſi des vues ſi ſaintes m'animoient dans mon miniſtere ; ſi le zele du ſalut des ames, me portoit dans cette carriere, je ne ſerois plus devant vous, comme une cymbale vide & retentiſſante ! Mes diſcours, remplis de votre eſprit, n'au-

roient pas le ſort des penſées humaines ; & ma foible voix, que j'oſe élever dans vos temples pour annoncer vos jugemens & vos miſéricordes, feroit encore retentir de vos louanges les voûtes de la céleſte Jéruſalem !

Rien n'eſt faux & vide dans un cœur que Dieu remplit, qui craint ſes jugemens éternels, & que le ſouvenir de la mort rappelle ſans ceſſe à ſa deſtination : *Qui autem timent te, magni erunt apud te per omnia.* Sa gloire même a quelque choſe de ſolide ; ſon éclat, loin d'être obſcurci par les ombres du trépas, eſt encore relevé par la lumiere du grand jour, où toutes choſes ſeront rétablies dans la perfection : non cette gloire, recherchée avec une ardeur précipitée, ou une paſſion injuſte, que le haſard produit ſouvent, & que la vanité fait ſubſiſter, qui n'a pour fondement que l'erreur publique, & qui n'eſt qu'un aſſemblage de faux brillans, dont le phantôme du monde eſt couvert ; mais celle qui naît de la droiture du cœur, de l'innocence, de l'empire ſur les paſſions, & que le monde même eſt forcé d'admirer ; celle que produiſent les actions vraiment utiles au genre humain, & que l'humilité chrétienne rapporte à l'au-

teur de tous les dons ; celle sur-tout qui est fondée sur l'estime que tous les hommes doivent à ceux qui leur ont inspiré la vertu : cette gloire, j'ose le dire, subsistera dans l'éternité ; notre ame réunie à la divinité, n'estimera pas moins dans les autres, les qualités qui les rapprochent du modele de toute perfection ; la mort n'éteindra pas notre reconnoissance pour ceux qui ont travaillé à nous rendre vertueux ; elle ne fera qu'augmenter sa vivacité, en nous mettant en possession des récompenses promises à la vertu.

Siecles immortels, ouvrez-vous à mes yeux ! Espérances de la foi, faites naître dans nos cœurs un goût anticipé des voluptés de la céleste patrie ! Là le bonheur suprême inonde les élus, d'un torrent de délices ; la vérité les éclaire sans mêlange d'erreur ; une joie douce, noble, pleine de majesté, un goût sublime de la vertu, les transporte & les éleve au-dessus de tous les plaisirs des sens : ils jouissent sans dégoût, & possedent sans crainte ; les regrets, les vains desirs, les défiances, n'approchent jamais de cet heureux séjour ; le temps n'amene plus la vieillesse languissante ; le présent n'est plus anéanti dans l'abyme du passé ; mille

& mille ſiecles écoulés, n'ôtent rien à cette félicité toujours entiere & toujours nouvelle : c'eſt là que la mort, qui ſembloit tout obſcurcir de ſes ombres, embellit toutes choſes, en les plaçant dans un jour plus lumineux ; les grandeurs précipitées dans le tombeau, & réduites en pouſſiere, ſe relevent avec plus d'éclat ; les trônes ne ſont plus environnés des noirs ſoucis : des couronnes immortelles brillent ſur le front des princes & des magiſtrats qui ont rendu les peuples ſages & heureux. Rien n'eſt détruit pour le juſte, que le ſouvenir de la mort faiſoit aſpirer à l'éternité ; ſes amitiés & ſes liaiſons formées par la charité retournent à leur principe, & deviennent plus ſolides, en ſe perdant dans le ſein de la divinité ; la gloire, la puiſſance, les plaiſirs, la vie, les honneurs, tout ſe retrouve en Dieu qui eſt la cauſe de tous les biens, & la ſource primitive de toutes les grandeurs.

C'eſt ainſi que la mort, en finiſſant les révolutions du ſiecle préſent, commence un ordre parfait & exempt de viciſſitudes : ſon ſouvenir rappelle l'homme à ſa deſtination véritable, & lui fait voir ce qu'il y a de réel & de ſolide, dans des biens, dont l'uſage légitime peut mériter

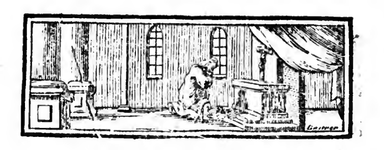
un bonheur éternel. Voulez-vous sortir de l'enchantement que produisent l'erreur & la vanité ? aspirez à ces biens futurs ; sacrifiez le temps à l'éternité ; usez des choses présentes, sans y mettre votre derniere fin ; donnez à l'affaire de votre salut, tant de momens que vous perdez dans des soins frivoles ; mourez aux passions, avant que de perdre la vie du corps ; souvenez-vous que vous êtes nés pour le ciel ; que la pensée de la mort rappelle souvent dans votre esprit, cette grande vérité : il n'y a rien de solide dans le monde, que ce qui peut servir pour l'éternité ; & s'il faut des exemples à vos cœurs enchantés des biens présens, jettez les yeux sur ces illustres confreres, que la méditation des fins dernieres, l'amour de la croix & l'esprit de charité, élevent à une si haute perfection ; qui, au milieu d'une dépravation presque générale, rappellent la ferveur des premiers âges ; sont comme les restes des anciennes mœurs, & semblent ne pas appartenir à notre siecle. C'est dans cette pieuse assemblée, que des magistrats si recommandables par leur équité, puisent, en consultant la loi de Dieu, les regles de la véritable justice ; que des pontifes & des prêtres nourrissent ce

zele,

zele, ce désintéressement, cette pureté de mœurs, qui sont l'ornement du sanctuaire, que des citoyens de toutes les conditions, s'instruisent des maximes propres à établir dans les familles, l'ordre, la paix, l'innocence, l'amour de la patrie, & l'attachement au culte de nos peres.

Tant de vertus, ô mon Dieu! ne feront pas vaines à vos yeux; l'hommage même que je leur rends dans cette chaire chrétienne, n'a rien à craindre de la révolution des âges : comme il est fondé sur la vérité, la fin de toutes les choses présentes y mettra le sceau de l'immortalité.

Puissent ces grands exemples se perpétuer parmi nous, & ranimer dans tous les âges, la ferveur des fideles! Puisse le souvenir du trépas détacher nos cœurs des choses qui passent, & les attacher à celles qui ne finiront jamais! Puisse la mort de tous ceux qui m'écoutent, n'être pour eux que le passage du temps à l'éternité bienheureuse! Ainsi soit-il.



SERMON

SUR

LE RESPECT

DU AUX TEMPLES.

Introivit Jesus in templum, & ejiciebat omnes vendentes & ementes in templo.

Jesus-Christ entra dans le temple, & il en chassa tous ceux qui y vendoient & qui y achetoient. *S. Mathieu*, chap. 21.



'HUMANITÉ, la bonté, la clémence, formoient le caractere du Messie, tracé par les prophetes ; & ce roi pacifique devoit paroître dans Sion, accompagné de sa seule douceur. En vain ses disciples veulent faire descendre le feu du ciel sur cette ville ingrate : il ne

reconnoît plus les apôtres de son évangile à ce zele rigoureux ; qui semble suivre les mouvemens impétueux de la vengeance ; & sa douleur à la vue des prévarications de son peuple, ne se soulage que par des larmes. Par-tout il se montre compatissant & miséricordieux ; il ne laisse échapper que des traits de clémence ; il blâme la rigueur pharisaïque, & il pardonne au repentir de la pécheresse : la justice même paroît s'adoucir entre ses mains ; & lorsqu'il est établi juge de la femme adultere, il fait rougir ses accusateurs de leurs propres crimes, & il apprend aux ministres de paix, que leur présence ne doit annoncer que des graces. Aujourd'hui la verge de la fureur paroît dans ses mains bienfaisantes ; l'indignation éclate sur son visage ; il semble oublier cet esprit de douceur qui distingue son ministere ; & cet homme Dieu que sa bonté faisoit regarder comme l'ami des pécheurs & des publicains, n'a plus que des foudres pour les profanateurs de son temple. *Introivit Jesus in templum, & ejiciebat omnes vendentes & ementes in templo.*

Tel a été le zele de Jesus-Christ, pour un temple, dont il avoit lui-même prédit la destruction, qui n'étoit qu'une

figure de son église, & qui devoit disparoître dès qu'un culte plus spirituel auroit pris la place des victimes légales. Sa patience dissimule les autres crimes, & n'attend que le repentir pour pardonner : mais la profanation des temples, l'abus des choses saintes, le mépris de nos augustes mystères, tarit la source des graces, & ferme le sein de sa clémence. Il semble que l'on ôte les dernieres ressources de la miséricorde, en portant le spectacle du crime dans les lieux mêmes, où Dieu annonce sa présence, & qu'il soit toujours temps de punir les profanateurs, puisqu'il ne leur reste, ni frein contre le vice, ni moyens pour retourner à la vertu.

La profanation des églises est donc un des plus grands crimes que nous puissions commettre; & c'est pour en faire comprendre toute l'énormité, que j'entreprends de vous exposer, premiérement, ce que Dieu est pour nous dans les temples; secondement, ce que nous devons y être pour lui : deux objets qui feront le partage de ce discours.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

DIEU nous a tracé dans l'Apocalypse, une image bien noble de ses temples & de la maniere dont il veut s'y communiquer aux hommes. J'éleverai, nous dit-il, une colonne qui sera le plus ferme appui de l'édifice, & j'y mettrai une inscription aussi courte que magnifique ; j'y graverai le nom de Dieu, le nom de ma cité, & mon nom nouveau : *Scribam super eum nomen Dei, nomen civitatis Dei, & nomen meum novum.* Le nom de Dieu gravé sur la colonne, annonce qu'il est spécialement présent dans les temples ; celui de la cité nous fait voir qu'il y est présent comme chef de tout le peuple ; & enfin, le nom nouveau nous apprend qu'il y est présent, comme réparateur & consommateur de notre sanctification. Cette inscription durera jusqu'à la consommation des siecles, & la colonne ne sortira jamais du temple : *Foràs non egredietur ampliùs.*

Je dis d'abord que Dieu est spécialement présent dans les temples. Tous les lieux où la divinité donne des signes sensibles de sa présence, tout ce qui fait naître l'idée de sa puissance, jointe au

ſentiment de notre foibleſſe, doit exciter en nous cette reconnoiſſance, cet anéantiſſement, cette ſoumiſſion parfaite, fondement primitif du culte que nous rendons à l'Etre ſuprême. Ainſi, l'univers eſt le premier temple de la divinité; les cieux, dit le prophete, annoncent ſa gloire; la terre inébranlable ſur ſes fondemens, n'eſt appuyée que ſur ſa main; la mer en courroux entend la voix qui domine ſa fureur; & elle ſe replie ſur elle-même pour obéir aux loix du Créateur: il a placé ſon trône ſur le ſoleil, & de là il ſeme la lumiere; il commande aux aſtres de parcourir leurs vaſtes orbites, & tout marche à ſa parole. Quelque part que nous ſoyons, il eſt près de nous; ſoit que nous le cherchions dans les cieux, ſoit que nous creuſions les abymes, ſoit que nous rentrions dans notre cœur, nous le trouvons. Sa puiſſance n'eſt bornée par aucun eſpace; car le Très-haut n'eſt pas contenu dans des édifices faits par la main des hommes, & il exiſte par-tout où il opere. Dans quelle maiſon pourrez-vous donc le renfermer, puiſque c'eſt lui qui a fait toutes choſes? *Quæ eſt illa domus quam ædificabitis mihi, omnia hæc manus mea fecit?*

L'univers doit donc nous rappeller la préfence de la divinité ; fa fageffe, fa bonté, fa puiffance, y font marquées par ces traits éclatans qui frappent tous les efprits ; tout y annonce fa grandeur ; tout nous dit, aimez votre Dieu, foyez jufte, rendez-lui le tribut de vos louanges ; & quiconque n'entend pas cette voix primitive de la nature, ne peut rendre à la divinité un hommage digne de fa majefté fuprême. C'étoit dans ce livre toujours ouvert, que les premiers hommes puifoient des idées fublimes & touchantes du Créateur : frappés de tant de merveilles, ils célébroient la grandeur de Dieu ; fes faveurs toujours préfentes aux juftes, & fa colere inévitable aux méchans. Avec le culte le plus fimple, au pied d'un autel de gazon, ils lui faifoient l'offrande la plus noble, celle d'un cœur vertueux & reconnoiffant.

Tel fut le culte de l'homme, avant la loi écrite ; il voyoit dans l'univers, un tableau des perfections divines ; il pouvoit s'élever par la connoiffance des créatures, jufqu'à celle de fon auteur ; & les merveilles de la nature, les rapports des différens êtres avec fes befoins, le fentiment de fa propre foibleffe, devoient faire naître dans fon cœur, cet amour,

cette reconnoiſſance, cette ſoumiſſion qu'exigeoit la majeſté ſuprême. Mais bientôt le crime infecta toute la nature, & l'ignorance couvrit de ſes ombres le magnifique ſpectacle de l'univers; la voix des cieux qui publioient la gloire de leur auteur, ne fut plus entendue; les rapports des cauſes & des effets, quoique toujours ſubſiſtans, ne furent plus apperçus; l'habitude affoiblit enfin l'impreſſion de ces grands objets: une harmonie ſi conſtante, ne frappoit plus: on attribuoit à la néceſſité ce qui étoit uniforme, & tout ce qui revenoit avec tant de régularité, ſembloit aller de lui-même. Il fallut que Dieu changeât, pour ainſi dire, l'ordre de la nature, pour faire ſentir ſa préſence; qu'il s'annonçât par des prodiges, qu'il ſe fit précéder par les foudres & les éclairs; qu'il dît aux hommes: Mortels, reconnoiſſez votre Créateur! c'eſt moi qui ſecoue la terre & qui la briſe, qui précipite juſqu'aux enfers, & qui en retire, qui donne la mort, & qui reſſuſcite.

Alors commence un nouvel ordre de choſes: le Dieu des prodiges, caché au reſte des hommes par les ténebres de l'ignorance & de la ſuperſtition, n'eut plus de communication qu'avec quel-

ques

ques justes ; il leur dicta ses loix, dans des apparitions fréquentes ; & ces lieux remplis de sa sainteté devinrent des temples : des rochers, des arbres, des monceaux de pierres, rappelloient aux hommes, que cette portion de la terre avoit été consacrée par la présence de la divinité. Ces monumens grossiers, mais augustes, étoient les garans des conventions ; & ces témoins muets de la divinité, servoient à assurer la foi des hommes. Mais ces lieux d'apparition, quoique consacrés par des autels & des sacrifices, n'étoient qu'une image de nos temples ; Dieu s'y montroit, pour ainsi dire, sans y habiter ; la sanction qui lioit sa grace à nos prieres, n'étoit pas attachée à ces lieux ; & ils rappelloient sa présence spéciale, sans l'annoncer pour le présent, & sans l'assurer pour l'avenir. Le Seigneur voulut enfin choisir une habitation fixe parmi les hommes, & l'on vit élever à Jérusalem le premier temple consacré au Dieu véritable ; son nom fut gravé sur des colonnes immobiles ; sa majesté, que les cieux ne peuvent contenir, étoit renfermée dans l'enceinte de ce lieu auguste ; son action de miséricorde, quoique infinie, fut, en quelque sorte, bornée par cet espace. C'étoit là

qu'il falloit l'invoquer pour être exaucé; c'étoit à ce lieu qu'il avoit attaché cette promesse : Ici mes yeux feront ouverts, & mes oreilles attentives à vos prieres ; c'est ma maison de sagesse, & je n'agréerai que les victimes consumées sur cet autel. Le Juif, frappé de la majesté du Très-haut, n'approchoit qu'avec frayeur de ce lieu redoutable ; Dieu n'étoit présent pour lui, que dans son temple : captif dans des royaumes étrangers, il tournoit sans cesse vers Jérusalem, ses regards, ses vœux, ses hommages ; il ne voyoit l'organe de la providence, & il n'entendoit sa voix, que dans le pontife prononçant ses oracles : le Dieu voilé par les chérubins, étoit pris à témoin de tous ses engagemens; & persuadé qu'il pénétroit au fond de son cœur, il frémissoit à la seule idée du parjure.

Quel appareil de cérémonies, pour rendre la majesté suprême plus vénérable par l'éclat de son culte ! que de barrieres, pour arrêter les profanateurs ! que de précautions, pour que l'habitude n'affoiblît pas l'impression que la présence spéciale de la divinité devoit faire sur les esprits ! Dans ce vaste édifice élevé par Salomon, Dieu choisit, pour

ſa demeure, le lieu le plus inacceſſible; une triple enceinte l'environne, & laiſſe un intervalle entre ſon trône & les vœux des ſupplians; les prêtres ſeuls chargés d'offrir les ſacrifices, peuvent entrer dans la derniere; la majeſté royale même eſt forcée de reſpecter ce droit du ſacerdoce; & le téméraire Ozias, frappé de lepre, reconnoît la puiſſance du Dieu qui domine dans ſon temple. Enfin le ſaint des ſaints demeuroit inacceſſible; une fois l'année, le ſeul pontife portant le ſang de la victime, pouvoit découvrir le ſanctuaire. Tout concouroit, dans ce jour ſolemnel, à remplir l'ame de la majeſté de Dieu; les ténebres qui couvroient le tabernacle, le profond ſilence des lévites, l'aſpect impoſant du grand prêtre, l'appareil des imprécations; tout inſpiroit cette terreur qui enchaîne les ſens & l'imagination, qui ne fait ſentir que l'action de la divinité, & qui ne peut pouſſer que ce cri d'une ame accablée par le poids de la majeſté ſuprême: Que ce lieu eſt redoutable! c'eſt ici la maiſon de Dieu, & ſon tabernacle avec les hommes. *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus.*

La ſeconde inſcription porte le nom de la cité, & nous annonce Dieu pré-

ſent dans le temple, comme chef de tout le peuple : *Scribam ſuper eum nomen civitatis novæ Jeruſalem.* Le but de toutes les ſociétés eſt de reſſerrer entre les hommes, les liens de la concorde, & d'aſſurer leur bonheur par la pratique de la vertu ; l'accord de toutes les volontés, par la ſoumiſſion aux loix établies pour la félicité publique, forme les empires du monde ; & l'accord des volontés par la ſoumiſſion aux loix qui aſſurent le bonheur éternel, forme l'empire de Jeſus-Chriſt. Dans l'un, l'intérêt préſent fait naître les craintes, les deſirs, les eſpérances ; la prudence n'eſt que l'art de balancer les paſſions, de les diriger, de tourner leur activité vers des effets utiles ; la plus haute ſageſſe, de connoître les reſſorts de l'amour-propre, de décider l'emploi des talens, des forces, des lumieres ; de ne laiſſer à l'ambition que des moyens utiles de mettre, pour ainſi dire, à profit les vices, comme ſi on comptoit peu ſur la vertu : dans l'autre, la religion guidée par la foi, appuyée ſur l'eſpérance, réuniſſant tout par la charité, établit entre les hommes une nouvelle fraternité, reſſerre, par une ſainte adoption, les liens naturels, & devient le garant de toutes les con-

ventions. Jesus-Christ, auteur de tous les biens, est le chef de ce nouveau peuple ; il ne doit rien demander, & il ne peut rien obtenir que par lui ; toute son espérance pour l'avenir, & toute sa confiance pour le présent, est fondée sur cette promesse du médiateur : Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siecles : *Usque ad consummationem seculi.* Dans la cité du monde, l'action de la divinité est à peine apperçue, tandis que la sagesse humaine paroît à découvert : elle s'arme du glaive de la loi ; elle punit ; elle récompense ; elle distribue les graces, les richesses ; & comme les desirs sont bornés à ces biens, on ne sert dans le monde que les hommes ; on n'agit que pour les hommes ; on n'espere que dans les hommes : mais dans la cité spirituelle, la foi des vérités chrétiennes découvre aux hommes un nouvel ordre de choses. Dieu y préside aux empires ; & sa providence est la cause de tous les événemens : ainsi on ne sert que Dieu ; on n'agit que pour Dieu ; on attend tout de Dieu ; & l'aveu général de ces vérités forme le culte public, qui réunit dans les temples, les rois & le peuple, pour servir le Seigneur : *In conveniendo*

populos in unum & reges ut serviant Domino.

Loin de nous, par conséquent, cette sagesse humaine, qui ne se confie que dans ses foibles moyens, & qui attribue tous les effets à une combinaison des causes secondes, à laquelle Dieu ne concourt que par des loix générales ! C'est moi, dit le Seigneur, qui fais les rois; j'inspire l'obéissance au peuple; je mets dans le cœur du prince, cette confiance qui le fait commander sans crainte; & je lui fais sentir cette force qu'il faut pour agir en maître. Les hommes enivrés de leurs succès, attribuent tout à leurs talens, à leurs forces; mais rien ne domine dans le monde que ma volonté. Je change leur courage en terreur, comme je fais succéder la sécheresse à la pluie; & ma sagesse qui remplit tout, ne laisse plus de place au hasard. La foi de ces vérités a toujours été commune aux vrais adorateurs. Salomon en fit une profession solemnelle, dans la consécration de l'ancien temple, & les voûtes sacrées retentirent de cette priere, le plus bel hommage que l'homme en société puisse rendre au Créateur : Dieu de nos peres, qui envoyez la discorde, la guerre, la famine, & qui ramenez

avec la même facilité, la paix, la gloire, la tranquillité, l'abondance, soyez propice à votre peuple; exaucez-le, lorsque connoissant la plaie de son cœur, il levera ses mains vers votre maison. L'église a toujours reconnu cette providence qui gouverne le monde, qui donne le mouvement principal, qui modifie les causes secondes, ou qui suspend leur activité : elle nous montre Dieu présent dans nos temples, comme auteur de la prospérité publique; elle lui offre le sacrifice dans les calamités générales; elle met le sceau de la religion aux entreprises qui décident du sort des états, pour nous apprendre que c'est Dieu qui donne la force, les lumieres, les conseils : car pourquoi cette onction sainte répandue sur la tête du monarque prosterné aux pieds des autels, sinon pour le faire souvenir, que c'est Dieu qui fait les rois, & qu'ils doivent user, selon sa volonté, d'une puissance qu'ils ont reçue de lui? Pourquoi la valeur vient-elle consacrer & suspendre dans nos temples des trophées sanglans, & offrir à l'agneau de paix les signes déplorables de la discorde, sinon pour rendre hommage au Dieu qui forme les mains aux combats, & qui préside à la

victoire ? Pourquoi, enfin, le pontife exhorte-t-il le peuple à la pénitence, & crie-t-il entre le vestibule & l'autel : O Eternel ! n'exposez pas votre héritage à l'opprobre, sinon pour nous avertir que les fléaux publics sont le châtiment de nos prévarications ; que Dieu les répand dans sa colere ; qu'il faut le désarmer par nos larmes, & mettre toute notre confiance dans sa miséricorde ? *Iratus es, & misertus nobis.* On peut, en effet, rendre à la divinité, dans tous les lieux, un hommage d'adoration & de prieres intérieures; mais il n'en est pas ainsi du culte public : il lui a plu de consacrer certains lieux à ce culte, afin de réveiller dans les hommes, par l'exemple mutuel, des sentimens de piété, & de les lier plus étroitement par la conformité des cérémonies, & par la communion des mêmes mysteres : ainsi nos temples ne sont pas seulement des asyles de miséricorde, où l'ame fidelle vient exposer ses besoins ; c'est le peuple entier, qui, sans distinction d'état, de condition, de puissance, de talens, de forces, de lumieres, compte peu sur la sagesse humaine, & ne se confie que dans le Tout-puissant, reconnoît la majesté suprême, avoue sa dépendance &

s'humilie devant elle. C'est le prince qui fléchit les genoux, qui commence l'action de graces, & qui dit comme Salomon : Seigneur, Dieu d'Israël ! qui avez fait alliance avec vos serviteurs, il n'est point de Dieu semblable à vous dans le ciel & sur la terre. Ce sont, enfin, les hommages, les vœux d'un pasteur qui prie pour tous, qui ne forme plus qu'un même prêtre, une même voix avec Jesus-Christ, qui lui offre ce corps mystique, que la foi éclaire, que l'espérance guide, que la charité unit par les liens indissolubles : *In conveniendo populos in unum & reges ut serviant Domino.*

La derniere inscription porte le nom nouveau, & annonce Dieu habitant dans nos temples, comme sauveur de son peuple : *Nomen meum novum.* L'homme, devenu coupable, étoit indigne de se présenter devant Dieu, & de former avec lui un commerce immédiat; mais Jesus-Christ ayant satisfait la justice de son pere, & s'étant placé sur l'autel, comme victime, l'homme, couvert de son sang, peut s'élever à Dieu par la foi au médiateur, l'espérance dans le médiateur, & la charité avec le médiateur. Ainsi, ce n'est plus seulement le Dieu répandant ses bienfaits dans la

création, qui fixe notre amour & notre reconnoissance : c'est Dieu qui a tant aimé les hommes, qui leur a donné son fils unique pour réparateur; qui ne nous considere plus qu'en Jesus-Christ; qui ne nous justifie que par ses mérites, & qui habite en lui, selon l'expression de l'Apôtre, d'une maniere nouvelle, se réconciliant le monde : *Erat in Christo, mundum reconcilians sibi.*

C'est sous ce titre de Dieu réparateur, que Dieu habite spécialement dans nos temples : c'est le nouveau nom qu'il a gravé sur la colonne, qui est le principal appui de l'édifice : *Nomen meum novum.* C'est ce qu'annonçoit cette grande voix que saint Jean entendit qui venoit du trône, & qui disoit : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ; il demeurera avec eux, & ils seront son peuple : *Et ipsi populus ejus erunt.* Cette voix est le véritable cri de notre foi ; & si nous ne sommes pas sourds, lorsque nous nous trouvons devant l'autel où Jesus-Christ est sur son trône, nous devons répondre avec les vingt-quatre vieillards : Nous vous rendons graces, Seigneur, de ce que vous êtes entré en possession de votre grande puissance : car le regne du monde est passé à Jesus-

Christ, & il régnera dans les siecles des siecles : *Et regnabit in secula seculorum*, *Amen.*

Oui, mes freres ; c'est dans nos temples & sur nos autels, que Jesus-Christ exerce cette grande puissance du salut, par laquelle tous ceux qui croient en lui, entrent dans la vie éternelle. C'est là qu'est écrite la sanction par laquelle Dieu nous communique les graces de réparation ; ces graces qui forment dans la justice un peuple nouveau ; un peuple, comme dit saint Pierre, qui se dépouille de toutes sortes de malice, de tromperie, de dissimulation, qui ne prend aucune part aux desirs charnels, & qui se regarde comme étranger dans le monde. De quelque côté que nous tournions nos regards dans nos églises, tout nous rappelle à ces grandes vérités ; tout nous retrace les augustes mysteres de notre sanctification ; toutes les parties de l'église sont destinées à consacrer les pierres vivantes, dont Dieu veut se faire un temple éternel. Les fonts sacrés nous donnent naissance en Jesus-Christ : ce Dieu victime obéit à la voix du prêtre, & descend sur l'autel pour y renouveller le sacrifice de notre rédemption, y recevoir nos vœux, & nous nourrir

de son sang ; il nous annonce sa parole, & il nous instruit des mysteres du salut dans la chaire de vérité ; il lave nos souillures dans les tribunaux de la pénitence ; il nous accorde le pardon de nos fautes par l'autorité des pasteurs ; il y prépare enfin cette onction qui doit nous soutenir à la mort, & nous fortifier par sa grace, jusqu'à ce qu'il nous reçoive dans la vie éternelle.

Hélas ! mes freres, autrefois le peuple Juif ne pouvoit goûter de consolations loin des murs de la sainte Sion ; ils se croyoient privés de la présence du Dieu d'Israël ; leurs chants de joie cessoient, & leurs instrumens de musique demeuroient suspendus aux arbres plantés sur le rivage du fleuve : & cependant, que renfermoit ce temple si desiré ? La verge d'Aaron, la manne, les tables de la loi, des signes qui rappelloient les anciens prodiges, des monumens d'une promesse dont l'accomplissement étoit réservé à d'autres siecles ; tout s'y passoit en ombres & en figures ; le trône de l'Eternel, dit le prophete, étoit encore au dessus des nuées ; il n'habitoit dans le temple que par son immensité, & par cette loi arbitraire qui y fixoit ses faveurs ; son action seule plus marquée

annonçoit sa présence ; la plénitude de la divinité n'y résidoit pas ; son ange descendoit du ciel, enveloppé d'une nuée mystérieuse, & se reposoit sur le tabernacle, pour y dicter ses loix, & prononcer ses oracles : ainsi sa communication n'étoit pas immédiate ; & ce culte qui préparoit à un commerce plus intime, laissoit encore un médiateur étranger entre l'homme & son Dieu.

Mais dans nos temples tout est réalité ; ce n'est plus un ange qui reçoit nos vœux pour les porter au trône de la miséricorde ; la plénitude de la divinité habite dans nos sanctuaires ; le Très-haut s'approche sous les voiles eucharistiques, & ne met d'autre barriere entre nous & sa majesté suprême, que celle de notre amour : son nom n'est pas seulement gravé sur les murs ; il est lui-même la pierre angulaire & la colonne qui soutient tout l'édifice ; la foi le possede dans le temps, comme la vision parfaite dans l'éternité ; & le ciel n'a sur nos temples que l'avantage d'une plus grande lumiere ; car, dit l'apôtre, en comparant nos autels avec cette majestueuse obscurité, cette montagne fumante, cette tempête menaçante, cette voix qui annonçoit aux Juifs la divinité, & qui les

glaçoit de crainte, vous ne vous approchez pas d'un feu brûlant, d'un nuage obſcur, du ſon d'une trompette, ou du bruit d'une voix ; mais vous venez devant le Tout puiſſant qui habite dans ſon temple, environné des anges, des juſtes qui ſont dans la gloire ; de Jeſus-Chriſt, le médiateur de la nouvelle alliance, dont le ſang parle plus avantageuſement que celui d'Abel : *Non acceſſiſtis ad tractabilem montem, ſed ad civitatem Dei viventis.*

Vous avez vu ce que Dieu eſt pour nous dans les temples; il me reſte à vous faire voir ce que nous devons y être pour lui.

SECONDE PARTIE.

NOs temples ſont une image du ciel ; le même Dieu qui manifeſte toute ſa grandeur aux élus dans la gloire céleſte, fait ſentir ſa préſence dans nos temples, par l'opération de ſa grace, & les prodiges de ſa puiſſance ; la même victime immolée dès l'origine des ſiecles, & préſente aux yeux de Dieu ſur le trône éternel, renouvelle tous les jours ſon ſacrifice ſur nos autels ; le même cantique que les juſtes pénétrés de l'éclat de

la majesté divine, & couvrant leur face devant l'agneau, font entendre dans le ciel, est chanté par les fideles au milieu de la célébration de nos saints mysteres; Jesus-Christ, chef, pontife, médiateur, y est réellement présent, & y exerce également son empire de justice ou de miséricorde; la seule différence, c'est que tout est découvert, tout est consommé dans la vision céleste, tandis que rien ne s'opere, rien ne se montre qu'à travers les ombres de la foi, dans la majestueuse obscurité de nos temples.

De-là, mes freres, il suit que la foi suppléant ici-bas à l'intelligence, doit produire dans les fideles les mêmes dispositions que la vision parfaite produit dans les bienheureux; or l'apôtre saint Jean nous les représente pénétrés de respect, & anéantis devant la majesté du Très-haut: *Ceciderunt in conspectu throni in facies suas*; ils sont tous revêtus de la robe d'innocence, *amicti stolis albis*; enfin ils ne sont occupés qu'à chanter les louanges de Dieu qui les comble de ses bienfaits: *Omnes audivi dicentes, benedictio & honor in secula seculorum.* Ainsi les fideles doivent paroître dans les temples avec une disposition de respect, une disposition de sainteté, une diposition

de prieres ; développons ces vérités.

Je dis d'abord une disposition de respect. Et seroit-il besoin, mes freres, d'exciter en vous ce sentiment, de réveiller votre attention, de captiver votre esprit, d'enchaîner vos sens & votre imagination, si la foi vous rendoit toujours présens ces grands objets qu'elle découvre dans nos temples, la majesté du Dieu qui les habite, les bienfaits qu'il y répand, les merveilles qu'il y opere ? N'est-ce pas au pied du trône de l'Eternel, qu'il faut s'occuper de Dieu seul, sentir tout le poids de sa gloire, oublier toutes les grandeurs, pour se confondre devant la sienne ; lui faire hommage de toutes nos pensées, de tous nos desirs ; avouer qu'il est le seul puissant, le seul éternel ; exprimer, par l'anéantissement extérieur & l'humble disposition d'un corps prosterné, la profonde religion d'une ame qui adore ? Qui de nous, s'il étoit pénétré de ces vérités, ne seroit pas accablé dans nos temples de la majesté du Très-haut, & ne s'écrieroit pas, comme Jacob : Qu'il est terrible ce lieu ! c'est vraiment la maison de Dieu, & l'entrée du ciel ? *Quàm terribilis est locus iste ! verè hîc est domus Dei & porta cœli.* Cependant combien d'irrévérences dans

nos églises? quelle dissipation au milieu des saints mysteres! que de sécheresse, d'ennui, de contrainte, dans des lieux où tout doit inspirer le respect & la reconnoissance! Temples augustes, ne renfermez-vous dans vos enceintes que des adorateurs pénétrés de la présence de la divinité, confondus dans leur propre néant, & qui ne trouvent que dans la confiance & la miséricorde le secours nécessaire pour les guérir de leur foiblesse? Autel du Dieu vivant, devant lequel le plus grand des monarques vient fléchir le genou, abaisser la majesté royale, donner l'exemple de la piété sincere, & du respect que l'on doit au Seigneur, n'êtes-vous pas profané par les hommages de ceux qui ne cherchent qu'à s'attirer les regards du prince? Tous les vœux sont ils adressés au Dieu qui s'immole pour le salut des hommes? N'y est-on pas plus empressé pour les graces du maître de la terre, que pour celles du maître du ciel? Le voile auguste de la religion ne sert-il pas à couvrir les vues de la cupidité, & ne fait-on pas dans la maison de Dieu, un trafic d'hypocrisie, & l'échange honteux des choses saintes contre des biens profanes? *Fecistis speluncam latronum.* Hélas! si les

ennemis de la foi, les prophetes des idoles venoient contempler l'assemblée des fideles, s'écrieroient-ils encore, en voyant la majesté de leurs cérémonies, la gravité des lévites, le recueillement & le profond respect du peuple: Que les tentes de Jacob sont belles! & qui pourroit ne pas admirer le bel ordre qui y regne? Ne diroient ils pas plutôt avec Jérémie: Ecoutez, vous tous qui entrez par ces portes pour adorer le Seigneur; ne comptez plus sur les promesses qu'il vous a faites dans la consécration de son temple; il s'est retiré de cette maison, que vous profanez par vos irrévérences? *Numquid ergo spelunca latronum est domus ista; ego sum, ego vidi, dicit Dominus.* Et pouvez-vous penser, mes freres, que le Dieu qui habite dans nos temples, soit pour vous le Dieu des graces, tandis que vous montrez une si grande indifférence pour ses faveurs? Quel contraste entre ce que le Seigneur est pour vous dans les églises, & ce que vous y paroissez pour lui! Ici un ministre traite l'affaire de votre salut, & sollicite pour vous les graces du médiateur; il offre le sacrifice redoutable, les cieux s'ouvrent à sa voix, les anges tremblent & adorent; Jesus-Christ des-

cend sur l'autel, renouvelle l'oblation de la croix, & répand le sang qu'il offre sans interruption, comme le prix de la rédemption de tous les hommes; & dans ces momens où tous devroient verser des larmes de piété, de reconnoissance, où l'église de la terre devroit retracer la contemplation, le profond recueillement de l'église du ciel, on voit des fideles fléchir à peine le genou devant la majesté suprême, marquer l'ennui de leur ame, par la contrainte de leur extérieur, chercher des diversions profanes, jetter des regards distraits sur tous les objets, calculer la durée du sacrifice, se plaindre de la lenteur & de la gravité d'un ministre, louer la précipitation scandaleuse d'un autre, traiter des objets si intéressans avec cette frivolité que rien ne fixe, avec cette tiédeur que tout fatigue, & qui semble se décharger d'un devoir si consolant, comme on secoue un joug odieux & embarrassant. Parlerai-je de l'indécence des parures; de cet appareil de faste, de vanité, d'immodestie, que l'on voit dans nos temples? Vient-on y disputer à Dieu ses adorateurs, & effacer l'impression que doit faire l'image de Jesus-Christ crucifié, par l'éclat des vanités du siecle? O

Di u ! nous ſommes par-tout ailleurs ſi réſ͏rvés, ſi attentifs aux bienſéances ; c'eſt dans les temples que nous paroiſſons ſans reſpect, que nous nous livrons ſans contrainte à notre frivolité, à nos caprices, à des dehors indécens ; & ce ſcandale n'eſt commun que dans nos égliſes. On ne voit pas dans les aſſemblées des infideles, cette diſſipation que nous déplorons parmi nous ; & le ſeul temple de la vraie religion, eſt déshonoré par les profanations des hommes. *Tranſite ad inſulas Cethim, & videte ſi factum eſt ejuſmodi.*

En ſecond lieu, les eſprits céleſtes paroiſſent devant le Seigneur avec tout l'éclat de l'innocence, de la pureté, de la ſainteté : *Amicti ſtolis albis* ; & c'eſt la ſeconde diſpoſition que les fideles doivent avoir dans nos temples. Dieu eſt la ſainteté par eſſence ; ſa volonté productrice eſt l'ordre primitif ; & comme il opere ſans ceſſe par la création ou la conſervation de ſes ouvrages, tout l'univers eſt plein de ſa gloire & de ſon immenſité : ainſi, il n'eſt aucun lieu où l'homme ne ſoit ſous les yeux de l'Etre ſuprême, où il ne doive craindre de ſouiller la pureté de ſes regards, où il ne doive ſe dire : O Dieu ! qui voyez le

fond de mon cœur, puis-je vous offrir une ame digne de vous? L'abus funeste de ma liberté ne choque-t il pas l'ordre de votre sagesse? & tandis que toute la nature obéit à vos loix saintes, le désordre de mes affections ne profane-t-il pas ces créatures que vous sanctifiez par votre présence intime?

La sainteté de Dieu, répandue dans tout l'univers, est donc un puissant motif, pour porter l'homme à marcher devant lui dans la pureté & l'innocence: mais nos temples où il réside spécialement, demandent, à plus forte raison, que nous ne déshonorions jamais la sainteté du Dieu qui les habite. Tout ce qu'ils renferment, opere ou suppose la sanctification de nos ames; les fonts sacrés, les tribunaux de réconciliation, les chants de l'église, les mysteres que le prêtre célebre, l'hostie qu'il offre, le Dieu qu'il appaise; tout nous rappelle à des idées de justice, de sainteté, d'innocence: enfin, la bonté divine, qui détruit tout mur de séparation, qui ne laisse plus de barrieres, qui découvre le Saint des Saints au peuple, comme aux lévites, fait sentir quelle doit être la pureté du fidele, puisqu'il participe aux droits du sacerdoce; que l'entrée du

ſanctuaire lui eſt ouverte ; qu'il peut s'unir à l'offrande de la victime ſainte, & parler face à face au Dieu qu'il invoque : *Regale ſacerdotium.*

Hélas ! mes freres, autrefois l'égliſe interdiſoit aux pécheurs l'enceinte des murs ſacrés ; les pénitens mêmes gémiſſoient aux portes des temples, ſous la cendre & le cilice ; leurs noms n'étoient pas mêlés avec ceux des fideles : tout ce qui entroit dans ce nouveau ciel, devoit être pur ; & les myſteres redoutables ne commençoient, que lorſque le miniſtre avoit prononcé cet anathême de ſéparation : Loin d'ici les immondes, les adorateurs des idoles, les eſclaves du menſonge & de la vanité ! *Foris impudici, & omnis qui amat & facit mendacium !* Cette ſévérité ne s'exerçoit, il eſt vrai, que contre les pécheurs publics, qui devoient effacer le ſcandale du crime, par le ſpectacle de leur pénitence. Jamais l'égliſe n'a fermé les aſyles de la miſéricorde au repentir ſincere : loin de bannir les pécheurs, elle les preſſe de venir chercher leur délivrance dans le lieu ſaint ; elle les invite à s'unir au ſacrifice de propitiation, pour appaiſer la juſtice divine ; elle leur offre des ſecours, des lumieres, & des remedes

pour éclairer leur ignorance, fortifier leurs bons desirs, & soutenir leur foiblesse. Qu'ils viennent donc se prosterner aux pieds des autels; qu'ils s'adressent à Dieu avec confiance; qu'ils lui représentent même le droit qu'ils ont à ses miséricordes, en s'unissant aux mérites de Jesus-Christ : mais si la foi n'excite dans leur ame aucun sentiment de piété; s'ils n'ont aucun desir de conversion; s'ils ne gémissent pas sur les chaînes qui les accablent, le temple du Dieu de justice n'est plus pour eux; ils ne sont pas dignes de l'assemblée sainte, & l'anathême leur interdit les mysteres : *Foris qui amat & facit mendacium.*

Que faites-vous, en effet, lorsque vous venez dans le temple sans aucun desir de conversion? Vous vous séparez du ministre qui offre la sainte victime pour l'abolition de vos crimes; vous désavouez, par les dispositions de votte ame, les expressions de douleur, de pénitence, que l'église met sur vos levres; vous insultez, en quelque sorte, à ce que la religion a de plus auguste, en ne prenant aucune part au sacrifice de Jesus-Christ, dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, & qu'il en offre le prix à son pere. Que sera-ce si vous

formez des desirs criminels, sous les yeux de la majesté suprême ; si vous changez ces lieux sacrés en des lieux de licence ; si vous désolez Israël, en plaçant l'idole dans le lieu saint ; si vous vous servez du voile de la piété, pour couvrir le secret d'une passion impure ; & si vous ne paroissez dans l'assemblée sainte, que pour séduire des victimes qu'une sage vigilance vous dérobe partout ailleurs ? N'y aura-t-il donc plus de lieu sur la terre, où la séduction n'emploie ses artifices ; & les attentats du vice ne respecteront-ils pas les asyles de la religion & de la vertu ? Quel crime, grand Dieu ! de faire servir à notre perte les moyens mêmes de notre sanctification ! Quel scandale de voir dans votre maison, des pécheurs qui, loin de gémir sur leurs crimes, les renouvellent en votre présence ! Et n'y a-t-il pas, Seigneur, des profanations encore plus abominables à vos yeux ? Celles des ministres qui font dans votre temple un trafic d'avarice, ou qui trouvent dans leurs fonctions l'écueil de leur innocence ? Les ténebres qui couvrent le lieu saint, ne s'élevent-elles pas du sanctuaire ? Les sacrileges des enfans d'Héli ne doivent-ils pas nous faire craindre

que

que la lampe d'Iſraël ne s'éteigne, que le culte ne tombe, & que l'arche ſainte ne devienne la proie des Philiſtins ? De quels châtimens punirez-vous les profanations de l'autel, où votre fils eſt immolé, puiſque vous avez vengé avec tant d'éclat la gloire de votre ancien culte ! Les calamités publiques, les progrès de l'incrédulité, les diſputes qui diviſent les fideles, tous les fléaux dont nous ſommes affligés, ne ſont-ils pas des punitions de tant d'irrévérences qui vous outragent dans nos myſteres ? Et ſi vous n'avez pas encore abandonné votre peuple ; ſi votre miſéricorde a conſervé le dépôt de la foi dans votre héritage, ne devons-nous pas trembler que vous ne vengiez enfin la gloire de votre maiſon, & que tant de profanations n'arment vos mains bienfaiſantes de la verge de la fureur ? *Intravit Jeſus in templum, & ejiciebat omnes vendentes & ementes in templo.*

Enfin, l'apôtre S. Jean nous repréſente les eſprits céleſtes, occupés ſans ceſſe à chanter les louanges de Dieu qui les comble de ſes bienfaits : *Audivi dicentes*, &c ; & c'eſt la derniere diſpoſition que nous devons apporter dans nos temples. Le juſte trouve Dieu dans toute

la nature, & tout, dans la nature, lui sert à s'élever; mais c'est sur tout dans le temple, qu'il se livre aux sentimens de religion; que les larmes de piété & de reconnoissance coulent de ses yeux; qu'il s'écrie avec le prophete, pénétré des miséricordes du Seigneur: Un seul jour, ô mon Dieu! passé dans votre maison, est préférable à tous les plaisirs que l'on goûte dans les tentes des pécheurs. C'est dans ce lieu que le Seigneur a promis d'exaucer les vœux des fideles; que ses yeux sont toujours ouverts à leurs besoins, & ses oreilles attentives à leurs prieres. C'est sur cet autel, que le commerce de l'homme avec Dieu est rétabli, par la médiation de la victime, & que la sanction qui lie la grace à nos prieres, est écrite avec le sang de Jesus-Christ. *Domus mea, domus orationis vocabitur.*

La priere est donc nécessaire dans les temples, puisque tout l'inspire, & que Dieu l'exauce spécialement dans la maison sainte. Hélas! mes freres; & cette réflexion doit nous faire trembler sur les périls qui nous environnent; hélas! notre vie extérieure est pleine de momens vides & consacrés aux occupations du siecle; la dissipation y est presque né-

cessaire ; mille images étrangeres & tumultueuses occupent notre esprit ; on est beaucoup au dehors, & jamais dans son propre cœur ; on se trouve trop avec les hommes, pour s'entretenir avec Dieu seul : le silence des sens & de l'imagination, la vie secrete & cachée de la foi, ne se trouvent que dans les temples, où tout rappelle aux vérités saintes; où la majesté du culte & la grandeur des mysteres, animent la piété : où le contraste des objets profanes choque plus qu'il n'attache, & scandalise plus qu'il ne dissipe ; où l'homme religieux vient chercher Dieu seul, connoître ses besoins, approfondir les plaies de son ame, & pénétrer dans l'abyme de sa conscience : vous en convenez vous-mêmes ; vous avouez qu'il est difficile de se livrer à la méditation des choses saintes, dans une vie pleine d'objets qui dissipent, de plaisirs qui amollissent, d'occasions qui entraînent ; que l'ame livrée aux occupations extérieures, reste sans goût pour la priere ; que la piété même s'affoiblit insensiblement, au milieu des mouvemens & de l'action continuelle, que les devoirs & les bienséances exigent. Quel lieu choisirez-vous donc pour la priere, si vous n'allez pas

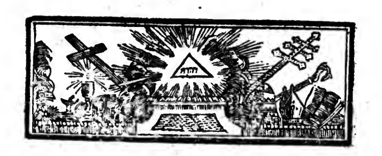
chercher dans nos temples, cette solitude intérieure, où l'homme se tient en présence de Dieu seul, se pénetre de sa grandeur, & ne s'occupe que de ses bienfaits ? Quelle ressource vous restera-t-il contre les périls, si vous n'allez pas réparer vos forces aux pieds de Jesus-Christ, solliciter les graces du combat, & vous renouveller dans la ferveur ? Vous quitterez la source des graces, sans en profiter ; vous rentrerez dans le monde avec toutes vos foiblesses ; tous les devoirs vous seront pénibles ; vous traînerez avec tristesse un joug qui vous accable ; vos dégoûts augmenteront tous les jours ; & votre piété n'étant plus soutenue par le bras du Seigneur, que vous n'appellez pas à votre secours, tombera par le poids de votre propre cœur, & l'attrait toujours subsistant des faux plaisirs.

D'ailleurs, l'esprit de prieres peut seul dissiper ces idées profanes que nous prenons dans le commerce du monde, & que nous portons souvent dans l'usage des choses saintes. Un cœur qui ne s'occupe pas de Dieu dans l'église, est bien plus ouvert aux vains desirs ; une imagination qui n'est pas fixée par les objets de la foi, est plus aisément souil-

lée par des images obscenes. Nous sommes toujours près du vice, dès que nous ne sommes pas à la vertu; & lorsque nous ne sommes pas pieux dans les temples, il est à craindre que nous n'y soyons criminels.

Entrons donc, mes freres, dans les sentimens de piété, de religion, de recueillement, de reconnoissance, que la présence de la divinité dans nos temples, la grandeur de ses bienfaits, la magnificence de ses promesses doivent nous inspirer; gémissons sur le malheur de tant de chrétiens qui les déshonorent par leurs irrévérences, & arrêtons, par nos prieres, le bras de la colere de Dieu, toujours levé, pour venger les profanations de son sanctuaire : que notre plus grande consolation soit de méditer au pied des autels la loi du Seigneur; de nous pénétrer de ses bontés; de goûter, dans le secret de son tabernacle, combien il est doux de s'attacher à lui; de chanter avec le peuple fidele les merveilles de sa miséricorde, en attendant que nous les célébrions avec les bienheureux dans la gloire céleste.

Ainsi soit-il.



SERMON
SUR
LE RESPECT HUMAIN.

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes. *S. Jean*, chap. 6.



L falloit que Jesus-Christ parût sur la terre pour faire connoître la malice, l'orgueil, la dissimulation, l'hypocrisie du cœur de l'homme : les grandes vérités de la morale étoient adoptées ; on admiroit même quelques actions vertueuses ; mais la vanité, l'ambition, l'amour-propre en étoient la

ſource : les préjugés du monde formoient les mœurs ; on régloit ſa conduite ſur le jugement des hommes, dont on recherchoit l'eſtime ; on vouloit paroître juſte ſans l'être : ainſi l'extérieur ſe compoſoit, ſans que l'intérieur ſe réformât ; l'orgueil n'embraſſoit qu'un fantôme de juſtice ; le cœur, avec une vaine enflure, vouloit montrer de la grandeur ; il étoit dangereux de démaſquer cette probité inſidieuſe ; le vice, caché ſous le voile des vertus, n'étoit que plus jaloux des hommages qu'il uſurpoit ; & ce qui mit Jeſus-Chriſt en butte aux contradictions, fut, ſelon l'oracle de Siméon, cette lumiere qui découvrit les penſées vaines que pluſieurs cachoient dans leur cœur ; *ut revelentur ex multis cordibus cogitationes.* Les Phariſiens dominoient alors ſur le peuple, par ces maximes auſteres qui ſéduiſent la multitude ; ils vouloient ne paroître animés que par l'intérêt de la religion, tandis que l'ambition, le faux zele, la jalouſie les tranſportoient ; ils en étoient venus à cette profonde iniquité qui ſe couvre du voile de la piété : eſclaves des obſervances, ils mépriſoient les grands préceptes, & ils vouloient aller au-delà des termes de la loi qu'ils n'accompliſ-

soient pas ; esprits superbes, inquiets & turbulens, ils affectoient les premieres places, sous prétexte d'honorer la religion, dont ils se disoient les défenseurs ; ils visoient à dominer sur les puissances mêmes, en se rendant redoutables par l'empire qu'ils exerçoient sur la conscience des foibles. La vérité pure, parfaite & victorieuse dans la doctrine de Jesus-Christ, ne pouvoit manquer de révolter ces aveugles conducteurs du peuple ; on vit alors jusqu'où se porte l'orgueil, couvert du manteau de la religion; on connut tout le faux des vertus formées par la vanité, l'ambition, le respect humain ; le zele des Phariſiens devint fureur, dès que le secret de leur cœur fut découvert ; leur douceur se tourna en rage, & celui qui étoit la sainteté même, fut immolé à la jalousie des impies, qui vouloient paroître les plus justes & les plus saints de tous les hommes.

C'est ce motif d'orgueil que Jesus-Christ reprochoit aux Pharisiens, & qui corrompt toutes les actions, dont il est le principe ; ce vain desir de l'estime, qui rend toutes les vertus chancelantes ; c'est ce respect humain, qui sacrifie souvent à un faux honneur, le devoir,

la vérité, la justice, que j'entreprends de combattre dans ce discours; & voici mon dessein. Le respect humain qui nous fait rechercher l'estime du monde, est un motif vain pour attacher à la vertu; premiere partie. Le respect humain qui nous fait craindre la censure du monde, est presque toujours un obstacle à la vertu; seconde partie: c'est tout le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

LA vertu a des droits si puissans sur nos cœurs, qu'elle force le vice même à lui rendre hommage. Le monde, au milieu de la dépravation & de la décadence des mœurs, s'attache à quelques restes d honneur & de droiture: il loue dans ses partisans, une ame généreuse, libérale, reconnoissante, fidele à ses promesses, & constante dans l'amitié; il rend un culte pompeux à l'idole de probité qu'il oppose aux justes de l'évangile; il condamne hautement ceux qui refusent de lui sacrifier; & si la crainte, ou l'intérêt, le force quelquefois à louer les excès des passions, il ne donne du moins qu'à la vertu des éloges sinceres.

Le respect humain peut donc produire quelques actions vertueuses en apparence, puisqu'il fait rechercher cette considération, que le monde attache à la vertu. Il est si naturel à notre amour-propre de vouloir augmenter dans l'esprit des autres l'idée de notre excellence; cet empire que nous exerçons sur des ames que l'estime nous soumet, est si flatteur; le phantôme de la gloire a tant d'éclat, que la vertu paroît sombre & sans attrait, s'il ne répand sur elle ces faux brillans qui usurpent nos hommages. Pourquoi le déguiser? Les plus grands ressorts de la société sont mis en mouvement par une passion si vaine: elle enflamme des cœurs que l'amour du devoir échauffe à peine; elle proscrit, par la honte qu'elle attache à quelques vices, des excès que la crainte des châtimens éternels ne pourroit pas réprimer: elle soutient dans une dissimulation pénible, ceux qui affectent les dehors de la piété; elle dirige nos vues; elle regle nos démarches; & rien, dit saint Jérôme, n'est plus difficile à trouver que cette vertu, ennemie de l'éclat, insensible aux applaudissemens, contente d'avoir Dieu seul pour spectateur.

& pour juge : *Difficile eſt Deo tantum judice eſſe contentum.*

Cependant le ſeul motif digne d'une ame vertueuſe, eſt cet amour de la juſtice, qui attache au devoir indépendamment des circonſtances & des regards publics; qui cherche plutôt à obéir à Dieu, qu'à plaire aux hommes, & qui agit dans le ſecret des ténebres, comme dans les occaſions éclatantes. Sans ce motif, tout eſt chancelant; l'amour-propre domine, & l'homme varie ſans ceſſe ſous l'inconſtance de ſon empire. En un mot, le reſpect humain qui nous fait rechercher l'eſtime du monde, eſt un motif vain pour attacher à la vertu, parce qu'il ne peut lui donner de la ſolidité; parce que cette eſtime qu'il recherche, n'eſt jamais aſſurée; parce qu'elle n'eſt pas une récompenſe digne de la vertu. Dévéloppons ces trois vérités.

Et d'abord, n'eſt-il pas évident, que le reſpect humain ne peut rendre les vertus ſolides, puiſqu'il n'agit pas dans toutes les circonſtances, & que ce motif manque toujours lorſque nous n'avons point de témoins? Les occaſions qui nous donnent en ſpectacle, ſont rares; renfermés dans l'enceinte des devoirs domeſtiques, ou dans l'obſcurité d'une vie privée,

nos actions échappent aux regards publics, ou manquent de cet éclat qui éblouit; elles n'ont d'autres témoins que la conscience, d'autres juges que la loi, d'autres vengeurs que l'Être suprême; elles ne laissent pour le présent, d'autres récompenses, que cette satisfaction qui accompagne la vertu, d'autres châtimens, que les remords qui suivent le crime: & ces situations, où Dieu seul est le spectateur de nos voies, ne sont pas le partage des ames vulgaires: les grands ne se présentent pas toujours aux yeux de la multitude; cet appui manque souvent à leurs vertus; & si la gloire leur donne quelquefois cette activité inquiete qui semble les arracher à eux-mêmes, pour les faire exister dans l'opinion des autres, il se trouve encore plus de circonstances, où ils ne rendent compte qu'à Dieu de l'équité de leurs vues, & où ils suivent leurs goûts, leurs penchans, leurs caprices, sans compter sur les applaudissemens des hommes, & sans redouter leur censure.

Or, mes freres, dans ces situations si communes, quel motif soutiendra des vertus qui ne sont formées que par le respect humain? Appuyées sur les conjonctures, les applaudissemens, les re-

gards publics, ne tomberont-elles pas, dès que ces appuis fragiles leur manqueront ? Nées de l'orgueil, & recevant, pour ainsi dire, la vie du grand jour qui les éclaire, ne trouveront-elles pas leur tombeau dans les ténebres ? Ce motif pourra-t-il donner une détermination générale au bien, puisqu'il n'est pas toujours en opposition avec le mal ? Et comment le desir de l'estime des hommes fixeroit-il dans le devoir, lorsque la satisfaction des passions peut se concilier avec cette estime ? Cette seule réflexion découvre le néant & la fragilité de toutes les vertus fondées sur la gloire humaine : comme elles n'ont d'activité que pour saisir ce phantôme, dès qu'il cesse de briller, elles n'existent plus : ouvrage frivole de la vanité, elles chancellent, dès qu'une autre passion entre en concurrence ; & elles tombent, dès qu'un panchant opposé vient à dominer. Quel motif, que celui qui met ainsi l'homme aux prises avec lui-même dans la pratique du bien, qui ne donne de force que pour surmonter une passion par une autre, & dont les excès & les efforts sont également condamnés par la conscience ? Ce ne sont pas même, dit S. Augustin, des actions vertueuses,

que ces excès prescrits par le respect humain ; ce sont des vices cachés sous le voile trompeur des bienséances, des crimes suspendus, pour l'instant où ils seroient un obstacle à d'autres crimes ; c'est l'intérêt qui cede à l'orgueil, la volupté à l'ambition, la mollesse à une activité dangereuse, le goût du faste à l'avarice. *Ostentat paupertatem, avaritia sordet.*

Qu'il s'offre à ces hommes, dont les vertus ne sont soutenues que par le respect humain, des occasions où ils pourront se livrer à des crimes utiles sans intéresser leur réputation : contens d'accorder leur conduite avec l'estime publique, ils s'embarrasseront peu de l'accorder avec leur devoir : fideles à leur parole, pour éviter la honte de l'inconstance, ils seront parjures, lorsqu'ils ne craindront pas ce reproche : protecteurs de l'opprimé par une vaine ostentation de générosité, ils l'abandonneront à ses oppressions, dès qu'il n'aura pour recommandation que son innocence : empressés de soulager le pauvre dont les cris rassemblent la multitude, ils ne perceront jamais ces ténebres qui couvrent l'indigent, & qui enseveliroient leurs largesses dans l'obscurité : sages dans leur

haine & dans leur rivalité, ils n'emploieront pas pour ſupplanter un concurrent, ou pour abattre un ennemi, ces moyens odieux, qui mettent l'injuſtice à découvert, & qui choquent tous les égards ; mais ils emploieront ces voies ſourdes & obliques qui aſſurent, avec le ſuccès du crime, le mérite de la modération : enfin, il n'y a rien de fixe dans leurs vertus, parce que les occaſions varient ſans ceſſe à leur égard, qu'elles les autoriſent ſouvent contre le devoir, & que tout eſt chancelant, tout eſt vide, dans ceux qui ne ſont vertueux que pour les autres, & qui, contens de paſſer pour hommes de bien, ſe ſoucient peu de l'être.

Oui, mes freres, ceux que le reſpect humain ſoutient dans la carriere des vertus, ne peuvent avoir qu'une conduite vague, incertaine, irréguliere : le deſir de l'eſtime mondaine les porte quelquefois juſqu'à l'héroïſme ; il ſemble qu'ils ſortent de la condition des autres hommes, tant cette vaine enflure les agrandit au-delà des proportions naturelles ! c'eſt une ſecouſſe qui les éleve rapidement juſqu'à les faire perdre de vue ; mais la force qui les ſoutient étant étrangere, ils retombent par leur propre poids ;

l'enthousiasme cesse, dès que les yeux du public se ferment ; l'ame s'affaisse, après s'être épuisée en vains efforts ; & ces hommes qui se surmontoient, lorsque les regards publics tomboient sur eux, ne montrent plus qu'une grande foiblesse, lorsqu'ils sont rendus à eux-mêmes.

Voilà où se réduit cette probité qui n'est pas fondée sur un attachement inviolable au devoir, & sur la crainte de Dieu ; à quelques œuvres louables en apparence, dont le principe est une passion secrete qui les aviliroit, si elle osoit se démasquer ; à quelques actions brillantes, qu'un instant de fermentation peut produire, jamais à des vertus qui sont le fruit du calme de la sagesse, & de la droiture des intentions. Pourquoi cela, mes freres ? c'est que le respect humain ne peut donner une habitude constante à diriger nos actions vers le bien ; il réforme l'extérieur, mais il n'empêche pas que l'intérieur se corrompe, il assujettit à la regle, mais il faut s'y porter par inclination ; il contraint à l'accomplissement de quelques devoirs, mais il faut les aimer tous : sans cet amour, la vertu n'est qu'une situation forcée, une sorte de violence qui irrite les passions,

&

& leur donne une nouvelle activité par la contrainte qui les resserre.

Malheur, ô mon Dieu, à celui qui n'attend d'autres récompenses que l'estime & le suffrage inconstant des hommes! Tout est un mal pour lui, jusqu'au bien qu'il est obligé de faire : ses sacrifices toujours pénibles, n'ont jamais de mérite réel; car que gagne-t il à tromper le monde par de vaines apparences, puisque ses éloges sont déja désavoués par la vérité, & que la mort obscurcira de ses ombres tout le faux éclat qu'il emprunte de l'erreur? Il n'y a qu'un moyen d'assurer en cette vie la pratique des devoirs; c'est de s'attacher à la volonté de Dieu, d'aimer en lui la justice, & d'attendre avec confiance les récompenses éternelles. Marchons donc devant ses yeux avec une intention droite, attendons tout de sa bonté, confions nous dans sa grace, pleinement persuadés, comme dit l'Apôtre, & sachant très-bien, qu'il est assez puissant pour faire ce qu'il a promis : *Plenissimè sciens quia quæcumque promisit potens est & facere.*

Et quand même le respect humain pourroit soutenir l'homme dans toutes les occasions & contre tous les obstacles, quand le desir de s'étendre & de s'agran-

dir dans l'opinion des autres, ſeroit un reſſort aſſez actif, pour donner à la vertu une marche toujours uniforme; ce motif ne ſeroit pas moins vain, puiſque cette eſtime, qu'il nous fait rechercher, n'eſt jamais aſſurée; qu'elle dépend du caprice, des préjugés, de la façon de voir, ſi différente dans la multitude; & que c'eſt une folie de compter ſur les ſuffrages des hommes, qui n'ont pas aſſez de lumieres, pour juger ſelon la vérité, & qui ont trop de paſſions, pour rendre juſtice à la vertu.

Le monde en effet qui prodigue à la vertu de ſi grands éloges, la regarde comme un phantôme qui n'a jamais eu de réalité; il la trouve toujours fauſſe ou ridicule dans ceux qui la pratiquent: les uns en ont quelques apparences, les autres n'en ont que la petiteſſe & les travers; & par une biſarrerie que l'on a peine à concevoir, il éleve en même temps la vertu, & il perce de mille traits ceux qui en font profeſſion. Quelle eſt la ſource de cette contradiction? C'eſt que nous ne jugeons des vertus de nos freres, que par des idées acceſſoires, relatives à nos goûts, à nos penchans, à nos caprices: leurs meilleures qualités nous paroiſſent défectueuſes, ſi elles ne

prennent pas la teinte de notre humeur; elles deviennent odieuses, si elles choquent nos passions; & comme il n'arrive jamais qu'elles aient avec nous tous les rapports de convenance, elles manquent toujours à nos yeux de cette perfection imaginaire, à laquelle nous accordons notre estime.

Il ne suffit donc pas, pour plaire aux hommes, de pratiquer la vertu; il faut l'apprêter à leur goût, la plier à leur humeur, régler au moins sa marche sur leurs caprices : si elle n'a pas assez de foiblesse pour céder à leurs passions, tous ses mouvemens opposés à leurs préventions leur paroissent des écarts; toutes ses nuances qui contrastent avec leur caractere, sont des ombres qui la défigurent; toutes ses manieres qui répugnent à leur goût, les blessent & les révoltent : tantôt sa sincérité est un excès de franchise, qui la rend importune; tantôt sa condescendance passe pour foiblesse : des caracteres austeres exigeront dans votre probité une rigueur inflexible; cette roideur vous nuira dans des esprits plus lians; ils n'estimeront qu'une vertu souple qui s'accommode aux circonstances, & que la main tient toujours, pour la plier au besoin : l'osten-

tation choquera les uns ; la modestie vous empêchera d'être remarqué par les autres. Vantez vos actions, vous serez méprisé des sages ; ne leur laissez que leur propre recommandation, elles ne séduiront pas l'admiration de la multitude. Ceux-ci prescrivent à la vertu des limites trop étroites ; d'autres ne sont frappés que par celles qui sont outrées : tel est leur penchant pour le merveilleux, qu'ils voient tout au-delà du vrai, & qu'ils n'admirent que ce qui est au-delà du bien. Enfin, chacun voit la vertu à travers les nuages que forment les préjugés de l'esprit, les irrégularités de l'humeur, la force des passions, le foible des fantaisies ; & comme ces causes varient sans cesse, l'estime ou la censure qu'elles produisent, ne peut avoir plus de consistance.

Placez-vous dans toutes les situations ; soyez esclave du monde, ou serviteur de Jesus-Christ ; livrez-vous à une vie tumultueuse, ou ne vous occupez que des soins du salut ; vous ne réussirez jamais à réunir les suffrages des hommes. La dissipation & la retraite, le faste & la simplicité, les plaisirs & la pénitence, trouvent également des apologistes & des censeurs. Ce qui est au gré des uns,

offenſe les autres ; ce qui plaît aujourd'hui, déplaira demain ; & la vertu applaudie n'eſt pas loin d'être proſcrite par le ſeul effet de cette inconſtance qui change inceſſamment les hommes, pour ce qui ne change point en ſoi-même. Déplorons la deſtinée de ceux qui forment leurs mœurs ſur la multitude : s'ils font dépendre leur bonheur de l'eſtime du monde, ils ſont les plus malheureux de tous les mortels ; ils ſe tourmentent en vain, pour concilier des ſuffrages auſſi différens qu'ils ſont frivoles : il faut qu'ils aient autant de maximes que de perſonnes à qui ils veulent plaire ; qu'ils ſe transforment en mille manieres ; qu'ils ſoient ſans ceſſe différens d'eux-mêmes, & qu'ils n'aient rien de conſtant, que la facilité de changer au gré des autres. Revenons donc à la raiſon ; écoutons cette leçon du ſage, qui nous apprend à ne conſulter que la loi de Dieu, à exécuter ſes volontés dans l'honneur & l'ignominie, dans la bonne & la mauvaiſe réputation ; à ſecouer le joug des égards auxquels la vanité nous aſſervit, & à n'agir que par la vue du devoir. Attachez-vous à la vertu ſeule ; vous n'aurez pas à vous plaindre des jugemens des hommes. Les bonnes mœurs

ſont la récompenſe de l'homme vertueux ; & le ſcélérat porte la vengeance de ſes crimes dans ſon propre cœur. C'eſt tout ce qui met de la différence entr'eux ſur la terre : la gloire, l'infamie, l'eſtime, la cenſure, tout le reſte les confond tellement, que l'on a peine à les démêler, & que l'avantage eſt quelquefois du côté des méchans.

Delà, mes freres, quelle folie de chercher la gloire du monde, de courir après une eſtime fondée ſur des goûts qui varient autant que les perſonnes ; de régler ſes mœurs ſur des jugemens trop intéreſſés pour être équitables, & trop dépendans du caprice pour être durables ! Malheureux, qui ſacrifiez tous vos penchans à un honneur chimérique, connoiſſez l'inutilité de vos efforts : eſclaves de la réputation, voyez ce qu'elle coûte, & combien elle eſt chancelante. Quels obſtacles ne trouverez-vous pas dans votre propre cœur ? Pourrez-vous déguiſer ſans ceſſe vos paſſions ſous le voile d'une fauſſe vertu ; vous ſoutenir dans cette diſſimulation pénible, qui ſe couvre de ténebres, & qui, peu délicate ſur le choix des moyens, ſe contente de l'eſtime qu'elle doit à l'erreur ? Mais l'illuſion que vous formerez,

ne ſubſiſtera pas long-temps. Cette conduite inſidieuſe n'arrive jamais à ſon but : on ne tend pas perpétuellement des pieges : l'art manque enfin à celui qui veut l'employer toujours ; le naturel contraint ſe trahit dans des occaſions imprévues ; l'écorce tombe ; le vice paroît à découvert, & le faux vertueux n'en eſt que plus mépriſé, parce que le public ſe venge, par une cenſure plus ſévere, des applaudiſſemens qu'un dehors trompeur lui avoit arrachés. Vous eſpérez que la conſidération dont vous jouiſſez, ſe ſoutiendra toujours ; & elle ſe détruira par ſon propre éclat : les regards ſombres de l'envie répandront ſur elle une influence maligne : cette paſſion dangereuſe, qui ſe nourrit du feu qui la dévore, qui jalouſe les ſuccès brillans, & qui s'offenſe des grandes vertus : ce vice honteux qui ſe déguiſe à lui-même ſa difformité, troublera le repos de votre vie ; il armera la calomnie contre votre réputation ; il goûtera la ſatisfaction odieuſe de la détruire ; & tandis que vous vous flattez en vain du ſuccès, il jouira de vos revers.

Ce n'eſt pas tout : le monde n'accorde jamais ſon eſtime à ceux qui la recherchent ; il ſuffit même de courir après

ce phantôme, pour qu'il échappe. Les hommes ne louent volontiers que le mérite, qui semble se méconnoître; la seule prétention aux éloges, les blesse; & ils se plaisent à mépriser tous ceux qui se montrent trop empressés pour leur estime : or, les vertus formées par le respect humain, ont toujours ce faste de l'orgueil qui révolte; elles ont je ne sais quoi de contraint & d'affecté, qui décele leur fausseté. La vanité qui perce à travers le voile de la dissimulation, met en action celle des autres; leur malignité se réveille; elle cherche à rabaisser les superbes qui veulent usurper les hommages; & l'on sait combien elle est ingénieuse à saisir les défauts qui peuvent les ramener au niveau des autres hommes. Si quelqu'un peut jouir de l'estime du monde, c'est celui qui n'agit que par la vue du devoir, & qui pratique la vertu pour elle même. Comme il est sans prétention, notre vanité ne lui dispute pas ce phantôme de gloire qu'il méprise : le désintéressement de ses vues ôte toutes les ressources à la malignité; son indifférence pour les éloges ou la censure, rend inutiles tous les efforts de la critique; sa modestie émousse tous les traits de l'envie; & la droiture de

ses

ses intentions bien reconnue ; réunit enfin les suffrages. Tout manque, au contraire, à celui qui ne se contente pas de plaire à Dieu ; tout déconcerte les mesures & la prudence de cette vertu orgueilleuse, qui ne se soutient que par l'appareil & les regards publics ; tout lui rappelle que ce qui sort du néant de la vanité, y rentre bientôt, & que rien n'est solide, comme dit l'apôtre, que la charité d'une conscience pure & d'une foi qui n'est pas feinte : *Charitas de corde puro & conscientia bona & fide non ficta.*

Enfin, l'estime du monde n'est pas une récompense digne de la vertu. Comment, en effet, l'homme véritablement vertueux, pourroit-il se contenter d'une estime que le hasard produit souvent, qui est sujette à la vicissitude des choses humaines, & qui se perd enfin avec nous dans la nuit du tombeau ? Je veux que les hommes donnent à la vertu des éloges sinceres. Cette estime qui peut attacher l'amour-propre, si petit dans ses vues, dans ses projets, dans ses ressources, qu'est-elle aux yeux de la charité, qui considere toutes les choses humaines sous le rapport qu'elles ont avec l'ordre éternel ? Un songe qui se

dissipe au réveil ; une fausse lueur qui égare ; un péril qui met en danger la vertu pendant cette vie, & qui devient dans l'autre le sujet d'un examen rigoureux. Gloire, réputation, disoit S. Jean Chrysostôme, vous n'êtes que des noms pour la vertu, qui doit vous mépriser ; mais vous êtes des maux réels pour ceux qui vous recherchent ; ils sont les jouets de cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, qui s'égare dans le présent, qui se perd dans l'avenir, & qui, par de grands efforts, ne fait qu'amasser des choses que le vent emporte : car, que penseront ces adorateurs de la gloire humaine, lorsque le grand jour dissipera tous les prestiges, & qu'ils ne verront rien de solide, que ce qui peut servir pour l'éternité ? Ils condamneront l'erreur, qui leur faisoit donner un prix réel à cette estime mesurée par les années ; ils mettront bien au-dessus des actions éclatantes, ces œuvres que le Pere céleste voit dans le secret ; ces aumônes que la main droite cache à la main gauche ; cette justice qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu, & qu'il couronne dans les siecles des siecles. Que si la vertu éclairée par la lumiere pure, reconnoît le néant de l'es-

time du monde, & ne peut plus s'y rabaisser ; pourquoi la foi qui découvre tous ces grands motifs, ne fait-elle pas la même impression sur nos cœurs ?

Vanité des vanités ; tout est vanité dans les ombres que nous poursuivons ici-bas, sur-tout ce phantôme de réputation, qui passe avec la figure du monde, & encore plus cette estime frivole, qui est le prix des vertus formées par le respect humain, puisque la vérité désavoue tous ces hommages, dès que notre orgueil les reçoit, & qu'il faut les mépriser, même en les méritant. Les sages du paganisme avoient apperçu cette vérité ; ils vouloient que la vertu fût elle-même sa récompense, & qu'une ame généreuse préférât à toutes les louanges, cette satisfaction que l'on goûte dans la pratique des devoirs : mais le christianisme, en nous offrant des espérances plus nobles, a mis dans tout son jour le néant de la gloire humaine, & la folie de ceux qui la poursuivent : il nous apprend que tout ce qui n'est pas éternel, ne répond pas à notre destination ; que tous ces faux brillans dont le phantôme du monde est couvert, cette estime qui n'est qu'un bruit passager, toutes ces fleurs qui sécheront enfin sur

notre tombeau, ne doivent pas arrêter une ame qui aspire à la possession des biens célestes ; que la vertu immortelle par son principe, doit l'être encore par son objet ; que Dieu seul en est la récompense, & que cette conformité à la volonté souveraine qui la constitue pendant cette vie, ne doit être soutenue que par le desir d'une union invariable avec cette justice éternelle.

Cessons donc de rechercher l'estime d'un monde jaloux, aveugle, intéressé : ne courons pas après cette ombre qui nous échappe : étendons nos mains pour saisir des récompenses que le temps ne pourra nous ravir. Et qu'importe que nous soyons estimés sur la terre où nous ne séjournons qu'un instant ? C'est la vue de la céleste patrie qui doit animer notre course. Il n'y a, Seigneur, qu'une chose à desirer ; c'est d'habiter dans votre maison, de contempler votre saint temple, & de vous louer dans les siecles des siecles : le vide & l'illusion des vertus humaines paroîtront, lorsque notre ame verra tomber toute la gloire du monde, & que vous seul demeurerez grand : alors seront abattues les superbes pensées & les vertus fastueuses du pharisien ; alors les voiles de l'hypo-

crifie seront levés ; l'édifice imaginaire de ses bonnes œuvres sera renversé ; & ceux qui l'applaudissoient, demanderont : Qu'est devenu le faux appareil de ses vertus ? *Dicent : Ubi est ?* Alors, pour comble de désespoir, tous ces faux disciples de Jesus-Christ, qui n'ont servi que le monde & ses vanités, seront condamnés par un maître, qui a jugé toute cette gloire empruntée, indigne de lui ; qui l'a méprisée, en la refusant ; qui l'a rangée avec les pompes du siecle & du démon, en la proscrivant. O Dieu ! serons-nous encore empressés pour une estime que Jesus-Christ méprise, proscrit, condamne ? Mourez, orgueil humain ! mourez, curiosité, empressement, desir de paroître ! mourons tous au monde, si nous voulons vivre en Jesus Christ ! Ecoutez, Seigneur, le plus ardent de mes vœux, pour moi & pour votre peuple ; faites que je me souvienne de votre seule justice, que je n'aime qu'elle, & que je vous serve avec un chaste amour. Quand sera-ce, que par la tranquillité de ma conscience, par une douce confiance dans votre faveur, par un entier acquiescement à vos volontés éternelles, je posséderai cette vertu qui est en vous, qui vient de-

vous, & que vous êtes vous-même ?

Le respect humain, qui nous fait rechercher l'estime du monde, est un motif vain pour attacher à la vertu. Vous l'avez vu : j'ajoute que le respect humain qui nous fait craindre la censure du monde, est toujours un obstacle à la piété chrétienne : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'ÉTOIT la destinée du fils de Dieu, d'être en butte aux contradictions du monde, dont il condamnoit les mœurs. La lumiere, disoit-il, est venue au monde, & les hommes ont mieux aimé les ténebres que la lumiere, parce que leurs œuvres étoient mauvaises ; car celui qui fait le mal, hait la lumiere, & il ne s'en approche pas, de peur que ses actions ne soient manifestées : premiere contradiction dans les préceptes qui condamnent la cupidité. Vous êtes de ce monde, ajoutoit-il, & je ne suis pas de ce monde ; vous êtes charnel & sensuel, & ce que je vous annonce étant spirituel, ne peut entrer dans votre esprit : seconde contradiction dans les

maximes de perfection que la sensualité rejette.

Telles sont les contradictions que la piété chrétienne trouve encore dans le monde, & qui deviennent des obstacles à la vertu, lorsque le respect humain nous domine. On ne peut en effet redouter la censure des hommes, sans régler sa conduite sur les maximes qui forment leurs jugemens ; la timidité du respect humain, ôte à la vertu la force de soutenir ce ridicule que le monde attache à la singularité ; elle la rend esclave des bienséances & des usages autorisés par la multitude ; elle la force à subir les loix que la coutume impose ; & si ces regles, ces usages, ces maximes contredisent celles de l'évangile, & tendent à corrompre les mœurs, il est évident qu'elles deviennent des écueils inévitables pour la piété chrétienne, qui n'a pas la force de s'en écarter.

Et voilà, mes freres, le plus grand danger pour des ames foibles, que le respect humain domine ; la crainte de la censure des hommes, est toujours un obstacle à la piété chrétienne, parce que les préjugés du monde la condamnent : premiere réflexion. La crainte de la censure des hommes est toujours un obsta-

cie à la piété chrétienne, parce que les maximes approuvées par le monde, tendent à la détruire : seconde réflexion. Développons ces vérités.

Je dis d'abord que les préjugés du monde condamnent la piété chrétienne. Le monde en effet, qui blâme les grands désordres, & qui attache de la honte aux excès des passions, n'est pas moins éloigné d'approuver les vertus évangéliques ; il a même contre elles des préventions dont il ne peut se défaire, parce qu'elles tiennent aux principes qui forment ses jugemens ; il trouve que ces vertus vont au-delà des limites que la raison marque dans le bien, qu'elles confondent l'essentiel & l'arbitraire, qu'elles inspirent un détachement qui va jusqu'à l'indifférence pour les choses humaines, & qui laisse dans l'inaction une partie des membres de la société ; qu'elles abattent l'ame par un trop grand mépris de soi-même ; qu'elles font quelquefois négliger des soins nécessaires, par une vaine crainte de la dissipation ; qu'elles forment des gens de bien, mais non comme il faut qu'ils soient dans le monde.

Je sais que la piété a ses écueils : une fausse idée de perfection la porte quel-

quefois à l'excès, & la fait sortir du devoir, pour se livrer à des pratiques arbitraires; elle ne se met point en garde contre l'oisiveté, lorsque son repos est consacré par des exercices pieux; ou elle se jette dans une multitude de soins & de détails, tandis que les plus grands objets lui échappent : elle peut s'égarer, parce qu'elle mêle encore à la vertu les restes de l'humeur & des passions; mais le monde, qui blâme avec raison les foiblesses de l'homme, a l'injustice de les attribuer à la piété chrétienne; ses préjugés lui représentent toujours les justes de l'évangile, comme portant à l'excès la pratique des vertus, par les principes mêmes qui les guident; & il reprochera dans tous les âges, à leurs vertus les plus pures, les petitesses, la singularité, l'inutilité.

En effet, la piété chrétienne est accompagnée d'une ferveur qui fait aspirer à la perfection, & qui porte au-delà des termes de la loi. Les vertus du juste sont animées par la charité, & la charité ne connoît d'excès que ceux qui sont opposés au devoir; c'est une chaleur de l'ame qui transporte, plutôt qu'une froide discussion de la raison qui pese les forces, & qui fixe des limites;

elle ne diſpute jamais ſur le plus où le moins dans les devoirs : elle ne ſe contente pas des ſacrifices commandés par la loi ; le moindre détail des obſervances a du prix à ſes yeux ; & toute pratique, tout exercice qui peut perfectionner la vertu & aſſurer dans le cœur le regne de la juſtice, lui paroiſſent intéreſſans.

Le monde au contraire, qui veut ménager les paſſions mêmes qu'il condamne, preſcrit à la piété des limites qui laiſſent toujours quelques reſſources à la ſenſualité ; il ne peut goûter des maximes de renoncement, de privations volontaires : il n'oſe pas blâmer ce que la loi commande ; mais il rejette comme ſuperflu tout ce que la ferveur inſpire : ſa façon de voir eſt ſi différente, qu'il doit regarder comme inutile, ce qui paroît intéreſſant au juſte. Dans l'un, c'eſt l'amour des biens éternels, qui décide cette droiture d'intention, que Jeſus-Chriſt exige dans ſes diſciples ; cette ſimplicité des enfans, qui agiſſent plus par ſentiment, que par réflexion, & qui fait que des eſprits plus étendus ſe retréciſſent, s'aveuglent, renoncent à leurs propres lumieres, pour ne ſuivre que l'impreſſion de la grace, & la pente

qu'elle donne à leur cœur : dans l'autre, c'eſt l'eſprit qui diſcute froidement les devoirs, & qui meſure la regle, lorſqu'il faut s'y attacher ; c'eſt l'amour-propre qui peſe les forces, qui cherche des rapports de raiſon dans l'ordre de la grace, qui compare la rigidité de la loi, avec la vivacité des paſſions, & qui ſaiſit tout ce qui peut les ménager. L'un juge de la vertu avec cette chaleur de l'ame qui tranſporte ; l'autre avec cette indifférence qui ralentit : d'où il ſuit que le monde doit reprocher aux juſtes de l'évangile les petiteſſes & les minuties ; car la ſageſſe humaine, modifiée par l'amour-propre, voit toujours l'excès où la ferveur de la charité n'apperçoit que la perfection.

Ce n'eſt pas tout, la piété aura toujours aux yeux du monde le ridicule de la ſingularité : timide & inſtruite des dangers, par le ſouvenir de ſes chûtes paſſées, elle ſe défie de ſa foibleſſe ; tout l'alarme dans des commencemens de converſion ; elle marche en tremblant ſur cette mer orageuſe ; elle renonce à ſes anciennes liaiſons ; elle cherche la ſécurité dans la retraite : dès-lors ces précautions paſſent pour exceſſives aux yeux de ceux qui ne partagent pas ſes

frayeurs ; elle paroît bisarre & austere à des mondains, qui croient que la vertu peut se soutenir au milieu de la corruption du siecle. Pourquoi, diront-ils encore, les disciples du Christ ne suivent-ils pas nos traditions ? pourquoi s'écartent-ils de nos usages ? pourquoi fuient-ils nos plaisirs, nos spectacles, nos conversations ? pourquoi affectent-ils des routes singulieres qui les donnent en spectacle ? Ne peut-on aller au ciel que par cette austérité, dont le contraste avec les mœurs communes se fait trop sentir ? *Quare discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum* ? Et malheur au juste, s'il n'a pas la force de soutenir ce ridicule que le monde attache à la singularité ! il donnera bientôt à la complaisance & à des égards injustes, ce que son propre goût & la piété leur refusent.

Enfin, pour être utile au monde, il faut servir à ses desseins, entrer dans le tourbillon de soins qui entraîne ses partisans, se mêler dans le choc des intérêts, donner & recevoir l'impulsion, courir comme les autres après des chimeres, & leur prêter au moins des forces pour les saisir, si on ne veut pas les employer à poursuivre ces phantômes.

dont on eſt déſabuſé : tout ce qui retire de ce tumulte, tout ce qui diminue l'activité du cœur pour ces objets qui attachent les enfans du ſiecle, leur paroît ou une pieuſe illuſion, qui conſacre une oiſiveté honteuſe, ou une vaine indolence, qui rend les hommes inutiles à la ſociété, en les renfermant en eux-mêmes.

Delà, ce reproche ſi commun d'inutilité, que le monde fait à la piété chrétienne ; comme elle eſt détachée des choſes préſentes, & que ſes vues ſont tournées du côté du ciel, elle montre peu d'activité dans la pourſuite des biens paſſagers ; elle entre à peine dans l'agitation générale, lorſqu'elle ne peut la ſuivre, ſans perdre la direction de la vertu ; & elle demeure dans l'inaction, lorſque la ruſe, l'injuſtice, l'artifice, produiſent tous les mouvemens. Et ces circonſtances où la piété chrétienne paroît inutile & déplacée ſur la terre, ne ſont pas rares ; trop délicate ſur le choix des moyens, elle n'emploie que ceux qui ſont conformes à l'équité ; & cela ſeul ſuffit, pour la rendre inutile dans un monde, dont les voies ſont obliques, dont les ſuccès ne ſont ſouvent que des crimes heureux, dont la ſociété n'eſt

qu'un commerce de feinte, d'adulation, d'intérêt. Je dis plus, les grands services de la piété chrétienne, sont perdus aux yeux du monde, ou deviennent un sujet de dérision & de censure. Vous l'avez dit, Seigneur, la priere du juste désarme votre bras prêt à lancer des foudres sur les villes criminelles, & vous faites marcher à sa voix, la terreur, l'épouvante & la mort, pour détruire les ennemis de votre peuple. C'est aux gémissemens secrets des gens de bien, que nous devons les ressources inespérées dans les calamités publiques, la paix, l'abondance & le bonheur des siecles. Souvent les prieres d'une ame obscure, décident plus auprès de Dieu des événemens publics, que toute la prudence des hommes qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des empires. Mais le monde qui ne juge que par les sens, & qui ne voit les effets que dans leurs causes immédiates, n'apperçoit pas ce qu'il doit aux prieres des élus; & tandis que leurs mains élevées vers le ciel mettent en action la puissance suprême, & décident du sort des états, il les regarde comme de pieux oisifs, qui ne mettent rien dans l'arrangement des choses humaines, & qui se

contentent de fatiguer le ciel par des vœux inutiles.

O vous à qui la grace fait goûter les vérités du ſalut, & qui conſervez encore quelques craintes de la cenſure des hommes ! ſi toutefois la piété chrétienne eſt compatible avec ces ménagemens timides, je prévois le ſort de vos vertus ; elles vont ſe briſer contre cet écueil. Vous êtes déſabuſés des erreurs du monde ; vous voulez travailler à votre ſalut dans la ſécurité de la retraite, gémir dans l'obſcurité, ſur les égaremens de votre jeuneſſe, vous couvrir de cendre & de pouſſiere, comme le roi pénitent ; & vous allez devenir la fable de Babylone ; vous ſervirez de matiere aux diſcours & aux chanſons ſatyriques des inſenſés. Les voilà, diront-ils, ces hommes auſteres qui mépriſent tout ce qui attache les autres ; ils croient jouer un perſonnage, & ils ne ſont bons à rien : la piété les renferme tout en eux-mêmes. Que nous ſervent leurs yeux, leurs langues, leurs mains, puiſqu'ils ne voient pas, qu'ils ne parlent pas, qu'ils n'agiſſent pas comme nous ? ils ne peuvent qu'embarraſſer dans la place qu'ils occupent, puiſqu'ils ſont inutiles à nos plaiſirs, à nos paſſions, à nos eſpérances.

Factus sum illis in parabolam, & in me psallebant qui bibebant vinum. Alors, si le respect humain vous domine, plus touchés de leur mépris, que de leur folie, vous serez ébranlés par ces vains discours; vous ne craindrez pas de manquer à Dieu, pour plaire aux hommes; vous contracterez de nouveaux engagemens avec le monde; votre piété s'y dissipera; elle éprouvera, peut-être, ce que Jesus Christ ne dit pas en vain: l'état de l'homme qui retombe, devient pire que le premier: *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

En second lieu, la crainte de la censure des hommes est un obstacle à la piété chrétienne, parce que les maximes approuvées par la morale, tendent à la détruire. C'est ici, remarque S. Augustin, l'écueil ordinaire des ames foibles: la crainte de la censure des hommes les expose à la plus dangereuse tentation; celle de vouloir allier les usages du siecle avec la piété chrétienne: *Propterea non implet bonum propositum, ne offendat eos cum quibus vivit.* Elles pensent que leur vertu pourra se soutenir, en se pliant à des usages qui ne présentent pas l'idée du crime; & elles ne s'apperçoivent pas que les maximes du monde,

qui

qui développent toutes les passions, qui flattent la vanité, qui nourrissent des desirs insatiables, qui attachent au plaisir par mille liens imperceptibles, doivent enfin détruire la piété; & que c'est une folie de compter sur la persévérance dans la vertu, lorsqu'on la livre à l'impulsion générale qui entraîne vers le vice.

Examinez, en effet, ces usages reçus dans tous des états, qui forment les mœurs de la multitude, qui réglent ses jugemens, & sur lequels les hommes sages ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule: comparez les avec les maximes de l'évangile, sur l'usage des biens, sur la modération, sur l'amour de la gloire, l'ambition, la vengeance. Mon Dieu! quelle opposition! Et comment des disciples de Jesus Christ peuvent-ils se flatter de suivre les loix d'un maître si sévere, en se pliant à celles du monde, & en redoutant sa censure? Quel contraste entre ses maximes qui tournent toutes nos vues du côté du ciel, qui soutiennent la vertu par les précautions, qui font un crime de tout ce qui met en danger d'y tomber; & les usages d'un monde, qui attachent à la terre, qui enflamment les passions par l'attrait

des biens préſens, dont le commerce animé par le plaiſir, demande plus d'aiſance dans les mœurs, que notre fragilité ne comporte; dont toute la ſageſſe ſe réduit à balancer un vice par un autre, & à réprimer ceux, dont les chocs pourroient détruire l'harmonie de la ſociété! Je m'explique. Ces maximes dont le reſpect humain fait des regles de conduite, ne ſont pas toujours des crimes; mais elles peuvent conduire aux plus grands excès: elles ne paroiſſent ſouvent que des bienſéances qui diminuent les contraſtes; qui rapprochent les bons des méchans, en donnant à tous une marche à peu près uniforme; mais elles ſont des nuances imperceptibles, qui confondent d'abord les vices délicats avec les vertus mondaines, & qui formant enfin la gradation des ombres, plongent dans les plus épaiſſes ténebres: elles n'alarment pas toujours la piété; mais elles la ſéduiſent, elles l'affoibliſſent, & finiſſent par la corrompre.

Ces maximes ne ſont-elles pas des engagemens funeſtes au luxe, à l'ambition, aux concurrences, à la vengeance, aux excès même que le monde condamne? Il eſt ſi loin de la violence évangélique, qu'il place toute ſa ſageſſe

dans l'art de diversifier les plaisirs, de flatter tous les sens, d'écarter jusqu'à l'ombre de la contrainte : il met bien au dessus de la mortification chrétienne, cette délicatesse de goût, qui naît d'un usage continuel des superfluités de la multiplicité, de la confusion même des fantaisies, qu'il adopte toujours, lorsqu'elles sont agréables. La plus haute vertu à ses yeux, n'est pas de n'avoir point de passions, mais de n'en avoir que de nobles & de brillantes ; & ce vain phantôme de l'honneur qu'il éleve, & qui épouvante tant d'ames foibles, qu'est-il autre chose qu'un tyran qui proscrit quelques vices, pour faire régner les autres avec plus d'empire ; un maître bisarre, qui fait que nous ne sommes que ce que les autres veulent, & comme ils veulent ; qui étend ou borne nos devoirs à sa fantaisie ; qui force presque toujours à quitter les loix de l'évangile, pour régler sa conduite sur les maximes du monde ? Je veux que le monde respecte la piété. Que servent ses hommages, s'il exige d'elle des ménagemens qui la corrompent ? Il ne conseille pas l'injustice ; mais il tourne en dérision la simplicité ; il traite de grandeur d'ame, l'amour de l'élévation ; il donne aux

profuſions un air de nobleſſe ; il inſpire le goût du faſte ; il aſſujettit à la vanité des parures ; il attache aux richeſſes la plus grande conſidération ; il produit ce luxe qui confond tous les états, qui fait naître des deſirs immenſes, qui met en oppoſition tous les intérêts ; c'eſt-à-dire, qu'il condamne tout-à-la-fois les rapines, les fourberies, & qu'il enflamme la cupidité, capable de tous ces forfaits : comme ſi le cœur pouvoit être ſcrupuleux ſur le choix des moyens, lorſque les deſirs ſont ſans bornes ; comme ſi l'homme pouvoit entendre la voix de l'équité, lorſqu'on le livre à des paſſions qui l'agitent juſqu'à la fureur. Car, telle eſt l'inconſéquence du monde ; il blâme le crime, & les loix qu'il preſcrit mettent ſouvent dans la néceſſité de le commettre ; il veut que la vertu ſe ſoutienne, & il l'environne de tous les attraits du vice.

Ainſi vous avez reçu une injure ; l'envie, peut-être l'indiſcrétion, a proféré quelques paroles qui ſemblent noircir votre réputation : la généroſité vous porte à pardonner ; la religion vous l'ordonne ; la raiſon vous montre les dangers & l'inutilité d'une vengeance que les loix réprouvent, & qui ne peut diſ-

tinguer l'innocent du coupable. N'importe : un préjugé cruel, que le monde révere, vous asservit ; il importe à votre honneur la loi d'une vengeance barbare. Insensés ! allez de sang froid, sans haine & sans colere, donner ou recevoir la mort : périssez, ou enfoncez ce fer dans le sein d'un citoyen, sans distinguer l'ami de l'ennemi, l'étranger du parent ! En vain la patrie s'écrie : Furieux, arrêtez ; quittez enfin l'affreuse illusion de vos préjugés ; connoissez mieux l'honneur, qui ne se trouve que dans la soumission aux loix : & quel droit avez-vous sur la vie de vos freres ? Cette terre se voit avec horreur rougie de leur sang. Ne leur ai-je donc donné le jour, que pour les voir égorger par vos mains parricides ? En vain la religion montre les abymes ouverts sous leurs pas ; la crainte d'un vain reproche ferme leurs yeux à ce spectacle horrible, & endurcit leur cœur contre les remords ; ils sacrifient à une fausse honte, leur vie, leurs biens, leur honneur ; & ils meurent, tristes victimes d'un préjugé qu'ils détestent.

Vous êtes d'une condition à pouvoir aspirer aux honneurs : dès-lors le monde vous fait une loi de l'ambition ; il se-

roit honteux de ne pas vous élever ; il faut faire votre idole de votre fortune, & cette passion si sévérement condamnée par la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre naissance. Vous êtes incapables de soutenir la dignité d'une vie publique : n'importe ; il faut sortir de l'obscurité d'une vie privée, si vous voulez éviter la censure du monde : car il regarderoit sûrement comme une foiblesse & une pusillanimité, la modération qui borneroit vos desirs, ou la sage défiance de vos talens, qui les réprimeroit.

Décidez de la vocation de vos enfans, sur l'ordre de leur naissance, & sur les intérêts de votre fortune : donnez à Dieu ceux qui sont inutiles à vos vues : forcez l'église à recevoir des mains de votre cupidité, des victimes qu'elle abhorre : transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement le vôtre : placez dans le sanctuaire des vases de rebut & d'ignominie : que sais-je ? établissez le sacerdoce dans votre maison : assurez dans votre famille une succession de pontifes : donnez pour recommandation à cet enfant que vous destinez au ministere de paix, la valeur de ses ancêtres : que les services du héros,

soient un titre pour élever le pasteur ; & que le patrimoine des pauvres, qui est entre les mains du pasteur, serve aux profusions du héros ! Voilà cette prudence du siecle que le monde admire : il ne loue que ceux qui s'y conforment. C'est une mal-adresse de ne pas tourner les vues d'un enfant au gré de l'ambition ; une foiblesse, d'attendre les impressions de la grace, lorsque la naissance nous met à portée des grandeurs du siecle ; & ce qu'il y a de terrible, des peres, d'ailleurs chrétiens, sont ébranlés par ces censures. Il n'est pas rare d'entendre dire : Cet enfant peut jouer un grand rôle dans le monde : je serois blâmé, si je secondois cette inclination qui le porte à se consacrer au Seigneur : cet autre nuiroit à son élévation, en partageant sa fortune ; il faut lui faire un établissement dans l'église : comme si, ô mon Dieu ! la vocation du ciel prenoit sa source dans les motifs de la cupidité, ou dans les loix d'une naissance charnelle !

Ce malheureux respect humain qui nous assujettit à ces maximes, qui donne tant de force à des abus, & qui fait qu'ils nous maîtrisent avec tant d'empire, n'est-il pas la premiere source de la dé-

pravation des mœurs ? Peut-on se conformer à ses usages, sans se mettre dans le danger du crime, ou s'en écarter, sans s'exposer aux ridicules, aux dérisions, aux censures ? N'exige-t-il pas que les jeunes personnes du sexe, soient instruites dans l'art dangereux de plaire ; qu'elles soient plus tournées à l'agrément qu'à la vertu ; qu'elles soient propres à corrompre, avant même qu'elles soient corrompues ? Ne donne-t-il pas à des manieres quelquefois hardies, & toujours libres, tout l'avantage sur la timide réserve d'une vertu qui s'alarme sans cesse ? Ne condamne-t-il pas cette éducation de retraite & de modestie, qui peut seule conserver la pureté, qui formoit, dans les siecles de nos peres, ces vierges que l'on voyoit affronter les supplices, & craindre les regards, soigneuses de la pudeur au milieu des tourmens, & qui sembloient n'avoir que le front tendre dans un corps insensible ? *Impavidas ad cruciatus, erubescentes ad aspectus.* On a beau dire que le monde respecte les mœurs austeres, & blâme l'incontinence ; à quoi bon condamner les suites funestes des passions, si l'on asservit à des usages qui tendent à les enflammer ? Comment éviter des chûtes

tes honteuses, lorsque tous nos pas sont dirigés vers le précipice ? Que sert-il de rappeller aux bonnes mœurs, si les maximes reçues tendent à les corrompre ? de louer la pudeur, si on la met sans cesse aux prises avec la licence ? si les artifices de la séduction multiplient les écueils, & si les attentats du vice vont au-delà des ressources de la vertu ? Les maximes de l'évangile conservent le trésor de la pureté dans des vases foibles, par la vigilance & la fuite des occasions : celles du monde, au contraire, exposent à mille périls une vertu qui peut à peine se soutenir contre notre propre fragilité. Femme chrétienne, ne cherchez à plaire qu'à votre époux : fermez votre cœur à toutes passions étrangeres : fuyez le commerce des autres hommes : n'aimez ni leurs regards, ni leurs louanges : craignez le poison subtil qui entre dans le cœur avec la seule pensée de plaire : ne retenez pas, comme par force & avec mille artifices indignes, des graces qui s'envolent avec le temps : cachez-vous, s'il se peut, à vous-même ; une seule complaisance pour cette beauté fragile qui pare la superficie de votre corps, est une espece d'abandonnement. Voilà les regles de

l'évangile : elles ne se contentent pas de proscrire le vice ; elles fortifient la vertu, contre les dangers. Comment les pratiquerez-vous, si vous craignez la censure d'un monde, où la volupté donne des loix, anime les sociétés, regle les égards, érige en bienséance, des soins qui tendent à corrompre, & fait un langage de politesse, de l'expression même de la passion ; où l'art de séduire un sexe fragile, est devenu le plus grand talent de la société ; où l'épouse paroît déplacée à côté d'un époux dont les regards protegent son innocence ; où toutes les idées que l'on se fait d'une passion dangereuse, sont nobles & flatteuses ; où les premiers liens d'un attachement criminel, sont regardés comme une suite de la destinée des penchans, de la distinction du mérite, de la vivacité du sentiment ; où les fureurs d'un vice qui enivre la raison, sont ennoblies par la pompe des théâtres ; par l'appareil des spectacles, par tout l'art d'une poésie lascive ?

La vertu que le respect humain assujettit aux usages du siecle, & qui sacrifie à une fausse honte des précautions nécessaires, ne seroit-elle pas alarmée à la vue de ce tableau des mœurs, si

elle pensoit qu'il est un effet nécessaire des maximes du monde & des passions qu'elles développent ? Jettez, avec le prophete Ozée, un coup d'oeil sur la terre ; voyez comment elle est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent ? L'injustice, la perfidie, l'adultere ont inondé toute sa surface : *Mendacium, furtum, & adulterium inundaverunt.* Voyez le frere en défiance contre le frere ; le pere à charge à ses enfans ; l'épouse presque étrangere à son époux ; des plaisirs publics qui ne sont que des écoles de lubricité ; des jeux qui ne sont tissus que par la fraude ou qui ne respirent que la fureur ; le crime moins circonspect que la vertu ; la licence plus effrénée dans l'élévation qui la donne en spectacle ; toutes les conditions corrompues dans leurs voies ; le sel même de la terre affadi ; les étoiles du firmament obscurcies ; les colonnes de Jérusalem traînées indignement dans la boue ; le vil intérêt donnant des loix jusques dans le sanctuaire, & partageant nos hommages avec le Dieu des humbles & des pauvres : *Pecuniæ obediunt omnia.*

On est quelquefois étonné de trouver à peine dans le siecle quelques restes de

la piété chrétienne ; on le feroit moins, si on remontoit aux causes de la corruption des mœurs : on verroit que les maximes du monde doivent détruire insensiblement toutes les vertus, puisqu'elles tournent toutes nos vues du côté de la terre ; qu'elles irritent les passions, qu'elles multiplient les besoins, & qu'il n'est plus possible d'empêcher les excès, lorsque les desirs sont sans bornes : on comprendroit que ce principe funeste, il faut faire comme le grand nombre, est un obstacle à la vertu ; parce que, dit saint Cyprien, en prenant l'esprit du monde on prend aussi ses mœurs, en se rapprochant de la multitude on se perd avec elle ; on parvient par degrés à des crimes dont la prévoyance est alarmée, & des forfaits qui faisoient horreur deviennent des exemples : *Exempla fiunt, quæ esse jam facinora destiterunt.* On se persuaderoit enfin que la crainte de la censure des hommes expose la piété à tous les périls, puisqu'elle l'assujettit aux maximes d'un monde qui exige d'elle des ménagemens pour des abus qui la corrompent, pour des bienséances & des usages qui forment pour elle une séduction inévitable. Il est inutile, après

cela, de dire que le monde estime la vertu : que peut-elle devenir ; si on la livre à l'impétuosité générale, qui entraîne vers le vice ? *Quò usque volves filios Ada, in mare magnum & formidolosum ?*

Méprisons donc les jugemens de Babylone, pour n'être pas corrompus par ses maximes ; ses pompes, ses grandeurs ne sont autre chose qu'orgueil, concupiscence des yeux ; concupiscence de la chair, un vain faste, une vaine enflure ; un amusement dangereux, un piege, un attrait trompeur pour les foibles : connoissons le faux, le danger, le crime même de ces vertus fastueuses, dont l'enfer est rempli, & qui, loin de rendre meilleurs, nourrissent l'orgueil & l'impénitence : apprenons avant tout, à n'être pas éblouis par l'estime du monde, ni ébranlés par ses censures ; ne consultons que la loi de Dieu ; ne craignons que ses jugemens ; n'aimons que sa justice, si nous voulons triompher avec elle. Le seul moyen d'assurer la piété, est de la rendre indépendante de la crainte ou de la censure du monde ; mais c'est à vous, Seigneur, à pénétrer de ces vérités, des ames qui commencent à goûter votre justice ; à

fortifier leurs volontés timides & chancelantes ; à les persuader qu'elles ne doivent craindre que vos jugemens, & qu'elles ne doivent désirer que les récompenses éternelles que vous préparez à la vertu.

Ainsi soit-il.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE
DES
SERMONS

Contenus dans le Tome I.

Fin de la Table du Tome I.



